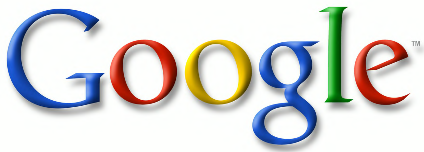
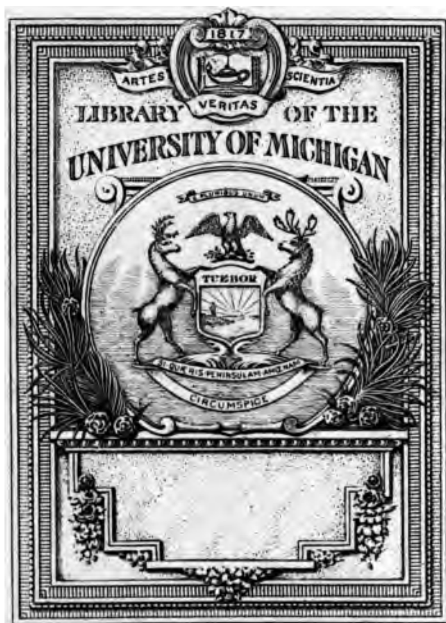
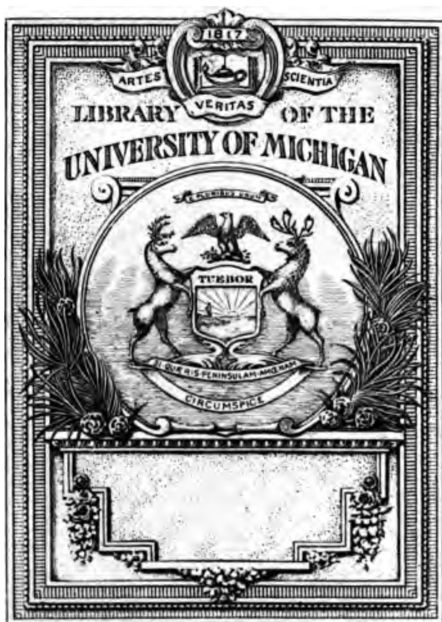



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

PORTRAIT D'ÉSOPE.



La vertu, le bon sens, l'esprit et la prudence
Tombèrent en partage au plus laid des mortels ;
Ne jugeons pas sur l'apparence ;
Tel que nous méprisons mérite des autels.

LES FABLES

D'ÉSOPE,

MISES EN FRANÇAIS,

Avec le sens moral en quatre vers, et une figure à chaque Fable.

Nouvelle édition revue ; corrigée, et augmentée de la vie d'Esope,

DÉDIÉE A LA JEUNESSE.



A LONS-LE-SAUNIER,
Chez GAUTHIER neveu, Impr.-Libr.

1709.

AVERTISSEMENT.

L'on ne fait aucun doute que la manière dont on a traité de nos jours les fables d'Ésope, ne soit au-dessus de tout ce que l'on pourroit imaginer sur ce sujet. Ainsi l'on n'auroit jamais pensé à donner ce recueil au Public, après celui que l'illustre M. de la Fontaine a mis au jour, si l'on ne s'étoit apperçu que les chefs-d'œuvres de cet auteur, fort intelligibles pour les enfans d'un âge à pouvoir entrer dans le style et dans le tour de la poésie, ne l'étoient pas également en beaucoup d'endroits pour ceux d'un âge moins avancé. C'est donc psécisément pour s'accommoder à la portée de ces derniers, qu'on a conté les fables d'Esope en prose. On s'est attaché, dans les récits, à les rendre les plus clairs et les plus exacts qu'il a été possible ; pour en relever la simplicité par quelque ornement qui pût flatter le goût de ceux dont l'esprit est formé, l'on a joint au bas son application en quatre vers. L'on souhaite que ce petit ouvrage soit encore pour les uns et pour les autres de quelqu'utilité.

Pour rendre cette nouvelle édition plus complette, on s'est cru dans l'obligation d'y joindre à la tête de chaque fable les quatrains du sieur de Benserade, si connus et si estimés du Public. On se flatte que cette augmentation fera d'autant plus de plaisir, que la première édition où ces quatrains n'ont pas été mis, a été fort bien reçue.

A LA JEUNESSE.

Jeunesse, acceptez le présent
Qu'Ésope vous adresse :
Goûtez des leçons qu'en riant
Lui dicta la Sagesse.
Il ne vous faudra point craindre ici de pédant ;
Accourez, c'est l'agneau qui sera votre maître ;
Il ne peut que vous égayer.
Mille autres animaux à vos yeux vont paroître ;
Mais gardez-vous de vous en effrayer.
Enfans, ce n'est point pour vous nuire,
Qu'un art ingénieux les tira de leurs bois :
S'ils vont parmi vos jeux faire entendre leurs voix,
Ce n'est que pour mieux vous instruire.

F. M.



LA VIE D'ÉSOPE,

Écrite en Grec par PLANUDES, *surnommé le* Grand.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pays, de la condition, de la figure, et de la vivacité d'esprit d'Esope.

Venez à la leçon, jeunesse vive et folle,
Esope vous appelle à sa riante école ;
Les bêtes autrefois parloient mieux que les gens,
Et le siècle n'a pas de si doctes régens.

PLUSIEURS grands hommes se sont appliqués à examiner la nature des choses humaines, et les causes des révolutions, pour en instruire la postérité. Il semble, quand on considère la sagesse et le bon sens qui brillent dans les ouvrages d'Esope, qu'il ait été divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de préceptes de morale, si beaux et si utiles, et qui surpassent infiniment tous ceux que les plus grands philosophes avoient donné

nés jusqu'alors. Il ne s'est point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raisonnemens, à citer de grands exemples tirés de l'histoire, pour persuader les hommes, et pour les engager à aimer la vertu, à fuir le vice. Il ne s'est servi pour les instruire que du secours des fables, et pour leur donner de l'horreur de certaines actions, que les oiseaux et les autres animaux dépourvus de raison, et guidés par le seul instinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils aient de raison, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choses honnêtes qu'Esope feint avoit été pratiquées par des renards, et par d'autres animaux qui évitoient de grands périls, par leur industrie et par leur adresse, et qui savoient se procurer de grands avantages selon les occasions. Esope, qui se forma pendant sa vie l'idée d'une république toute philosophe, et qui fut lui-même plus philosophe, tant par ses actions que par ses paroles, fut de condition servile, et naquit à Amorion, ville de Phrygie, que l'on surnommoit la Grande. Voilà pourquoi je me persuade que Platon a dit aussi élégamment que véritablement, dans le dialogue intitulé *Gorgias*, que la nature et la loi sont souvent bien contraires l'une à l'autre, car la nature avoit donné à Esope un esprit libre; mais la loi des hommes réduisit son corps à la servitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de son ame, en l'obligeant de voyager et de se transporter *en plusieurs* lieux différens. La multitude des

affaires ne le fit jamais sortir de son assiette ordinaire.

Non-seulement Esope étoit né esclave, il étoit encore le plus hideux et le plus difforme de tous les hommes de son siècle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros et court, les lèvres grosses, le teint noir et livide ; voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela, il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu et tortu ; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homère a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée, et qu'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts aient contribué à la servitude d'Esope, car c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid et si difforme, il eût pu se garantir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, et qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates et les plus embrouillées.



CHAPITRE II.

L'innocence d'Esope injustement attaquée ; il se justifie auprès de son maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les figues.

LE maître d'Esope le voyant ainsi contrefait et ne croyant pas qu'il fût propre à aucun emploi domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre ; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zèle et de courage. Son maitre vint à sa maison de campagne voir ses ouvriers et les ouvrages qu'on y faisoit. Un jardinier lui fit un présent de figues très belles et bien conditionnées. Il les reçut agréablement, et les donna à garder à l'un de ses domestiques nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là, Esope fut obligé de rentrer dans la maison, pour quelque affaire domestique. Agathope, se servit de cette occasion, et s'adressant à l'un de ses camarades : mangeons ces figues, lui dit-il, et si notre maître les redemande, nous accuserons de concert Esope, et nous dirons que c'est lui qui les a mangées, après être entré furtivement dans la maison. Outre cela, nous inventerons plusieurs mensonges, pour rendre la chose plus vraisemblable, et pour le mettre hors d'état de pouvoir se justifier de

ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accusation si bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de mensonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Après avoir raisonné de la sorte, ils se mirent à exécuter leur complot, et disoient avec de grands éclats de rire, à chaque figue qu'ils mangeoient : malheur à toi, misérable Esope. Le maitre étant revenu du bain, redemanda les figues, mais ayant appris qu'Esope les avoit mangées, il entra en grande colère, et commanda sur le champ de le faire venir. Sitôt qu'il l'eût apperçu : Malheureux, lui dit il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'office et de manger les figues que l'on m'avoit destinées? Esope entendoit et comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faisoit; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, et se voyant menacé d'une grêle de coups, il se jeta aux pieds de son maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la cuisine, il en apporta de l'eau tiède qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir; il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître, sans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les figues. Le maître d'Esope admirant la vivacité et la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiède en

présence. Ils y consentirent ; mais au lieu de se tourrer les doigts dans le gosier, pour se provoquer à vomir, ils se contentoient de les tourner autour des mâchoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau, que le mal de cœur, et l'envie de vomir les prit ; ils la rejetèrent avec les figues. Leur crime et leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le maître ordonna qu'on les mît nuds pour les fouetter ; ils connurent alors, par leur propre expérience, la vérité de cette maxime : que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soi le mal qu'il veut faire aux autres.

CHAPITRE III.

Par quelle aventure la liberté de la parole fut rendue à Esope.

LE lendemain son maître étant retourné à la ville, Esope s'occupoit à fouir la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques prêtres de Diane, ou d'autres personnes s'égarèrent par hasard, et rencontrèrent Esope. Ils le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la ville. Il les fit d'abord asseoir à l'ombre d'un arbre, et leur servit un repas frugal ; après cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces voyageurs charmés

de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection et de reconnoissance, levèrent les mains au ciel, priant avec beaucoup de zèle pour leur bienfaiteur Esope retourné au logis, fatigué de chaud et de travail, s'endormit : il s'imagina, en dormant, voir la fortune auprès de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, et l'intelligence des fables. Ah ! que j'ai fait un sommeil agréable, dit-il en se réveillant, et que je viens d'avoir un heureux songe ! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, et que je nomme sans peine par leur nom toutes choses, *un bœuf*, *un âne*, *un rateau*. Par les Dieux immortels, je ne sais qui m'a procuré un si grand bien : c'est sans doute la récompense du bon accueil que j'ai fait à mes hôtes. Ainsi, quand on rend un bon office, on ne doit en espérer que du bien. Esope, plein de joie pour l'heureuse aventure qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHAPITRE IV.

Esope est vendu en qualité d'esclave.

ZÉNAS étoit l'intendant de la maison de impagne où travailloit Esope. Etant allé voir les travailleurs s'acquittoient fidellement des vrages qu'on leur avoit ordonnés, il en verçut un qui s'acquittoit négligemment de

sa tâche ; il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fut légère. Esope, touché d'un si mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappe-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort ? Tu accables de coups chaque jour sans sujet, tous les domestiques de la maison ; assurément, j'en avertirai le maître. Zénas ayant entendu Esope parler de la sorte, fut étrangèment surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement ; et raisonnant en lui-même, il disoit : Mes affaires iront très-mal, si le maître est informé de ma conduite ; il faut que je prévienne Esope, et que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le maître de mes déportemens, ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Après avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la ville, pour aller trouver son maître ; il l'aborda, et le salua plein de trouble : d'où vient cette émotion et cette inquiétude qui paroissent sur votre visage, lui demanda le maître ? Il est arrivé à votre maison de campagne, lui répliqua Zénas, une chose étonnante. Eh quoi ! interrompit le maître, quelqu'arbre a-t-il produit des fruits hors de saison, ou quelque cavale a-t-elle fait quelque monstre ? Ce n'est point cela, repartit Zénas ; mais c'est qu'Esope, qui avoit toujours été muet, parle maintenant avee une extrême facilité. Regardez-vous cet événement, lui répliqua le maître, comme quelque chose de monstrueux ! Sans doute, lui répliqua Zénas ; je passe sous silence toutes les impertinences, et toutes

les injures qu'il m'a dites ; mais il a vomi contre vous et contre les Dieux , des blasphêmes atroces. Ce récit mit le maître d'Esope dans une colère étrange. Il dit à Zénas : Je vous abandonne ce malheureux ; faites - lui tout le traitement que vous voudrez , donnez-le , vendez - le , faites - en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire ; je le livre à votre discrétion. Zénas se voyant le maître absolu d'Esope , lui fit savoir que sa liberté dépendoit entiérement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira , lui dit Esope , et disposez de ma personne à votre choix. Sur ces entrefaites, un marchand vint par hasard dans la ville où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zénas, et lui demanda s'il n'avoit point quelque bête à vendre. Non , lui répliqua Zénas ; mais j'ai un esclave qui n'est pas loin d'ici, et que vous pouvez acheter. Zénas fit appeler Esope à la prière du marchand qui se mit à rire après avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris , dit-il à Zénas, ce monstre, qui ressemble à un pot ! Est-ce un homme ou un tronc d'arbre ? S'il n'avoit pas l'usage de la voix , je le prendrois pour une outre pleine de vent : Pourquoi avez-vous retardé mon voyage pour me faire voir ce malheureux ? Après avoir dit cela , il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre : Arrêtez un moment , lui dit-il ; mais le marchand lui répliqua d'un ton aigre , et se tournant vers lui : Eloigne-toi de moi , *vilain* chien. Dites - moi , lui *répartit Esope* , pour quel sujet êtes - vous

venu dans ce village ? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le marchand ; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, et aussi inutile que vous l'êtes. Achetez-moi, lui répliqua Esope, si vous m'en croyez, vous ne serez pas fâché de m'avoir, et je vous rendrai de plus grands service que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le marchand, puisque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris et la haine de tout le monde ! N'avez-vous pas dans votre maison, lui répartit Esope, des enfans brouillons, incommodes, et qui crient sans cesse ? Prenez-moi pour leur servir de maître, ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le marchand, qui se tournant vers Zénas : combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce malheureux ? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le marchand les lui donna, et dit : Je n'ai rien dépensé ni rien acheté. Ils se mirent tous deux en chemin, et quand ils furent arrivés à la maison du marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, se mirent à crier aussitôt qu'ils eurent apperçu Esope. Vous voyez déjà, dit-il à son maitre, l'effet de ma promesse. Le marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns aux autres : En vérité, c'est un grand malheur pour notre maître d'avoir acheté un homme si laid et *si difforme.* Apparemment qu'il ne l'a pris

que pour servir de mauvais augure dans sa maison.

CHAPITRE V.

L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.

Peu de jours après, le maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses valets de faire des ballots, et de se tenir prêts le lendemain pour son voyage d'Asie. Ils disposèrent donc toutes choses selon l'ordre du maître, et partagèrent entr'eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, et le dernier acheté, et peu propre à un pareil emploi, Ils lui dirent obligeamment qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, et qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qu'ils travailloient tous, et qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, et de se charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de tous côtés, et assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs et des paniers, il demanda qu'on lui mît sur le dos une corbeille pleine de pain que deux valets devoient porter : ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable esclave, et qu'il faisoit bien paroître

sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légère charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoutèrent qu'il étoit juste de le contenter, et ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, et le secouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné, et remarquant avec quelle ardeur il travailloit: En vérité, dit-il, je suis déjà récompensé de ce qu'il m'a coûté, car il porte lui seul la charge d'un cheval. Quand ils furent arrivés à l'hôtellerie où ils devoient dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les valets, de sorte qu'après le repas sa corbeille demeura à demi-vide: ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le souper des valets. Le lendemain la corbeille d'Esope fut entiérement vidée; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vitesse, et dévança de si loin tous ses compagnons qu'ils ne savoient qu'en dire: ils doutoient s celui qu'ils voyoient devant eux étoit Esop ou quelqu'autre; mais l'ayant réconnu ils r purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'ı homme si laid et si difforme, qui s'étoit m qué d'eux, et qui avoit montré sa souple en se chargeant du pain, bien persuadé c ce fardeau ne lui demeureroit pas long-ter sur le dos. Mais ses compagnons étant cha de ballots, et de différentes marchandises,

pouvoient pas espérer de se voir soulagés de la sorte durant le voyage ; parce que ces marchandises ne se consommoient pas comme les provisions de bouche.

CHAPITRE VI.

Esope est vendu une seconde fois.

LE marchand étant arrivé à Ephèse, vendit plusieurs esclaves, et fit un grand profit sur cette vente ; il ne lui en demeura que trois, un grammairien, un musicien et Esope. L'un des amis du marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'espérance d'y vendre ses esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le grammairien et le musicien, et les exposa au marché pour les vendre ; mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait, il le revêtit d'un sac, et l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantés : que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres ? Quoique Esope se vît exposé aux railleries et aux insultes de tous les passants, cependant il ne perdoit point contenance, et les regardoit tous fixément. Le philosophe Xantus qni faisoit en ce temps-là séjour à Samos, alla dans le marché, où voyant les deux esclaves si bien vêtus, et

Esope au milieu d'eux si contrefait et un si mauvais équipage, admira l'inver et l'adresse du marchand, qui avoit p habilement un homme si laid au milieu deux autres pour les faire valoir davantage l'opposition de sa difformité. Le philos s'approchant de plus près, demanda au r cien d'où il étoit : de Cappadoce, répo il. Que savez-vous faire, lui répartit Xan Toutes choses, dit le musicien. Cette ponse fit sourire Esope. Les disciple Xantus qui l'accompagnoient, ayant vu Esope, et remarqué ses dents, le pr pour quelque monstre. Sans doute, c l'un, c'est un hargneux qui montre ses d Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il à rire de la sorte ! Il ne rit pas, disoi troisième, il se ride et se renfrogne. Ils lurent tous s'informer du sujet qui l' fait rire, de sorte que l'un des discipl Xantus s'approchant d'Esope, lui den pourquoi il avoit ri de la sorte : Brebi mer, lui répliqua Esope, retire-toi Cette réponse couvrit de honte le disci qui se retira brusquement. Xantus den au marchand à quel prix il mettoit le musi à mille oboles répondit-il. Xantus trouva prix excessif, se tourna vers l'autre esc et lui demanda de quel pays il étoit : je Lydien, répondit-il. Que savez-vous faire, suivit Xantus ! Toutes choses, répartit l'es Esope se mit à rire en l'entendant. L'un disciples du philosophe ne sachant pou Esope rioit des réponses des deux escl

voulut lui en demander le sujet, mais il en fut empêché par l'un de ses compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appelé bouc marin. Xantus, s'adressant alors au marchand, lui demanda de quel prix étoit ce grammairien : de trois mille oboles répondit le marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses disciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces esclaves ! Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré, mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun esclave. Si cela est, lui répartit l'un de ses disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois, il vous rendra autant de service que les autres, et nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne seroit pas raisonnable, répliqua Xantus, que vous payassiez le prix de l'esclave, et que j'eusse à moi la marchandise, mais ma femme aime trop la propreté et la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid et si malpropre. Ce n'est pas là une raison lui répartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet esclave, car il y a une maxime qui dit qu'il ne faut point obéir à sa femme, ni avoir pour elle de si grands ménagemens, Avant que de l'acheter, répliqua le philosophe, voyons s'il sait quelque chose, de peur de perdre notre argent. Alors s'approchant d'Esope : Réjouissez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Esope ! étois-je triste ? Je vous donne le bon jour, répartit Xantus ;

je vous le rends, répondit Esope. Xantus et ses disciples parurent tout étonnés de ces réponses si promptes et si vives. Il lui demande de quel pays il étoit : je suis noir, lui dit Esope. Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus, mais je souhaite apprendre le nom de votre patrie, et le lieu d'où vous êtes sorti ; du ventre de ma mère, lui répartit Esope. Je ne dis pas cela, répliqua Xantus : je vous demande en quel lieu vous êtes né. Ma mère ne m'a point informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut ou dans un lieu bas, Que savez-vous faire, lui demanda le philosophe ? Rien du tout, répartit Esope. Que voulez-veus dire, poursuivit Xantus ? Ceux-ci, répliqua Esope, ont dit qu'ils savent tout, et ils ne m'ont rien laissé à faire. Les disciples du philosophe étoient fort émerveillés de ses réponses. En vérité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'esprit et de vivacité dans tout ce qu'il dit : il n'y a personne qui puisse se vanter de tout savoir ; voilà pourquoi il rioit et se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achète, lui demanda Xantus ? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez à propos ; un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte ; cette affaire dépend entiérement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, et comptez l'argent. Si vous ne me voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les disciples se disoient

les uns aux autres : par les dieux immortels il pousse notre maître a bout. Si je vous achète, dit Xantus, vous tâcherez peut-être de vous dérober par la fuite. Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend répliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela, comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus : mais vous êtes bien laid. Il faut, répliqua-t-il, qu'un philosophe regarde l'esprit et non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au marchand : Combien voulez-vous vendre cet esclave, lui demanda-t-il ? Vous êtes venu ici, répliqua le marchand, pour mépriser ma marchandise : vous négligez des esclaves beaux et bien faits, et vous choisissez celui qui est si laid et si difforme. Achetez l'un des deux autres, et prenez celui-ci sur le tout. Non, répliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir soixante oboles, dit le marchand. Les disciples de Xantus comptèrent sur le champ cette somme, et l'esclave lui fut livré. Les partisans qui se trouvèrent-là s'informoient exactement du nom du vendeur et de l'acheteur, mais la honte les empêchoit de se déclarer, à cause du vil prix, et du peu de cas qu'ils faisoient de la marchandise. Esope se tenant au milieu : c'est moi, dit-il tout haut, qui vient d'être vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre, il faut que l'on me rende ma liberté. Les partisans se mirent à rire ; ils remirent à Xantus leurs droits, et s'en allèrent.

CHAPITRE VII.

Xantus retourne à son logis, et donne Esope à sa femme.

Esope se mit à la suite de Xantus qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit éxtrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derrière, et la tirant à lui : Revends-moi sur le champ, lui dit-il, où je m'enfuirai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus ? parce qu'il m'est impossible, répartit Esope, de servir un maître qui fait ce que vous faites ; car si, vous qui êtes le maître, et qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature, et si vous pissez en marchant, que faudra-t-il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne suis qu'un simple esclave ! Si la nature exige de moi de pareilles choses en chemin faisant, je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est-ce là ce qui vous alarme, lui demanda Xantus ! Je pisse en marchant pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Esope ! C'est, répondit Xantus, que le soleil me brûleroit la tête, que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, et que la mauvaise odeur de l'urine m'offenseroit l'odorat. Allons, lui dit Esope, vous m'avez persuadé.

Quand

Quand ils furent arrivés au logis, Xantus ordonna à Esope de demeurer auprès de la porte, parce qu'il savoit que sa femme aimoit la propreté, et qu'elle auroit été choquée si on lui eût présenté un homme aussi laid et aussi dégoûtant qu'Esope, sans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelque plaisanterie. Il entra donc dans la maison, et l'ayant abordée : Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos servantes me rendent, car j'ai acheté un esclave pour moi d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vu d'homme mieux fait et plus agréable ; il s'est arrêté à l'entrée de la maison. Les servantes crurent que leur maître parloit sérieusement ; elles disputoient déjà entr'elles avec beaucoup de chaleur à qui auroit Esope pour époux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maison le nouvel esclave. L'une des servantes doubla le pas, croyant, par cette promptitude, avoir la préférence d'Esope pour son mariage : elle cherchoit et appeloit l'esclave ; mais quand il lui eut dit, c'est moi, me voilà, la servante toute interdite lui demanda, si c'étoit lui en effet qu'on nommoit Esope. C'est moi-même, répondit-il. Si cela est vrai, répliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maison, car vous feriez fuir toutes mes compagnes. Une autre sortit encore, et le vit : Il faut, lui dit-elle, avant qu'on vous permette l'entrée de cette maison que l'on vous taille le visage ; mais sur toutes choses, je vous défends de m'approcher. Esope entra et se présenta devant la maîtresse de la maison ;

quand elle l'eut envisagé, elle jeta les yeux s
son époux : où êtes-vous allé chercher ce mo
tre, lui dit-elle, pour me l'amener ici ? ôtez
promptement de devant moi. Calmez-vou
ma femme, lui répondit Xantus, n'insultez p
mon nouveau serviteur. Comment voulez-vo
que je le souffre, répliqua-t-elle ! Mais
m'apperçois que vous commencez à me d
daigner et à me haïr, que vous voulez me do
ner une rivale, et prendre une autre épous
vous gardez encore quelques mesures av
moi ; vous n'osez, par un reste de bienséanc
me dire durement en face, que je sorte
votre maison : vous m'avez amené cette tê
de chien, pour m'obliger à déserter malg
moi, sachant bien que je ne pourrai souff
un monstre aussi difforme : rendez-moi m
dot, et je m'en irai. Ce discours n'éton
pas extrêmement Xantus, qui se tournant ve
Esope : Vous m'avez fait, lui dit-il, ce
plaisanteries sur le chemin, en me voya
pisser, cependant vous demeurez muet deva
ma femme, et vous n'avez pas un seul b
mot pour l'appaiser. Jetez-la dans un gouffr
répartit Esope. Taisez-vous, malheureux q
vous êtes, lui répliqua Xantus ; ne savez-vo
pas que j'ai pour elle une tendresse extrêm
Eh quoi ! répartit Esope, vous aimez effec
vement cette femme ? Oui, sans doute, rep
Xantus ; je l'aime plus que moi-même. O Die
répondit Esope, en frappant du pied, le sa
Xantus se laisse mener par sa femme ; et
tournant en même-temps vers elle : Madam
lui demanda-t-il, voudriez-vous que votre m

vous eût acheté un jeune esclave, beau et bien fait, plein de feu et de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le bain, et pour folâtrer avec vous, à la honte du philosophe ? O grand Euripide ! que n'ai-je votre éloquence ! pour dire sur le même ton que vous disiez : « L'impétuosité de la mer est terrible, le » débordement des rivières est à craindre, » la violence du feu cause de grands ravages, » la pauvreté est un malheur insupportable. Il » y a mille autres accidens qui rendent la vie » triste et ennuyeuse ; mais une méchante fem- » me est le plus grand de tous les malheurs. » Sur ce principe, Madame, puisque vous avez l'honneur d'être l'épouse d'un philosophe, donnez-vous bien de garde de vous faire servir par des valets trop bien faits et trop beaux pour ne pas vous exposer à déshonorer votre mari. Ce discours étonna la femme de Xantus ; et ne sachant que répondre, elle se tourna vers son mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel esclave. En vérité, ajouta-t-elle, quelqu'estropié et quelque contrefait qu'il soit, il ne laisse pas d'être plaisant ; je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adressant à Esope : Votre maîtresse, lui dit-il, s'est réconciliée avec vous. Je ne suis pas trop malheureux, répartit Esope, car ce n'est pas une chose aisée que d'appaiser une femme. Taisez-vous, répliqua Xantus, je vous ai acheté pour me servir, et non pas pour me contredire.

CHAPITRE VIII.

L'agréable réponse que fit Esope au jardinier.

LE lendemain Xantus ordonna à Esope de le suivre, et il le mena dans un jardin, pour y acheter des légumes, Esope prit un faisceau d'herbes que le jardinier avoit fait. Alors le jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer : je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question que j'ai à vous proposer, Expliquez-moi votre difficulté, lui dit Xantus : je ne saurois, répondit le jardinier, deviner la raison pourquoi les herbes que je cultive, et que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection : au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement : bien qu'elles ne soient ni cultivées ni arrosées. Quoique cette question fût du ressort d'un philosophe, Xantus ne put la résoudre, et se contenta d'y faire une réponse générale, en disant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choses de la sorte Esope étoit présent : la réponse de son maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le philosophe, que vous riez de la sorte ? Je me moque en effet, répartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit ; car c'est la solution ordinaire que donnent les sages à la plupart des questions

qu'on leur propose ; ils se contentent de dire que tout est gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au jardinier, et il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le jardinier, lui dit : il ne me conviendroit nullement à moi qui ai philosophé dans les écoles si fameuses, de disputer maintenant dans un jardin ; mais le garçon qui m'accompagne, pourra résoudre votre problême si vous le lui proposez, car il sait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi ! demanda le jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid et si monstrueux ait quelque teinture des belles-lettres ! Quel malheur d'être contrefait de la sorte ! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute et me satisfaire sur la question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes : Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déjà des enfans de son premier époux, si le mari qu'elle prend a des enfans d'une autre femme, elle est la mère des enfans qu'elle a amenés ; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfans qu'elle a trouvés dans la maison de ce nouveau mari : elle traite les uns et les autres avec une extrême différence ; elle applique tous ses soins à nourrir et à bien élever ceux qu'elle a portés dans son sein, et qu'elle aime avec une grande tendresse ; mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel comme une partie d'*elle-même* ; au contraire elle hait

les autres comme des étrangers. Ainsi, la terre est la mère de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la maratre de tout ce que vous y transplantez: elle nourrit donc avec plus de soin les plantes qu'elle produit, et qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des étrangers. Cette réponse charma le jardinier, Je vous suis sensiblement obligé, dit-il, à Esope, vous m'avez tiré d'un grand embarras par ce raisonnement, dont je suis très-satisfait. Allez et emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; et toutes les fois que vous en aurez besoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme si le jardin vous appartenoit.

CHAPITRE IX.

D'un seul grain de lentille qu'Esope fit bouillir dans un pot, et de quelques autres aventures plaisantes.

AU bout de quelques jours, Xantus alla au bains, il y rencontra quelques-uns de ses amis, et ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéit à la lettre: et étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus se fut

baigné avec ses amis, il les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit très-frugal, n'ayant que des lentilles à leur donner, ajoutant qu'il ne falloit pas juger du zèle de ses amis par la diversité des mets, mais qu'il falloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils acceptèrent l'offre que Xantus leur faisoit. Sitôt qu'ils furent entrés dans sa maison : donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du bain pour nous rafraîchir et pour boire; Esope courut promptement au bain, et apporta de l'eau de l'égoût qu'il présenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur : Où avez-vous puisé cette eau, demanda-t-il à Esope? Dans le bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La présence des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colère. Il ordonna à Esope d'apporter un bassin; il l'apporta. Se tenant debout devant la compagnie : Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope? Non, répondit-il, car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit : Verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, et toutes les autres choses nécessaires. Xantus se tournant alors vers ses amis : Ce n'est pas un esclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'est un maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope si les lentilles étoient cuites : Esope prit la cuiller à pot, et tira du coquemard le seul grain de lentille qu'il avoit fait cuire, et qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai pour voir si les lentilles étoient assez cuites; et le pressant

entre les doigts : apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les écuelles, et la servit aux conviés. Où est la lentille, demanda Xantus ? Je vous l'ai donnée, répartit Esope. Hé quoi ! reprit Xantus, n'en avez-vous fait cuire qu'un grain unique ? Non, répondit l'esclave ; car vous m'avez dit expressément : Faites cuire une lentille, et non pas des lentilles, au pluriel. Cette réponse déconcerta entièrement Xantus ; Mes amis, dit-il aux conviés, je vous prie d'excuser la bêtise de cet esclave, qui me fera devenir fou. Viens çà, méchant serviteur, dit-il à Esope ; va nous acheter quatre pieds de cochon, fais-les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de cochon cuisoient, Xantus, qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de cochon, et le cacha.

CHAPITRE X.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

Esope rentra un moment après ; il fouilla dans le pot, et n'y trouva que trois pieds de cochon, ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait quelque supercherie. Il courut promptement dans l'étable où l'on engraissoit un cochon, il lui coupa un pied qu'il mit dans la

marmite bouillir avec les trois autres qui y étoient déjà. Xantus craignant qu'Esope ne prît la fuite quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq : qu'est-ceci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai répartit Esope : mais combien de pieds ont deux cochons? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, et le cochon que l'on engraisse ici près en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il, en s'adressant à ses amis, que cet esclave me fera perdre l'esprit? Monsieur, dit Esope, qui voulut payer son maître de quelque raison, ne savez-vous pas qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité, ou que l'on y ajoute? Xantus ne trouvant donc point de pretexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.

CHAPITRE XI.

Des viandes et des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.

Le lendemain, l'un des disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le maître et les écoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis et de plus délicat sur la table, et le donna à Esope, qui étoit debout derrière

lui. Allez, lui dit-il, et portez celà ch
bien-aimée. Esope partit sur le champ : m
chemin faisant il raisonnoit en lui-m
voici, disoit-il, une belle occasion de m
ger de ma maîtresse, et des railleries sang
qu'elle fit de moi lorsqu'elle me vit la pre
fois ; j'éprouverai si elle aime effectiv
mon maître. Quand il fut entré dans le
il appela sa maîtresse ; et mettant deva
les viandes dont Xantus l'avoit chargé :
lui dit-il, tout ce que mon maître envoie
pas à vous, mais à sa bien-aimée. Il appe
le champ la petite chienne que l'on nou
dans le logis, tenez, mignone, lui dit-il,
gez, voilà ce que mon maître m'ordonne d
donner. Esope mit en morceaux toutes le
des, et les jeta à la chienne. Après cela,
retourna vers son maître, qui lui deman
avoit tout donné à sa bien aimée : oui, ré
Esope, et elle l'a mangé en ma présence.
t-elle dit en le mangeant, demanda X
Pas le moindre mot ; mais elle vous rem
intérieurement. L'épouse de Xantus, bien
de ce que son mari ne lui avoit pas env
part du festin, crut que cet oubli étoit un
que qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordi
et que sa tendresse étoit refroidie, pu
avoit eu plus de soin de sa chienne que
femme : elle faisoit de grandes lamenta
et protesta, pleine de dépit et de colère,
n'auroit plus à l'avenir de commerce av
mari ; elle s'enferma toute éplorée dans sa
bre, et ne pouvoit se consoler de l'indiff
de son mari. Les conviés s'étant bien écl

à boire, après avoir proposé de part et d'autre plusieurs questions, l'un de la compagnie, plus subtil et plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions et de grands désordres parmi les hommes. Esope, qui se tenoit debout derrière celui qui parloit, répondit : ce sera quand les morts ressusciteront ; car alors, chacun voudra redemander ce qu'il possédoit en ce monde. Les disciples de Xantus rirent de cette répartie ingénieuse, et avouèrent de concert qu'Esope avoit infiniment d'esprit. Un autre demanda pourquoi une brebis que l'on traînoit à la boucherie ne crioit point, et qu'au contraire, un cochon faisoit des cris épouvantables. Esope, prenant la parole, dit que la brebis accoutumée à voir traire son lait et tondre sa laine, à se laisser prendre et attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal ; mais que la truie dont on ne tire point de lait, et dont on ne tond point la laine, et qui n'est pour cela ni traînée ni liée par les pieds, sachant qu'elle n'a n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, et de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les disciples de Xantus, qui donnèrent de grandes louanges à Esope. Incontinent après le dîner, Xantus retourna à son logis, et demanda sa femme, pour lui parler familiérement, selon sa coutume ; mais elle le regardant d'un œil fier et méprisant : retirez-vous, lui dit-elle, et ne m'approchez pas ; donnez-moi ma dot, et je sortirai de votre maison, car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flatter votre chienne,

à qui vous avez envoyé sa part du festin. Xantus fort surpris d'un reproche si peu attendu, ne savoit à qui s'en prendre ni que répondre : il faut, sans doute, dit-il, qu'Esope m'ait joué quelque tour, ou vous voulez me persuader que je suis ivre. Eh quoi ! n'est-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis et de plus délicat dans le festin ? Non, en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Esope ; à qui avez-vous donné la part du festin ? A votre bien-aimée, répondit Esope. Hé bien, Madame, dit Xantus se tournant vers son épouse, vous n'avez rien reçu ? Pas la moindre chose, répliqua-t-elle. Monsieur, dit Esope à son maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné ? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Esope appela la petite chienne : c'est celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, et qui vous veut le plus de bien : car quoique votre épouse témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offense à tout propos pour la moindre chose ; elle vous contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches et d'injures, elle menace de vous quitter ; au lieu que votre chienne, après avoir été grondée, menacée et battue, ne s'enfuit pas ; elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse et vous flatte, et vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il falloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, et non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus, en se tournant vers son épouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, et qu'Esope

seul est coupable. Prenez donc patience, et calmez-vous ; je ne manquerai pas d'occasion de le battre et de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas ; elle sortit furtivement de la maison, et retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope, en se tournant vers son maître, que votre chienne vous aime mieux que votre femme ?

CHAPITRE XII.

De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, et pour l'obliger à retourner avec son mari.

QUELQUES jours se passèrent sans que Xantus pût fléchir sa femme, ni par caresses, ni par prières. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour l'engager à faire la paix et oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée ; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez point de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, et ne vous chagrinez point mal-à-propos. Je vous réponds que dès demain elle reviendra ici de son bon gré, et en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au marché, et acheta des oisons, des poules, du gibier, et toutes les choses nécessaires pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maison en maison, et passa, à dessein, devant le logis des parens de sa maîtresse, pour leur

faire voir ces provisions, sans faire semblant de savoir que cette maison leur appartînt, ni que sa maîtresse y demeurât. Ayant rencontré par hasard quelqu'un des valets de cette maison, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque chose de propre à faire un festin de noces. Pour qui, demanda ce valet? Pour le philosophe Xantus, répondit Esope, car il doit se marier demain. Ce valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle se transporta promptement dans la maison de son mari, pleine d'inquiétude et de troubles, faisant de grandes plaintes, avec de grands cris. Il ne vous est pas permis, lui disoit-elle, d'épouser une autre femme tant que je vivrai. Ainsi elle demeura dans la maison de son mari, par l'adresse d'Esope, comme elle en étoit sortie par le tour qu'il lui avoit joué.

CHAPITRE XIII.

Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités.

Au bout de quelques jours, Xantus voulut faire encore un festin à ses disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur et de plus excellent. Esope se disoit à lui-même en chemin faisant, j'apprendrai bien à mon maître à ne me point donner des ordres si mal-à-propos. Il acheta

quelques langues de cochon, et les apprêta pour régaler les conviés. Il servit devant chacun une langue grillée, avec de la sauce. Les disciples furent contens de ce premier service, qui convenoit assez à des philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit pour le second mets des langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre service, il mit encore des langues sur la table. Cette répétition fâcha étrangement les disciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des langues : Eh quoi ! dirent-ils à Esope, avec une espèce d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues ! Esope, sans s'alarmer de leurs plaintes, leur en servit encore. Est-il possible, dit Xantus tout en colère, que vous n'ayiez autre chose à nous donner ? Non, répondit Esope, d'un air tranquille. Comment, misérable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis. Je vous suis bien obligé, Monsieur, répondit Esope à son maître, des reproches et des réprimandes que vous me faites en présence de tant de philosophes ; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur et de plus excellent que la langue ! C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les sciences et la philosophie. C'est par son moyen que nous donnons et que nous recevons, que l'on fait des harangues, des prières, des complimens, que l'on plaide des causes et que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les mariages, on bâtit les villes, on pourvoit à la sûreté des hommes par le ministère de la langue.

, elle sert à la conservation de la vie ; p
séquent je crois qu'il n'y a rien de meilleur,
de plus excellent que la langue. Tous les
ciples approuvèrent ce raisonnement, et di-
nt de concert qu'Esope avec raison. Ils don-
èrent le tort au maître, et se retirèrent chacun
hez soi.

CHAPITRE XIV.

Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.

Le lendemain, les disciples de Xantus lui
firent quelques reproches sur le repas qu'il leu
avoit donné ; il s'excusoit en disant que la chos
ne s'étoit point passé ainsi de son consentemen
et qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la malice
son valet, mais j'espère qu'il nous traitera mie
aujourd'hui, et je veux lui donner mes ordres
votre présence. Ayant fait sur le champ v
Esope : Achetez-nous, lui dit-il, tout ce
vous trouverez de plus méchant, et à mei
marché, pour donner à souper à ces mess
Esope, sans changer de méthode, acheta e
des langues, et les ayant apprêtées, les
aux conviés. Ils ne purent s'empêcher de
murer, et de se dire les uns aux autr
quoi! toujours des langues de cochons!
ment après il servit encore des langue
apporta jusqu'à la troisième fois. Ce
irrita étrangement Xantus contre son

Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il ? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur et de plus excellent, vous avez acheté des langues ; et quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant et à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues ? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la langue ? N'est-ce pas elle qui renverse les villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les mensonges, toutes les médisances, tous les parjures ? Elle ruine les mariages, les provinces, les royaumes entiers ; enfin, elle cause une infinité de maux, et remplit la vie de chagrins, d'erreurs et de troubles. Alors quelqu'un des conviés dit à Xantus : Si vous ne vous tenez bien sur vos gardes, et si vous ne prenez de grandes précautions, ce valet vous fera perdre l'esprit ; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raison, lui répartit Esope sur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, et de tâcher, par vos malins discours, de mettre la division entre le maître et le valet.

CHAPITRE XV.

Esope amena à son maître un homme mal habillé et indolent.

XANTUS ayant entendu ce discours, et cherchant l'occasion de battre son valet : malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon ami d'être

trop curieux et de se mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un assez indolent pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la place publique. Après avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place ; jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux et fort simple, il l'aborda, en lui disant que son maître le prioit à dîner. Cet homme rustique, sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son maître, et se mit à table sans façon, avec des souliers mal-propres et crottés. Xantus demanda qui étoit cet homme. C'est un indolent, répondit Esope, et qui ne s'ingère nullement dans les affaires d'autrui. Alors, Xantus dit tout bas à sa femme : faites tout ce que je vous dirai, et obéissez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier sévérement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un bassin, et laver les pieds de notre hôte ; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servir de la sorte par cette dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens, ce qui feroit voi manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indo lent qu'Esope avoit voulu le faire entendre, que ce seroit un prétexte légitime pour le châtie La dame ayant versé de l'eau dans un bassin, préparoit à laver les pieds de l'hôte, lequel voy que la maîtresse du logis se disposoit à lui ren ce service, se disoit à lui-même, elle veut faire honneur ; voilà pourquoi elle se résoı

me laver les pieds elle-même, quoiqu'elle pût ordonner à ses servantes de me les laver. Alors étendant les pieds, lavez-les, Madame, lui dit ce rustaud. Après qu'elle les eut lavés, il se remit à table. Xantus ordonna de donner à son hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme se disoit en lui-même: la bienséance demande qu'ils soient servis avant moi, mais puisqu'ils veulent que je boive le prémier, que m'importe, ce n'est pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie; ainsi il se mit à boire. Pendant le dîner on lui présenta un mets qu'il trouvoit fort à son goût, et qu'il mangeoit avec plaisir: et de bon appétit. Le maître fit venir le cuisinier, et le gronda fort d'avoir mal apprêté ce ragoût, et sur le champ il commanda qu'on le mît tout nud pour le châtier. L'hôte se disoit à lui-même: ce ragoût me paroît excellent: il est très-bien apprêté, rien n'y manque; mais si le maître du logis, pour contenter son envie, veut faire battre son cuisinier sans sujet, que m'importe, ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, et supportoit impatiemment le peu de curiosité, et l'indolence de son hôte, qui ne se soucioit de rien, et ne prenoit intérêt à quoi que se soit. Quand on eût servi le gateau, cet hôte indifférent le tournant de tous côtés, commenca d'en manger comme si c'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût et cette grossiéreté aigrirent de plus en plus le philosophe, lequel s'en prenant à son boulanger: ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce gateau du miel et du poivre, pour lui donner un peu de haut goût? Monsieur, répondit le boulanger, si le gateau

est mal cuit, je consens d'être battu ; mais
est mal assaisonné, et s'il y manque quel
chose, c'est à ma maîtresse, et non pas à
qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en es
cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute v
Il fit signe à sa femme d'obéir à tout ce q
lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte p
châtier Esope. On fit donc apporter une gra
quantité de fagots, pour en faire un bûcher.
y mit le feu, on en fit approcher la femm
Xantus ; et on fit semblant de l'y vouloir je
pour voir quelle figure feroit l'hôte à ce s
tacle, et quel empressement il témoigne
pour l'en empêcher ; mais s'en s'alarmer de
appareil lugubre, il demeura dans sa tranqui
ordinaire et se disoit à lui-même : s'il n'a au
raison de se fâcher contre son épouse, pour
se met-il de la sorte en colère ? Et s'adressa
Xantus : si vous vous croyez obligé, lui dit
de faire ce traitement à votre femme, atte
un moment, pour aller quérir la mienne,
que vous les fassiez brûler toutes deux ens
ble. Le philosophe entendant cet homme p
de la sorte, admira sa simplicité ou sa st
dité, son indolence ou sa fermeté, et d
Esope : en vérité, tu ne te connois pas ma
gens, voilà, sans contredit, le plus indolen
tous les hommes et qui se soucie le moins
choses humaines. Je suis vaincu, et tu rece
la récompense que tu mérites. Me voilà cont
j'oublie tous les tours que tu m'as joués pa
passé, je te les pardonne, je t'affranchirai
je te mettrai en liberté.

CHAPITRE XVI.

De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, et de voir si la foule y étoit grande, parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant rencontra par hasard le préteur, qui sachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit. Je n'en sais rien, lui répondit Esope. Le préteur jugeant qu'il se moquoit de lui, et qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force : Vous voyez bien, monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, et que j'avois bien raison de vous dire que je ne savois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison ; je vous ai rencontré par hasard, et cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le préteur, étonné de la promptitude et de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie très-nombreuse ; il les considéroit attentivement les uns après les autres. Il vit, à l'entrée du bain une pierre contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrèrent pour se baigner voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, et la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son maître, lui dit :

Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodément, car je n'ai vu qu'un seul homme dans le bain. Xantus alla donc aux étuves ; et voyant la foule des gens qui s'y baignoient : eh quoi ! dit-il à Esope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un seul homme dans le bain ? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope ; car ayant vu cette grosse pierre que voilà à l'entrée du bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient, un homme seul de toute l'assemblée a pris cette pierre, pour ne pas s'y blesser, et l'a transportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit que c'est le seul homme que j'avois vu aux étuves, le préférant à tous les autres. Xantus, souriant, dit qu'Esope avoit toujours la répartie prompte et pleine de bon sens.

CHAPITRE XVII.

Ce que répondit Esope touchant les superfluités que la nature rejette.

UN jour Xantus sortant de la garderobe, demanda à Esope, pourquoi les hommes, après s'être soulagé le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excrémens. Esope lui répondit en ces termes : au temps passé, il y eut un homme qui vivoit d'une manière fort délicate et voluptueuse, et qui se plaignoit d'être long-temps sur le bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses

intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant une accident semblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien appréhender de pareil, car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand festin où Xantus se trouva avec ses disciples, après que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencèrent à se proposer les uns aux autres plusieurs questions sur différentes matières. Xantus commençoit déjà à se troubler, parce que le vin lui montoit à la tête: Esope, qui étoit auprès de lui : Monsieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens ou trois différens degrés. Le premier est le plaisir; le second, l'ivresse; et le troisième, l'outrage. Vous avez bu à souhait, vous vous êtes tous bien réjouis, contentez-vous, demeurez-en là, et ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus, qui commençoit déjà d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux enfers. Il faut donc vous y conduire, lui répartit Esope. L'un des disciples de Xantus voyant que le vin commençoit à lui ôter la raison: Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puisse boire la mer toute entière? Oui, sans doute, répliqua Xantus, je m'offre moi-même de la boire. Mais si vous n'en pouvez venir à bout, reprit le disciple, à quelle peine serez-vous condamné? Je consens, répondit Xantus, de perdre ma maison. Alors, pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux en dépôt, et se retirèrent. Le lendemain Xantus étant réveillé et se lavant le visage, fut étonné de voir qu'il n'avoit

plus sa bague. Il demanda à Esope ce qu'elle étoit devenue ? Je n'en sais rien, répondit-il ; mais ce que je sais, c'est que vous avez perdu votre maison. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'est qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boire la mer, et vous laissâtes votre anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une chose qui est infiniment au-dessus de tout le pouvoir humain ! Mais, mon pauvre Esope, je te prie de mettre en usage tout ton esprit, toute ton adresse, toutes tes subtilités, toute ton expérience, pour dégager ma parole, et pour me tirer de l'embarras où je suis, en sorte que je puisse reprendre mon gage avec honneur. A la vérité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire exécuter ce que vous avez promis ; mais je ferai si bien, que je romprai la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblés, témoignez de l'assurance, et ne faites point paroître de crainte. Dites aujourd'hui, que vous êtes de sens rassis, les mêmes choses que vous dîtes hier étant ivre. Faites étendre des tapis sur le rivage ; faites y dresser une table. Ordonnez à vos valets de vous présenter dans des coupes l'eau de la mer pour la boire. Quand vous verrez tout le peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis, que l'on vous présente une coupe pleine d'eau de la mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde puisse vous entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de votre traité : il vous répondra qu vous vous obligez à boire toute l'eau de la me Alors vous tournant vers l'assemblée, vous direz

habitans de Samos, vous savez que les rivières et les fleuves se vont rendre dans la mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des rivières qui s'y déchargent. Il faut donc que cet écolier empêche premiérement les fleuves de rentrer dans la mer, et quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager sa parole, et pour retirer son anneau, en conçut une bonne espérance et fut pénétré de joie. Le peuple s'étant donc rassemblé sur le rivage, pour un spectacle si extraordinaire, et pour voir de quelle manière Xantus se tireroit d'embarras, il dit devant tout le monde ce qu'Esope lui avoit suggéré. Les habitans de Samos admirèrent l'esprit et l'invention d'Esope, et le comblèrent de louanges. L'écolier se jeta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu et le pria de dissoudre la gageure : ce qu'il accorda très-volontiers, à la prière de tout le peuple.

CHAPITRE XVIII.

Xantus, oubliant les bienfaits d'Esope, lui manque de parole.

Après qu'ils furent retournés au logis, Esope s'adressant à son maître, lui dit: n'ai-je pas bien mérité, Monsieur, après tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? mais Xantus lui faisant des menaces fort aigres: est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir?

Tenez-vous à la porte; remarquez si vous ne verrez pas deux corneilles, et venez me le dire, ce sera bon augure : si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçu deux corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des corneilles s'envola, de sorte qu'il n'en vit qu'une sur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux corneilles sur un arbre ? Il est vrai, répondit Esope, mais l'une des deux s'est envolée. Est-ce ainsi, misérable esclave, que tu te moques de moi ; alors il commanda qu'on le dépouillât sur le champ, pour le fouetter. Tandis que l'on battoit Esope, en vint prier Xantus à souper. Esope s'écria que je suis malheureux ! j'ai vu deux corneilles, et je suis battu. Vous n'en avez vu qu'une, et cependant vous allez faire bonne chère. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure est faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité et la présence d'esprit de son esclave, et défendit de le battre plus long-tems.

CHAPITRE XIX.

Esope ne laisse entrer dans le logis qu'un seul des conviés.

Au bout de quelques jours, Xantus invit à un festin plusieurs philosophes, et plu sieurs rhéteurs : il ordonna à Esope de s

tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, et pour n'y laisser entrer que des gens habiles et de mérite. L'heure du festin étant venue, Esope ferma la porte, et se tenoit au-dedans de la maison. L'un des conviés arrive, et frappe à la porte. Esope, sans ouvrir, lui demanda : *qu'est-ce que le chien remue !* Cet homme croyant qu'on l'appeloit chien, se retira en colère. Tous ceux qui arrivèrent à la file, s'en retournèrent de même fort fâchés, croyant qu'on leur disoit des injures ; car Esope leur fit à tous la même question. L'un des conviés vint encore frapper à la porte. Esope lui demanda comme aux autres : *que remue le chien !* La queue et les oreilles, répondit celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, et le conduisit à son maître, lui disant qu'aucun philosophe ne s'étoit présenté pour venir à son festin, à la réserve de celui qu'il lui amenoït. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invités s'étoient moqués de lui. Le lendemain ses disciples étant venus dans son école, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Hé quoi ! lui disoient-ils, nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à votre porte un homme monstrueux, pour nous dire des injures, et pour nous empêcher d'entrer ! Est-ce un songe, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites est-il véritable. C'est une vérité, répondirent-ils tous d'une voix, ou nous rêvons. Il appela sur le champ

Esope, et lui demanda tout en c
pourquoi il avoit renvoyé si honteus
ses amis. Ne m'avez-vous pas déf
Monsieur, répartit Esope, de laisser
dans votre maison, des sots et des ign
et de n'admettre à votre festin que des
des hommes doctes et d'érudition !
vrai, dit Xantus ; mais tous ceux-ci ne
ils pas savans ? Nullement, répondit I
car comme ils frappoient à la porte,
je leur ai demandé : *que remue le*
personne d'entr'eux n'a pu comprend
question ni la résoudre ; voyant do
c'étoient des ignorans, je leur ai
l'entrée de votre maison, et je n'ai
ouvrir qu'à celui qui a mieux répond
tous les autres. Après qu'Esope eut
de parler, personne n'y put trouver à
et ils avouèrent tous qu'il avoit raison

CHAPITRE XX.

Du trésor qne trouva Ésope, et de l'ingr
de Xantus.

QUELQUES jours s'étant écoulés, X
suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un
tière, pour lire les inscriptions, et l
taphes qui étoient gravées sur les tom
cette lecture lui causoit un extrême
Esope remarqua sur l'un de ces tombe
lettres suivantes, R. P. Q. F. L. T

il les fit aussi remarquer à Xantus, et lui demanda s'il pouvait expliquer ce que ces lettres signifioient. Xantus les considéra avec attention ; mais il avoua de bonne foi qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se tournant vers lui : Si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un trésor, quelle récompense me donneriez-vous ? je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, et que vous aurez pour votre part la moitié du trésor. Esope accepta ces offres, et s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il se mit à fouiller, et trouva le trésor, dont il avoit parlé à Xantus, il le lui apporta, et lui dit, acquittez-vous maintenant de votre promesse, et rendez-moi ma liberté que je rachète par ce trésor, dont vous êtes le maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui répartit Xantus, et je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous m'expliquiez le mystère que ces lettres cachent ; car j'aime mieux en savoir le sens que de posséder ce trésor. Esope lui répliqua : celui qui a enfoui dans ce lieu ce trésor, étoit un sage : il a fait graver ces lettres, qui signifient, étant jointes ensemble : Si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puisque tu es si habile et si entendu, dit Xantus, je ne serois pas sage si je te rendois la liberté. Monsieur, répartit Esope, si vous y manquez, vous y perdrez plus que moi ; car j'irai avertir le roi de Bisance, à qui ce trésor appartient. D'où

le savez-vous, lui demanda Xantus : Voici, lui répondit Esope, d'autres lettres qui me l'apprennent : R. R. D. Q. I. T.; car elles signifient : *Rends au Roi Denis le trésor que tu as trouvé.* Xantus, persuadé par ses paroles, que ce trésor appartenoit effectivement au roi de Bisance, n'oublia rien pour appaiser Esope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, et gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui répliqua Esope, c'est celui qui a enfoui ici ce trésor. Ecoutez ce que ces caractères signifient : A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le trésor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent, et que je vous rende votre liberté. Xantus, craignant qu'Esope ne parlât, et qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jeter en prison. Pendant qu'on l'y menoit : Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les philosophes gardent leur parole ! Non-seulement vous ne me rendez pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise, mais vous ordonnez encore qu'on me traîne en prison. Xantus, fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relachât sur le champ, et lui dit : je ne doute point qu'après que tu auras recouvré ta liberté, tn ne m'accuses avec plus d'emportement et plus de violence. Esope lui dit : faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez, mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXI.

quelle manière Esope fut mis en liberté.

ERS ce temps-là, il arriva dans la ville Samos une chose assez étonnante. Tandis n célébroit une fête publique, on vit un e, qui, fondant du haut des airs, arra- l'anneau public, et le fit tomber dans sein d'un esclave. Tous les habitans de ios, étonnés de ce prodige, et saisis de nte, s'assemblèrent, et prirent Xantus, étoit l'un des plus considérables entre les yens, et un grand philosophe, de leur liquer ce que signifioit un événement si rveilleux. Xantus ne sachant que répondre, nanda du temps pour y penser. Étant de ur dans sa maison, il se sentit accablé de tesse et d'inquiétude, et tomba dans une fonde mélancolie, parce qu'il ne pouvoit dre raison de ce prodige. Esope s'étant erçu du chagrin qui dévoroit son maître, demanda pourquoi il se laissoit abattre de sorte. Reposez-vous-en sur moi, et ban- sez la tristesse qui vous dévore. Montrez- is demain dans la place publique, et dites : habitans de Samos que vous n'êtes point outumé à rendre raison des prodiges ni à iner, mais que vous avez un valet dans re maison, qui a de belles conneissances, qui pourra leur donner des lumières sur

une aventure qui leur cause tant d'alarmes
Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire
Monsieur, retombera sur vous, d'avoir un
serviteur si habile: si je n'en puis venir
bout, toute la honte en retombera sur mo
Xantus, persuadé et consolé par ces paroles
alla le lendemain dans la place publique
et se souvenant des avis d'Esope, répéta a
milieu de l'assemblée tout ce qu'il lui avo
dit. Ils le prièrent de faire venir Esope su
l'heure. Quand il fut arrivé, et qu'il se fi
présenté à l'assemblée, les habitans de Samo
ayant considéré sa figure, firent de grand
éclats de rire, et disoient, en se moquant d
lui: Est-il possible qu'un homme ainsi e
tropié et contrefait, puisse expliquer ce pro
dige? Pouvons-nous entendre quelque cho
de bon sortir de la bouche de ce monstre
Et ils recommencèrent tous à rire et à
moquer d'Esope, lequel ayant étendu
main pour demander silence à l'assemblée
Habitans de Samos, leur dit-il, pourqu
me méprisez-vous? A cause de la difformité
mon visage; c'est l'esprit, et non pas la figu
qu'il faut considérer; la nature a souvent e
chassé une belle ame dans un corps mal-fa
Vous arrêtez-vous à considérer la figure d'u
bouteille? N'êtes-vous pas plus touchés de
liqueur qu'elle renferme et de l'excellence
vin? Tous les assistans ayant entendu Eso
parler de la sorte, lui dirent: si vous av
quelque chose de bon à nous dire, po
rendre le calme et le repos à notre vill
hâtez-vous de nous rassurer. Alors Esope

plein de confiance, leur dit : Habitans de Samos, quand la fortune, qui aime à semer les dissentions et le trouble, propose un prix de gloire entre le maître et le valet ; s'il arrive que le valet succombe, on l'accable de coups ; s'il est supérieur à son maître, on ne laisse pas de le battre ; ainsi de quelque côté que la chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous déclarerai, sans rien craindre, ce que vous avez tant d'envie de savoir. Alors le peuple cria tout d'une voix à Xantus : affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les habitans de Samos, accordez-lui sa liberté au nom de toute la ville. Xantus ne répondit rien. Alors le préteur prenant la parole, dit à Xantus : si vous ne vous rendez aux prières du peuple de Samos, et si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, et alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du préteur, donna contre son gré, la liberté à Esope. Le trompette de la ville cria tout haut au milieu de l'assemblée ; *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à laprière des Samiens.* C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope, qui avoit dit à Xantus qu'il lui rendroit malgré lui la liberté. Esope se voyant donc libre, dit à toute l'assemblée : Peuple de Samos, l'aigle comme vous le savez, est le roi des oiseaux ; s'il a enlevé l'anneau impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un esclave, c'est pour donner à entendre que quelqu'un des rois qui

règnent maintenant, songe aux moyens de nous ravir votre liberté, pour vous mettre aux fers, et pour vous réduire en servitude, après avoir aboli toutes vos lòix. Ces paroles remplirent de douleur et de crainte tous les Samiens. Peu dè jours après, les Samiens reçurent des lettres de la part de Crésus, roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans, leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il viendroit leur faire la guerre, et qu'ils n'avoient qu'à se préparer dès-lors au combat. Ils s'assemblèrent donc pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté : ils craignoient, avec raison, de tomber sous la domination de Crésus; ils jugèrent à propos de consulter Esope; et de suivre ses avis en toutes choses Il leur dit : Messieurs, quand les principaux de la ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, et qu'il est à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous donne conseil; mais je me contenterai de vous rapporter une histoire, pour vous apprendre de quelle manière vous devez vous comporter en cette avénture. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposés; l'un conduit à la liberté, mais l'entrée est rude et difficile, et l'issue en est commode et agréable : l'entrée du chemin qui conduit à la servitude, est facile et commode, mais la sortie en est rude et épineuse. A ces paroles, les Samiens s'écrièrent tous d'une voix : puisque nous sommes nés libres, on ne nous rendra pas esclaves impu-

nément. Ils renvoyèrent l'ambassadeur du roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son ambassadeur, résolut de faire la guerre aux Samiens ; mais l'ambassadeur lui dit : je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez dompter ce peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages, tandis qu'ils auront Esope parmi eux, et qu'ils suivront ses conseils : je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient, vous n'en seriez pas ingrat, que vous les récompenseriez par d'autres moyens, et que dès à présent vous vous désistiez de la guerre, et que vous ne songiez plus à exiger d'eux aucun tribut : alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles ; il envoya un ambassadeur à Samos pour demander Esope : les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'assemblée : Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le roi de Lydie, de me jeter à ses pieds, et de lui faire la révérence ; mais avant que de partir, je veux vous conter une fable. Au temps que les animaux se parloient, les loups déclarèrent la guerre aux brebis ; elles étoient secondées des chiens, qui combattoient à leur tête, et qui empêchoient les loups d'approcher ; ils envoyèrent un ambassadeur aux brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, et ne plus songer à la guerre désormais, pourvu qu'elles leurs livrassent les chiens. Les

brebis peu avisées se laissèrent persuader par les remontrances des loups; elles leur livrèrent les chiens, qui furent bientôt mis en pièces; après cela les loups dévorèrent sans peine les brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette fable, résolurent de retenir Esope parmi eux; mais il n'y voulut pas consentir: il fit voile avec l'ambassadeur, et alla trouver le roi de Lydie.

CHAPITRE XXII.

Du départ d'Esope pour se rendre auprès de Crésus, roi de Lydie.

ÉSOPE étant arrivé en Lydie, et ayant été présenté à Crésus, ce prince se mit en colère en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle! Grand roi, répartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par nécessité: c'est par mon choix, et de bon gré que je suis venu. Permettez-moi de vous parler un moment; et avant que d'entrer en matière, trouvez bon que je vous raconte une fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hasard une cigale, qui lui dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les sauterelles: ne me faites point mourir sans sujet, je ne ronge point les épis,

je

e vous ai jamais fait aucun tort, en quoi ce soit; le mouvement de certaines pe- membranes qui sont en moi, m'aide à sser un chant mélodieux qui réjouit les ans; je n'ai que la voix pour tout partage; vous ne trouverez autre chose en moi. ant entendu parler de la sorte, il la remit iberté. Grand prince, vous me voyez pros- é à vos pieds, ne me faites pas mourir sujet, je n'ai jamais fait tort à qui que soit; si l'on peut me reprocher quelque e, c'est que je parle librement, et que ne flatte jamais personne, quoique j'aie le s tout contrefait, et un extérieur mépri- e. Le roi, plein d'admiration, et en même ps de compassion, lui dit: Esope, ce n'est it moi qui vous donne la vie, c'est le in, demandez-moi tout ce que vous vou- , et je vous l'accorderai sans restriction. nd prince, lui répartit Esope, je vous prie vous réconcilier avec les Samiens. Je le x bien, répliqua Crésus, je me réconcilie c eux. Alors Esope se prosterna aux pieds roi, pour lui rendre de très-humbles actions graces.



CHAPITRE XXIII.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

CE fut environ en ce temps-là qu'Ésope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Il en fit présent à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, et qui lui donna le titre d'ambassadeur, avec des lettres pour aller dire aux Samiens, qu'il leur accordoit la paix, et qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux à la prière et à la considération d'Esope; outre cela, le roi le combla de présens, et lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires pour son voyage. Les Samiens donnèrent à son arrivée toutes les marques de joie dont ils purent s'aviser: Ils lui présentèrent des couronnes, et célébrèrent des jeux publics, pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les lettres du roi, et il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre manière, par les sentimens que le roi avoit pour eux, en leur offrant la paix de si bonne grace. Etant parti de l'île de Samos, il voyagea en plusieurs pays différens, pour chercher des philosophes, et pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprès du roi Lycérus. Les rois vivoient

rs en bonne intelligence, et jouissoient
ne paix profonde. Ils s'écrivoient souvent
uns aux autres, et se proposoient réci-
quement des questions à la manière des
histes, à condition que ceux qui ne les
urroient résoudre, paieroient aux autres
certain tribut, selon qu'ils étoient con-
us entr'eux. Esope expliquoit sans peine
s les problêmes que l'on proposoit au roi
érus, ce qui acquit à ce prince une haute
utation; mais comme les autres rois ne
ivoient résoudre avec la même facilité les
blêmes que Lycérus leur proposoit, ils
ient contraints, selon leurs conventions,
lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXIV.

pe adopte Ennus; qui lui fit de grands outrages.

SOPE se voyant sans enfans, adopta un
tain gentilhomme nommé Ennus; il le
senta, et le recommanda au roi, comme
eût été son fils légitime; mais cet ingrat,
de temps après, séduisit la maîtresse
sope, et il eut avec elle un commerce
ninel. Esope ayant été averti de cette
ire, résolut de chasser sur le champ
nus de sa maison. Cet homme cachant
haine secrète contre son maître, pour se
iger, contrefit une lettre qu'il envoya, au

nom d'Esope, aux princes qui envoy
des problêmes à Lycérus, pour leur do
avis que désormais il seroit plus dans l
intérêts que dans ceux de Lycérus. (
lettre, cachetée du sceau d'Esope, leu
envoyée. Le roi ayant vu ce cachet, e
doutant plus qu'Esope ne le trahît, s
les mouvemens de sa colère, et comm
sur le champ à Hermippus de faire mo
sans autre forme de procès, et sans au
information, le perfide Esope. Hermip
qui étoit son ami particulier, lui donna
cette occasion, une grande marque de
amitié; il le cacha, sans que personn
sût rien, dans un tombeau, où il eut
de le faire nourrir secrétement. Ennus,
ordre du roi, eut tout le bien et toute
charges d'Esope. Peu de temps après,
ténabo, roi des Egyptiens, ayant appr
mort d'Esope, écrivit à Lycérus pour le
de lui envoyer des ingénieurs, et des a
tectes habiles, pour bâtir une tour qu
touchât ni le ciel ni la terre, et de lu
voyer aussi en même temps quelque ho
d'un esprit fin et délié, qui pût répondr
le champ à toutes les propositions qu'i
proposeroit, ajoutant que s'il ne pouvo
faire, il recevroit le tribut, autrement qu
paieroit lui-même. Cet lettres causèrent
extrême inquiétude à Lycérus, parce
n'avoit personne auprèz de lui, qui pût
quer le problême de la tour. Le roi, pé
de douleur, disoit qu'en perdant Esop
avoit perdu le principal appui de ses

Hermippus voyant que la douleur du roi étoit sincère, et que la feinte mort d'Esope le mettoit au désespoir, vint le trouver, et l'assura qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoutant que le zèle qu'il avoit pour la personne et pour les intérêts du roi, l'avoit empêché de le tuer, bien persuadé que le roi lui-même se repentiroit tôt ou tard de l'arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit pas, le surprit, et le combla de joie. Esope, tout couvert de boue et d'ordure, fut tiré du tombeau, et présenté sur-le-champ au roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne put s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, et de lui fournir abondamment toutes les choses nécessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation et des calomnies que l'on avoit inventées contre lui; et pour pousser sa générosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au roi, qui vouloit le faire mourir. Lycérus donna ensuite la lettre du roi d'Egypte, à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette lettre, se mit à rire, et dit à Lycérus qu'il pouvoit écrire au roi d'Egypte, que quand l'hiver seroit passé, il lui enverroit des ouvriers pour bâtir la tour dont il lui avoit parlé, et quelque homme habile pour répondre à toutes les questions qu'il voudroit lui proposer. Alors Lycérus renvoya les ambassadeurs du d'Egypte, et remit Esope dans toutes les ch et toutes les dignités qu'il avoit auparavan lui rendit aussi Ennus et tous ses biens.

CHAPITRE XXV.

Des préceptes qu'Esope donne à Ennus.

ÉSOPE ayant repris Ennus, ne lui témo
gna aucun chagrin de tout ce qui s'étc
passé : il le reçut dans sa maison comme s
eût été son fils, et lui donna plusieurs bea
préceptes pour la conduite de sa vie. Mon fil
lui disoit-il, avant toutes choses, ayez so
d'honorer la divinité, respectez le roi, rende
vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'i
ne vous méprisent, et ne vous insultent. Soy
facile et indulgent envers vos amis, afin qu'i
s'affectionnent toujours à vous de plus en plu
Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de mau
qu'ils soient accablés de maladies, et qu'ils d
viennent pauvres afin qu'ils soient hors d'état
vous rendre de mauvais offices. Priez souve
pour la santé de vos amis. Ayez toujours bea
coup d'attachement et de tendresse pour vot
femme, de peur que l'envie ne la pren
de faire l'essai d'un autre homme, car l
femmes sont naturellement volages et lég
res : elles pensent moins au mal quand c
les gagne par la complaisance. Ne donn
point votre attention à des paroles indiscre
tes. Parlez peu et soyez toujours le maît
de votre langue. Ne portez point d'envie
ceux que la fortune favorise ; mais réjouisse
vous plutôt de leur prospérité, car l'envie vo

t plus nuisible à vous-même qu'aux
s. Ayez soin de vos domestiques, et
ez sur leur conduite, afin qu'ils ne vous
ient pas seulement comme leur maître,
aussi qu'ils vous aiment comme leur
aiteur. N'ayez point honte d'apprendre
urs de meilleures choses. Ne confiez ja-
à votre femme des secrets importans;
lle épiera sans cesse l'occasion de pren-
sur vous l'ascendant, et de vous maîtri-
Amassez tous les jours quelque chose
le lendemain; car il vaut beaucoup
x laisser en mourant du bien à ses enne-
, que d'avoir pendant la vie besoin de ses
Recevez et saluez d'une manière hon-
ceux qui vous aberdent. Les caresses
le chien fait avec la queue à son maî-
l'obligent à lui donner du pain. Ne
repentez jamais d'être homme de bien.
issez de votre maison les médisans, car
ediront aux autres tout ce que vous
, et tout ce que vous direz en parti-
:, Ne faites rien que l'on puisse vous
cher, ni qui puisse vous causer du cha-
Ne vous troublez point dans divers événe-
de la vie. Ne donnez jamais de mauvais
ils, et n'imitez point les mœurs corrom-
des méchans. Ces remontrances touchèrent
rement Enqus, qu'étant percé comme
:, par les remords de sa conscience, et
e discours d'Esope, il en mourut peu de
après.

CHAPITRE XXVI.

De quelle manière Ésope nourrit et dres quatre petits Aiglons.

Ésope fit venir tous les oiseleurs, et le ordonna de lui prendre quatre Aiglons. Il l nourrit et les dressa d'une manière extraord naire, s'il faut ajouter foi à une chose si pe vraisemblable ; car on raconte qu'il leur appr en volant bien haut, à porter dans des corbeill des enfans pendus à leur cou, et les accoutun si bien à obéir à leur commandement, que c enfans les faisoient voler par-tout où ils vo loient, c'est-à-dire, aussi haut et aussi bas qu'i le souhaitoient. Quand l'hiver fut passé, a commencement du printemps, Esope prépa toutes les choses nécessaires pour un grar voyage. Il disposa les aigles et les enfans qu vouloit conduire en Egypte, où il arriva a grand étonnement des peuples qui furent les t moins d'une merveille si peu attendue. Da l'etonnement dont ils étoient saisis, ils r savoient que penser d'Esope. Cependant Ne ténabo ayant été averti de son arrivée, dit quelqu'un de ses amis : On m'a trompé, c je croyois qu'Esope étoit mort depuis lon temps. Le lendemain le roi ordonna à to les grands de sa cour, de se vêtir de rob blanches. Il se revêtit lui-même d'un hat de pourpre. Il orna sa tête d'une couron

:e semée de pierreries. Etant ainsi paré ;nifiquement , il s'assit dans son trône , :ommanda qu'on lui fît venir Esope. A ıe fut-il entré, qu'il lui commanda tout t : Esope, à qui me comparez-vous, et x qui sont auprès de moi ? Je vous com- ɜ, lui répondit Esope, au soleil du prin- ps, et je compare vos courtisans à des ; murs. Le roi fut charmé de cette ré- se, et fit de grands présens à Esope. Le lemain, le roi s'habilla d'un habit blanc, ordonna à ses courtisans de prendre des its de pourpre. Le roi fit encore la même ıande à Esope aussi-tôt qu'il fut entré. Il répondit : Je vous compare au soleil, et compare vos courtisans à ses rayons. Alors :ténabo lui dit : Je fais peu de cas du roi :érus, par rapport à moi. Esope se mit à rire. Grand roi, lui dit-il, ne parlez pas égérement de Lycérus, si vous vous com- ez avec votre peuple, vous brillerez comme soleil ; mais si vous faites comparaison de ıs et de Lycérus, l'éclat qui vous environne oîtra comme une obscurité. Necténabo fut t étonné de la liberté de cette réponse. Nous z-vous amené, leur demanda-t-il, des ingé- urs pour bâtir la tour sur le modèle que j'ai posé ? Ils sont tout prêts, lui dit-il, pourvu ɜ vous nous marquiez l'emplacement. Alors roi sortit de la ville, le mena dans une gran- plaine, et lui montra l'endroit qu'il avoit tiné pour construire cette tour. Esope plaça c quatre angles de la place les quatre aigles, les quatre jeunes enfans pendus aux corbeilles ;

il leur mit en main des truelles, et les autre instrumens dont les maçons ont coutume de se servir. Il fit signe aux aigles de s'envoler. Quand ces enfans se virent envoler dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble : Apportez-nous des pierres et de la chaux : donnez-nous du bois et tous les autres matériaux nécessaires pour bâtir. Nectenabo tout interdit de ce spectacle, et de voir ces enfans enlevés dans l'air par des aigles qui obéissoient à leurs ordres, demanda à Esope quel pays produisoit ces hommes volans. Lycérus, lui répondit Esope, en a beaucoup de cette espèce; mais vous continua-t-il, qui n'êtes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallèle avec un prince égal aux Dieux ! Je suis vaincu, dit Nectenabo; il ne me reste plus qu'à vous faire des questions, pour voir si vous pourrez y répondre sur-le-champ. J'ai, dit il, une espèce de cavales fort extraordinaires car quand elles entendent le hennissement des chevaux qui sont à Babylone, elles couçoivent et deviennent pleines tout aussi-tôt. Si vous êtes assez habile pour me donner la raison d'un événement si étrange, développez-nous votre doctrine. Grand prince, lui répartit Esope, donnez-moi du temps jusqu'à demain, et j'expliquerai votre problême. Lorsqu'il fut retourné dans son appartement, il fit prendre un chat par ses valets, qu'ils conduisirent par toute la ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande vénération pour ces animaux : voyant que l'on fouettoit ce chat, ils y accoururent en foule, ils l'arrachèrent des mains de ceux qui le fouettoient, et allèren

nptement raconter cette nouvelle au roi, ayant fait venir Esope : Vous ne savez peut-pas, lui dit-il, que nous rendons dans ypte les mêmes honneurs aux chats qu'aux ıx ; Pourquoi avez-vous fait cela ? Je l'ai , répondit Esope, pour venger Lycérus dont hat a étranglé la nuit passé le coq, qui lui quoit par son chant toutes les heures de la :, et qui étoit outre cela très-vaillant et courageux ? Hé quoi, Esope, lui répartit oi, n'avez-vous point de honte de mentir unément comme vous faites ? Comment ait-il possible qu'un chat eût été dans une : d'Egypte à Babylone ! Esope lui dit souriant : de la même manière que vos iles conçoivent en entendant les hennis-ens des chevaux qui sont à Babylone ; l'un t pas plus possible que l'autre. Le roi ne s'empêcher, en entendant cette réponse, mirer la subtilité et la prudence d'Esope.

de temps après, le roi ayant fait venir de ville d'Héliopolis un grand nombre d'hom- savans, et fort versés dans les ques-s des sophistes, il s'entretenoit avac eux rare savoir et des subtiles inventions d'E-e, et les pria d'un festin où il devoit se ıver avec eux, Quand ils furent à table, de ces sophistes, venu d'Héliopolis, ressant à Esope : Etranger, lui dit-il, Dieu que j'adore m'a envoyé ici pour te poser une question à résoudre. Vous vous ncez mal, lui dit Esope : car Dieu sait t, et il n'y a rien de caché pour lui, i il ne peut rien apprendre des hommes ;

non-seulement vous vous abusez vous-même ; mais vous voulez encore faire connoître l'ignorance de votre Dieu. Un autre lui dit : il y a un grand temple dans lequel on voit une colonne qui contient douze villes, chacune desquelles est soutenue de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle question, lui répondit Esope, les enfans parmi nous savent expliquer cela dès le berceau. Ce temple dont vous parlez, c'est le monde ; ce pilier, c'est l'année ; les villes sont les mois ; les poutres, les jours des mois ; le jour et la nuit qui se succèdent réciproquement, sont les deux femmes qui environnent les poutres. Le lendemain Necténabo ayant fait venir ses courtisans ; je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligés de payer un tribut à Lycérus à cause d'Esope ; mais un d'entr'eux dit au roi : il faut lui proposer des questions bizarres, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne saurions nous-mêmes expliquer, et dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Après cela il alla dans son appartement faire un petit billet, où il écrivit ces paroles : Nectébano confesse devoir à Lycérus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprès du roi, il lui présenta ce billet. Les courtisans et les conseillers du roi dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir : Nous savons cela ; il y a long-temps que nous en avons été instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la

dette,

dette, leur repartit Esope, je vous en suis fort obligé, et vous en remercie très-humblement. Mais Necténabo ayant lu le billet, et ne pouvant souffrir les termes de dette et de tribut: Je ne dois rien à Lycérus, dit-il, et cependant vous portez tous votre témoignage contre moi, comme si j'étois son débiteur. Alors ils changerent de sentimens et de langage, et dirent tous de concert: Nous n'en savons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela est, leur repartit Esope, votre question est expliquée. L'admiration et l'étonnement de Necténabo redoublant toujours: il faut l'avouer, s'écria-t-il, que le roi Lycérus est trop heureux d'avoir dans son royaume un homme d'une érudition si profonde, et qui est comme une source inépuisable de science. Il mit donc entre les mains d'Esope l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entr'eux, et le renvoya avec de grandes démonstrations d'amitié. Esope étant retourné à Babylone, raconta à Lycérus tout ce qui s'étoit passé dans l'Egypte, et lui donna le tribut que Necténabo lui envoyoit. Lycérus ordonna par reconnaissance de faire ériger, à la gloire d'Esope, une statue d'or.



CHAPITRE XXVII.

Du voyage que fit Esope en Grèce et à Delphes.

PEU de temps après le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grèce, avec la permission du roi, qui y consentit, après qu'Esope lui eut juré qu'il retourneroit, sans y manquer, à Babylone pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales villes de la Grèce, où il donna a tout le monde de grandes preuves de son éminent savoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du pays étoient charmés de l'entendre discourir, cependant ils ne lui portoient point de respect, et ne lui rendirent aucun honneur. Esope les regardant, habitans de Delphes, leur dit-il, je pourrois vous comparer, avec justice, à une pièce de bois qni flotte sur la mer : ceux qui la voient de loin poussée par les ondes, croient que c'est quelque chose d'un grand prix ; mais ils en jugent tout autrement quand la mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de votre ville, j'avois pour vous une grande admiration, et je vous regardois comme des hommes qui méritoient toute mon estime ; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai absolument changé de sentiment, et je vour regarde comme

les plus misérables de tous les hommes. Les habitaus de Delphes l'entendant parler de la sorte, et craignant qu'il ne les décriât dans toutes les villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, et par calomnie concertée. Pour mieux exécuter leur dessein, ils s'avisèrent de prendre dans le fameux temple d'Apollon, un flacon d'or, et de le cacher furtivement parmi les meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, et de la supercherie qu'on lui avoit faite, sortit de Delphes pour aller dans la Phocide. Les habitans de Delphes coururent après; ils l'arrêterent, et l'accusèrent comme sacrilége. Il se défendit et nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils fouillerent par force dans ses valises, où ils trouvèrent le vase qu'ils y avoient mis. Ils l'emportèrent faisant grand bruit, et le montrèrent à tout le peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi et leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le remettre en liberté, de le laisser continuer son voyage. Non-seulement ils refusèrent de le relâcher, mais encore ils le trainèrent en prison comme un sacrilége, et le firent condamner à la mort par les suffrages de tous les juges. Esope ne pouvant trouver aucun statagême pour se garantir du malheur dont il étoit menacé; déploroit dans sa prison son infortune. L'un de ses amis nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, et accablé de douleur, lui demanda le sujet de

son affliction. Une femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli son mari, alloit pleurer tous les jours sur son tombeau ; un laboureur qui travailloit à la terre assez près de là, conçut de l'amour pour cette femme, alla dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte ? C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma femme, lui répondit-il, et je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la femme. Puisque nous sommes tous dans la même situation, ajouta le paysan, qui peut nous empêcher de nous marier ensemble ? J'aurai pour vous la même tendresse que j'avois pour mon épouse, et vous m'aimerez comme vous aimiez votre mari. Ce discours persuada la femme; ils convinrent ensemble de se marier. Pendant qu'il faisoient leurs conventions, un voleur enleva les bœufs du paysan, qui retourné à son champ, et n'y trouvant plus ses bœufs, commença à se désespérer, et à pleurer plus amèrement que jamais. La femme sortit du tombeau, et le voyant accablé de douleur : Hé quoi ! lui dit-elle, vous pleurez encore ? Oui, sans doute, lui répondit-il ; c'est maintenant que j'ai bien raison de pleurer. Voilà à peu près continua Esope, l'état où je suis ; après avoir évité de grands périls, je ne vois point de moyens d'éviter la mort dont je suis menacé, c'est pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXVIII.

Esope est livré pour être précipité du haut d'un rocher.

ALORS les habitans de Delphes vinrent en foule à la prison d'Esope : ils l'en tirerent avec violence, pour le traîner sur un lieu fort élevé, et pour le jeter du haut en bas. Lorsque les bêtes parloient, leur disoit-il, le rat ayant lié amitié avec la grenouille, la pria de venir souper avec lui. Il la conduisit dans l'office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le rat lui disoit : mangez, mon amie. La grenouille, après qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le rat à son tour, et le pria de venir prendre un repas chez elle; mais, de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil votre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'étang, elle nageoit entre deux eaux, mais le rat perdoit la respiration, et crevoit à force de boire. Il dit, en se mourant, ces paroles à la grenouille : vous êtes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vengera quelque jour. Sa prédiction fut accomplie peu de temps après; car un aigle ayant apperçu le corps de rat qui flottoit à fleur d'eau sur l'étang, vint fondre dessus, et l'enleva avec la grenouille.

qui le tenoit par le pied, et il dévora l'un et l'autre. Vous me faites mourir injustement, et vous m'opprimez par la force. Mais j'aurai des vengeurs qui vous puniront. Babylone et la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les habitans de Delphes, et ne les disposa point à lui pardonner. Il se réfugia dans le temple d'Apollon, mais ils l'en arracherent de force, et pleins colere et de rage, ils le traînerent sur une éminence pour le précipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit : Ecoutez-moi, peuple de Delphes : un lievre se voyant poursuivi par un aigle, ne sachant où se cacher, pour éviter un ennemi si dangereux, se réfugia dans le trou d'un escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'escarbot pria l'aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'aigle indignée donna un coup d'aile à l'escarbot, enleva le lievre, l'étrangla et le dévora. L'escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'aigle pour reconnoître son nid : il y entra, il y fit un trou par où les œufs de l'aigle tomberent, et se casserent. L'aigle enragée de l'audace de celui qui lui avoit fait ce affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé. L'escarbot y monta, et fit le même ravage que la premiere fois. L'aigle ne sachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un ennemi qu'elle ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet oiseau est sous

la protection du maître des Dieux) et mit sur ses genoux la troisieme partie de ses œufs, les lui recommandant, et le priant d'en avoir grand soin; mais l'escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au ciel, et répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secouer, et ne se souvenant plus que les œufs de l'aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber et ils se biserent. Jupiter ayant appris de l'escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l'aigle qui ne s'étoit pas contentée de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impiété contre Jupiter même, puisque l'escarbot l'avoit conjurée en son nom, sans en pouvoir rien obtenir, fit une sévere réprimande à l'aigle, lorsqu'elle fut de retour, et lui dit que l'escarbot étoit la cause de tous ses chagrins, et qu'il avoit eu raison de se venger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'espece des aigles fût entiérement détruite, persuada à l'escarbot de se réconcilier de bonne foi. L'escarbot n'en voulut rien faire, et n'eut point d'égard pour la médiation de Jupiter, qui ordonna sagement que les escarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les aigles pondent leurs œufs. Peuple de Delphes ne méprisez point le Dieu dans le temple duquel je suis venu chercher un asyle, quoique ce temple ne soit pas fort grand, ni proportionné à la majesté de ce Dieu; car aussurément il punira l'impiété des méchans. Les habitans de Delphes ne se souciant pas de ses remontran-

ces, le conduisoient toujours au lieu dest
pour son supplice. Esope voyant que tous
discours ne les attendrissoient point, et
pouvoient leur faire changer de résolutic
leur parla en ces termes. Ecoutez, homn
cruels et avides de sang : un laboureur ay
vieilli à la campagne, sans avoir jamais 1
le pied dans la ville, pria ses valets
l'y transporter pour la voir. Ils attelerent
ânes à un chariot sur lequel ils mirent
vieillard, et le laisserent aller tout seul. 1
de temps après il s'éleva un grand or
mêlé de pluie et de vent, et l'air s'obscur
Les ânes, qui ne connoissoient plus leur c
min, sans savoir où ils alloient, conduisir
le pauvre vieillard sur le bord d'un précip
Ce malheureux se voyant dans un p
inéviable : hélas ! s'écria-t-il, en s'adress
à Jupiter, en quoi ai-je offensé votre maje
pour me faire mourir d'une maniere si
gique, non point par des chevaux courage
ni par de forts mulets, mais par des â
qui sont les plus vils de tous les anima
Mon sort ressemble en quelque manier
celui de ce malheureux vieillard : et ce
m'afflige le plus de mon infortune, c'est
je suis condamné à la mort, non point
des hommes sages et d'un grand mér
mais par les plus indignes et les plus
chans hommes de l'univers. Etant sur le p
d'être précipité, il leur dit encore c
fable : un homme devint éperdument am
reux de sa propre fille, dont il abusa, a
avoir envoyé sa femme à la campagne, p

être plus en liberté d'exécuter son infame projet. Cette fille lui disoit : mon pere, vous faites une chose abominable; j'aimerois beaucoup mieux être déshonorée par d'autres hommes que par vous, qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphes; j'aimerois mieux tomber dans les gouffres de Sylla ou de Charybde, ou dans les rochers de l'Afrique, que de périr injustement par des mains si indignes. Je déteste votre patrie, et j'atteste les dieux qui vengeront ma mort, et qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les habitans de Delphes, sans s'arrêter à ses manaces, le précipiterent du haut d'un rocher, et il mourut. Peu de temps après, tout le pays se vit désolé par la peste. Ils consulterent l'oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient faite à Esope, qu'il falloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par sa mort. Les remords qu'ils en eurent les obligerent à lui dresser une pyramide. Les plus grands hommes de la Grece, et les plus sages de ce temps-là, ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Esope, vinrent à Delphes, et s'étant informés de ceux qui avoient été les principaux auteurs de la mort d'Esope, ils en firent une cruelle vengeance.



LES FABLES D'ÉSOPE.

FABLE PREMIERE.



Le Coq et la Perle.

Le coq sur un fumier grattoit, lorsqu'à ses yeux
parut un diamant : Hélas dit-il, qu'en faire ?
Moi qui ne suis point lapidaire ;
Uu grain d'orge me convient mieux.

UN coq trouva par hasard une perle en grattant dans un fumier ; il la rejeta, et dit : Un lapidaire rendroit grâces aux Dieux

d'une telle fortune : mais, à mon égard, une perle me convient si peu, que je m'estimerois beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Ce trésor qu'un coq mal-habile
Rebute, et voit ici d'un œil indifférent,
C'est Homere ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.

FABLE II.



Le Loup et l'Agneau.

Un loup querelloit un Agneau
Qui ne savoit pas troubler l'eau :
A tous coups l'injuste puissance
Opprime la foible innocence.

LE loup et l'agneau se désaltéroient d le courant d'un ruisseau ; le premier fort de sa source, l'autre fort au-dessous

loup qui ne cherchoit qu'un prétexte pour mettre l'agneau en pieces, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il courut à lui, et l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrois-je la troubler, lui dit l'agneau tout tremblant, je bois fort au-dessous de l'endroit ou vous buvez. Croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas la pensée. Hier, repliqua le loup, je vis ton père qui animoit, par ses cris, des chiens qui me poursuivoient. Il y a plus d'un mois, répondit l'agneau, que mon père a senti le couteau du boucher. C'étoit donc ta mère, poursuivit le cruel : ma mere, repartit l'autre, mourut ces jours passés en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le loup, en grinçant des dents, je sais combien tu me hais toi et tous les tiens, il faut que je me venge. Cela dit, il se lance sur l'agneau, l'étrangle et le mange.

L'agneau n'alléguoit rien pour sa juste défense,
Qui ne mit le loup dans son tort;
Mais il ne savoit pas qu'opprimer l'innocence,
C'est le droit du méchant quand il est le plus fort.

FABLE III.



La Grenouille, le Rat et le Milan.

Le rat et la grenouille auprès d'un marécage
S'entretenoient en leur langage ;
Le milan fond sur eux,
Et les mange tous deux.

La grenouille contestoit avec le rat : l[a] première soutenoit qu'à bon droit elle s'étoi[t] mise en possession de certain marais ; l'aut[re] prétendoit au contraire qu'il lui appartenoi[t] et partant que la grenouille devoit le d[é]guerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bient[ôt] la dispute s'échauffa entr'eux, et à tel po[int] qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beauc[oup] mieux fait de s'accoder, car tandis qu'échau[ffés] au combat, ils ne pensoit à rien moins q[ue] milan, celui-ci qui les guettoit de loin, *fondre sus les* combattans, et les mit *deux en pièces.*

C'est ainsi, petits princes,
Qui vous entrebattez, que pendant le débat,
Un voisin plus puissant fondant sur vos provinces,
A vos dépens viendra terminer le combat.

FABLE IV.



Le Cerf et la Brebis.

Le cerf et la brebis eurent une querelle ;
Mais parce que le loup en étoit le témoin.
Elle avoua la dette : et lorsqu'il fut bien loin,
Quand on promet par force, on ne doit rien, dit-elle.

LE cerf accompagné du loup, demandoit à la brebis qu'elle eût à lui rendre un boisseau d'orge, qu'il lui avoit, disoit-il, prêté. La brebis, que la présence du loup intimidoit, avoua la dette, quoiqu'elle n'eût jamais rien emprunté du cerf, et prit jour pour s'acquitter envers lui. Ce jour venu, l'autre ne manqua pas d'aller chez la brebis, et de la sommer de lui tenir parole; mais celle-ci

qui le vit seul, se moqua de lı
suis pas, lui dit-elle, obligée de vou
puisque je ne vous l'ai donnée que
et de peur du loup qui vous acco
allez, je ne vous dois rien.

Le cerf n'étoit pas trop conten
Il crut que la brebis l'alloit payer com
Mais il étoit bien fou de compter sur
Tient-on un traité fait le poignard sur

FABLE V.



Le Chien et l'Ombre.

Le morceau dans la gueule, un chien pa
Et comme au travers l'onde il en eut
Pour elle il oublia le corps qu'il laiss
Où ne nous réduit point l'avidité d'av

UN chien traversoit une riviere
tenant un morceau de chair dans
il en vit l'ombre dans l'eau, et cr

toit quelque nouvelle proie. Aussitôt il lâcha la sienne, et s'élança vers ce rien, qui lui sembloit être un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée! Malheureux que je suis! s'écrioit-il, en regrettant ce qui lui étoit échappé : pour n'avoir su m'en tenir à ce que j'avois, j'ai tout perdu.

Combien de conquérans aussi fous que ce chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, et n'ont rien.
Hé! sans porter le feu sur les états des autres,
Monarques, ne songez qu'à conserver les vôtres.

FABLE VI.



Le Lion allant à la chasse avec les Animaux.

Les animaux disoient, tous d'un commun accord:
Chassons, que les profits soient également nôtres;
Mais le lion prit tout, ne laissant rien aux autres.
Voilà comme on partage avec le plus fort.

Le lion, la brebis et quelques autres ani-

maux allerent ensemble à la chasse : le premier avoit juré qu'au retour il partageroit également entre tous ses associés, ce que les uns ou les autres auroient pris. Un cerf tomba dans les lacs de la brebis, qui en avertit aussitôt le lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, en fit le partage en présence des animaux. Voici comment : parce que je m'appelle lion, la premiere part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux, ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisieme, comme au plus fort; et si quelqu'un de vous me dispute la quatrieme, je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi, le lion prit le cerf tout entier, sans que ses associés osassent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encor qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une province,
Petits, qui vous liguez avec un méchant prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.

FABLE VII.



Le Loup et la Grue.

La grue ayant tiré de la gorge du loup,
Un os de son long bec, qui le pressoit beaucoup:
Il n'a tenu qu'à moi de vous manger, commere,
Lui dit le loup ingrat, et c'est votre salaire.

UN loup mangea une brebis, mais si goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans sa gorge, et y resta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du secours; mais il eut beau en demander, chacun le laissa crier, sans se mettre en peine du mal qu'il ressentoit. Il étoit, disoit-on, très-justement puni de sa gourmandise. La grue seule se laissa gagner par ses belles paroles, et se mit en devoir de le soulager; elle fourra son long bec dans son gosier, en tira l'os qui le suffoquoit, puis lui demanda récom-

pense du bon office qu'elle venoit de lui re dre. Ma mie, lui dit le loup d'un ton rai leur, vous n'y pensez pas : moi vous récon penser, quand vous m'êtes redevable de vie, puisqu'il n'a tenu qu'à moi de vo arracher le cou? Allez ingrate, vous êtes tr heureuse de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat, pour toute récompense,
Un pareil compliment payera votre imprudenc
Vous me fites du bien, je ne vous fis nul mal;
Tout cela, dira-t-il, me semble fort égal.

FABLE VIII.



Le Laboureur et la Couleuvre.

Transie et demi-morte étoit une couleuvre :
Un homme auprès du feu la mit dans sa maisor
Qu'ensuite elle infecta de son ingrat poison.
Ah! quel prix pour une bonne œuvre!

UN laboureur trouva dans la neige u

uleuvre transie de froid et demi-morte, il eut pitié, la prit et l'emporta dans sa cane, où après avoir allumé un grand feu, il réchauffa si bien, et en prit tant de soin, le peu à peu elle reprit ses forces; mais premier usage qu'elle en fit, fut de s'éle-r contre son bienfaiteur, et de se lancer r lui pour le piquer. Méchante, lui dit le boureur surpris de son ingratitude, est-ce nsi que tu reconnois le bien que je viens : te faire? Après que je t'ai sauvé la vie, cherches, ingrate, à me l'ôter? Cela dit, prit une hache et la tua.

'est ainsi qu'un ingrat est de son bienfaiteur
Le plus cruel persécuteur.
ous l'accablez de biens, il s'en sert pour vous nuire;
ous voulez l'élever, il cherche à vous détruire.

FABLE IX.



Le Sanglier et l'Ane.

L'âne mauvais plaisant, railloit le sanglie
Qui d'abord en conçut un dépit effroyable
Après il en eut honte, et tâcha d'oublier
Qu'il eût grincé les dents contre ce miser

L'ANE se moquoit un jour du sa et le bravoit. Celui-ci fut sur le point punir; mais il retint sa colere : malhe lui dit-il en le regardant d'un œil de r qu'il me seroit aisé de rabattre ton i ce ! Mais aux dieux ne plaise que je porte contre un lâche qui n'en vaut peine.

Se venger d'un faquin c'est se déshono
Mepriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

FABLE X.



Le Rat de Ville et le Rat des Champs.

Le rat de ville étoit dans la délicatesse ;
Le rat des champs vivoit dans la simplicité ;
L'un avoit plus de politesse ;
L'autre étoit plus en sûreté.

LE rat de ville et le rat des champs se traiterent tour-à-tour. Le dernier commença la fête dans un endroit fort écarté, et tira de son trou l'élite de ses provisions, des pois, du fromage et quelque peu de lard. Il étoit pauvre, ainsi ce fut là tout ce qu'il put servir à son ami, qui plus content du bon accueil de son hôte que de ses mets grossiers, n'y touchoit, par complaisance, que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le rat de ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, et lui vanta fort la chère

qu'il faisoit à la ville. Le campagnard
rendit, et trouva dans un fort beau sallon
festin préparé, sur un tapis couvert de rel
de viandes exquises; mais à peine eut-il co
mencé à manger, qu'un valet ouvrant br
quement la porte du lieu où ils étoient, v
troubler la joie des deux amis, qui tout ép
vantés s'enfuirent, qui deçà, qui delà.
valet retiré, le rat de ville rappela son co
pagnon, qui, demi-mort de la frayeur q
avoit eue, lui demanda si on lui donn
souvent de pareilles alarmes : à tout mome
répliqua l'autre : mais il n'est point de pl
sir sans peine. Quels que soient les vôtr
répartit le premier, s'ils ne sont pas tr
quilles, ils ne me tentent plus. Adieu,
d'abord envié l'abondance de vos repas; m
comptez que je fais maintenant plus de
du moindre des miens que de tous les vôt

Il n'est point de plaisir où la crainte se trouv
Riches, c'est ce qu'ici ce rat sensé vous prouv
Liberté, vous dit-il, repos et sûreté,
Sont des biens qu'on ne voit que chez la pauvr

FABLE

FABLE XI.



L'Aigle et la Corneille.

La corneille excroqua la pâture de l'aigle ;
L'aigle en rit comme font les magnanimes cœurs :
Aux petits appartient la fourbe ; et dans la regle,
Il vaut mieux que les grands soient trompés que
(trompeurs.

UNE aigle tenoit une huître entre ses serres, et s'efforçoit d'en rompre l'écaille pour en tirer le poisson qu'elle renfermoit, mais sans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intriguée, lui dit une corneille, qui mouroit d'envie de lui excroquer sa proie ; élevez-vous en l'air, et le plus haut qu'il vous sera possible, puis laissez tomber votre huître sur ces cailloux, l'écaille sera bien forte si elle ne s'y brise. L'aigle trouva l'expédient merveilleux, et fit ce que l'autre lui

conseilloit; mais la conseillere seule y tr
son compte; car l'huître s'étant brisée
tombant, la corneille en enleva le po
et prit la fuite, non sans rire de la
crédulité de l'aigle.

Quand un fourbe vous dit, pour finir votre aff
Voici ce qu'il faut faire,
Vous croyez que pour but il n'a que votre l
Mais désabusez-vous, il ne songe qu'au sien

FABLE XII.



Le Renard et le Corbeau.

Le renard du corbeau loua tant le ramage,
Et trouva que sa voix avoit un son si beau,
Qu'enfin il fit chanter le malheureux corbea
Qui de son bec ouvert laissa cheoir un froma

Un corbeau tenoit un fromage dans
bec. Un renard en sentit l'odeur, et s'a
çant vers le corbeau : Que vois-je, lui

d'un air supris ! On m'avoit fait entendre
ue votre plumage étoit noir. Hé, grands
ieux ! celui d'un cigne n'est pas plus blanc.
e grace, seigneur corbeau, permettez que
vous contemple un moment tout à mon
ise. Sans flatterie, vous me semblez si beau,
ue je ne puis me lasser de vous admirer.
Iais, ajouta-t-il en adoucissant sa voix : je
uis bien persuadé que la beauté n'est pas
 seule perfection qui vous distingue. La
ature qui s'est plus à vous rendre le plus
ccompli de tous les oiseaux, vous a donné,
ins doute, une voix divine : et pour bien
hanter, il n'est, j'en jurerois, dans nos
ois, que vous et le rossignol. A ce discours,
 corbeau, tout transporté d'aise, voulut
iire connoître que le renard ne se trom-
oit pas, et ouvrit le bec pour chanter,
nais en l'ouvrant, il laissa tomber sa proie ;
t le renard s'en saisissant, prit aussitôt
ongé du corbeau, aussi satisfait, disoit-il en
 raillant, de la bonté du fromage, que
e la beauté de sa voix.

;e corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle et ne s'apperçoit point
}ue pour mieux le duper, un flatteur le cajole:
ommes, qui d'entre vous n'est corbeau sur ce point

FABLE XIII.



Le Renard et l'Aigle.

Comperes et voisins assortis,
A la tentation tous deux ils succomberent;
Car l'aigle du renard enleva les petits,
Et le renard mangea les aiglons qui tomberent.

Un aigle avoit fait son nid sur un chêne Au pied de cet arbre un renard nourrissoit ses petits, et tous deux sembloient s'entr'aimer Un jour que le premier étoit allé chercher pâture, l'aigle fondit tout-à-coup sur les petits du renard, les enleva, et en fit curée à ses aiglons. L'autre de retour, reconnut la perfidie de sa voisine, et en fut outré; mais comme il ne pouvoit atteindre son ennemie tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux dieux le soin de sa vengeance

Ils ne laisserent pas long-temps cette méchanceté impunie; car quelques jours après, l'aigle qui avoit remarqué que des laboureurs sacrifioient une chevre sur l'autel de leur Dieu, vint en enlever un morceau, où quelques charbons en feu s'étoient attachés, et les emporta avec la chair dans son nid. Comme il n'étoit fait que de paille et d'autres matieres combustibles, il s'embrasa d'abord, et les aiglons tomberent à terre. Alors le renard qui se tenoit au pied du chêne, se jeta sur eux, et rendit la pareille à l'aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Grands, quel que soit votre avantage
Sur un foible ennemi, craignez de l'outrager;
N'arma-t-il contre vous qu'une impuissante rage;
Tremblez, il est des dieux qui sauront le venger.

FABLE XIV.



Le Lion accablé de vieillesse.

Contre un Lion caduc la rage se débonde.
Des autres animaux qui lui furent soumis.
C'est la plus grand'pitié du monde
D'être vieux, et d'avoir quantité d'ennemis.

LE lion couché dans sa caverne, lau soit accablé de vieillesse, et sur le d'expirer. Les animaux qui ne le craign plus dans cet état, accoururent de tout pour l'insulter. L'âne même parut, et avec bravade le frapper d'un coup de Ah ! s'écria le lion : en se tournant v loup et le sanglier j'ai souffert patie tous vos outrages, tout lâches qu'ils mais qu'un âne ose me faire insult c'est ce que je ne puis endurer.

As-tu la force en main, on te craint, on t'admire;
Dechu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état nuire,
Tout, jusques au faquin, insulte à ton malheur.

FABLE XV.



L'Ane et le petit Chien.

L'âne flatta son maître, et crut qu'il feroit bien
S'il pouvoit imiter les caresses du chien;
Il lui mit lourdement les pieds sur chaque épaule:
La riposte fut prompte, et faite à coups de gaule.

UN homme caressoit un petit chien en présence de son âne; celui-ci envioit le bonheur du premier. Que fait ce chien, disoit-il en lui-même, pour mériter les caresses de notre maître! Quelquefois il lui donne la patte. Hé bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je serai bientôt tout aussi

heureux que ce petit animal. Cela dit, il se lève sur ses pieds de derriere, et présente lourdement ceux de devant à son maître. Et celui-ci fort surpris, rebuta des caresses aussi grossieres, et appela ses valets qui accoururent, et payerent à grands coups de bâton la civilité du baudet.

Ne sortez point de votre caractere;
Soyez ce que le ciel vous fit;
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

FABLE XVI.



Le Lion et le Rat.

Un lion prend un rat, et ne lui fait point r
En des filets tendus, ce lion s'embarrasse,
Ces filets sont rongés par ce faible animal;
Et le grand du petit reçoit la même grace.

TANDIS qu'un lion dormoit, un r

approcha, fit cent tours auprès de lui, enfin s'émancipa jusqu'à sauter sur sa croupe. Le lion s'en éveilla, le prit, et fut sur le point de l'écraser; mais le jugeant indigne de sa colere, il le lâcha. Celui-ci qui lui devoit la vie, trouva bientôt l'occasion de s'en revancher; car quelques jours après, le lion tomba dans les filets des chasseurs. La forêt retentit de ses rugissemens; à ce bruit le rat accourut, rongea les mailles des réseaux qui enveloppoient son bienfaiteur, et fit si bien qu'il le délivra.

Menager tout le monde, est chose salutaire;
C'étoit fait du lion sans le rat; qui l'eût dit?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire.
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.

FABLE XVII.



L'Hirondelle et les Oiseaux.

L'hirondelle, aux oiseaux qui voulurent l'entendre,
Dit : Tâchez d'empêcher la semaille du lin ;
Elle vous est nuisible, et le projet malin
D'en faire quelque jours des filets pour vous prendre.

UNE hirondelle vit un laboureur qui ensemençoit une cheneviere, et courut en avertir les oiseaux. Un jour, leur disoit-elle, cette graine vous sera funeste. Le chanvre viendra, et l'oiseleur en fera mille engeins, qui serviront à vous prendre : croyez-moi, volez tous sur ce champ, et mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas ; au contraire, on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crût. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe, car si vous la laissez, vous vous en

epentirez. Arrachez-là vous-même, lui reparit-on, pour nous, nous n'en avons pas le oisir. Enfin le chanvre étant mûr, l'hirondelle courut aux oiseaux, et leur dit : ce ue je vous ai prédit est sur le point d'arriver. Si vous aimez votre liberté, éloignez-ous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, uand vous plaira-t-il de ne nous plus romre la tête! Allez, nous n'avons rien à raindre. Alors elle quitta la compagnie des iseaux, qui se repentirent, mais trop tard, e ne l'avoir pas voulu croire, car quelque emps après, l'oiseleur arracha son chanvre, n fit des réseaux, les tendit, et les y prit resque tous.

révoyez les malheurs, comme fit l'hirondelle;
Iais sur-tout écoutez un conseiller fidelle :
Un bon avis n'est pas à rebuter,
Heureux qui sait en profiter.

FABLE XVIII.



Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Une poutre pour roi faisoit peu de besogne;
Les grenouilles tout haut en murmuroient déjà
Jupiter à la place y mit une cigogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

Les grenouilles se lasserent de vivre en république. Jupiter, s'écrierent-elles un jou donnez nous un roi qui sache nous gouvern Le dieu rit de leur imprudence, et leur r fusa long-temps ce qu'elles lui demandoien mais enfin, étourdi de leurs cris, il se r solut, quoiqu'à regret, de les contenter, lança dans leurs marais un soliveau. Le bru qu'il fit en tombant, intimida si fort l grenouilles qu'elles se plongerent au fond leurs marécages, demi-mortes de frayeu

M

Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, et d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau roi, puis se rassura jusqu'à s'en approcher; enfin le voyant sans mouvement, se mit à sauter et resauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde, d'une troisieme, et celle-ci de toutes les autres. Puis fort mal satisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demanderent un autre qui fût plus agissant. Ce dieu leur envoya la cigogne, qui, en fort peu de temps, en croqua la moitié. Et celles-ci crioient plus fort que jamais, et demanderent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran. Mais il ne voulut plus les entendre: puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne un encore pire.

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici vivement nous ordonne.
Tel peuple las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

FABLE XVIII.



Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Une poutre pour roi faisoit peu de besogne;
Les grenouilles tout haut en murmuroient déjà
Jupiter à la place y mit une cigogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

Les grenouilles se lasserent de vivre
république. Jupiter, s'écrierent-elles un j
donnez nous un roi qui sache nous gouve
Le dieu rit de leur imprudence, et leu
fusa long-temps ce qu'elles lui demand
mais enfin, étourdi de leurs cris, il s
solut, quoiqu'à regret, de les contente
lança dans leurs marais un soliveau. Le
qu'il fit en tombant, intimida si f
grenouilles qu'elles se plongerent au f
leurs marécages, demi-mortes de

Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit le tête hors de l'eau, et d'abord n'osa considérer que de loin le nouveau roi, puis se rassura jusqu'à s'en approcher; enfin le voyant sans mouvement, se mit à sauter et resauter sur lui. Elle fut suivie d'une seconde, la seconde, d'une troisieme, et celle-ci de toutes les autres, qui fort mal satisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, et lui en demanderent un autre qui fût plus agissant. Le dieu leur envoya la cigogne, qui, en fort peu de temps, en croqua la moitié. Et celles-ci crioient plus fort que jamais, et demanderent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran. Mais il ne voulut plus les entendre: puisque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, souffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à son roi, tel que le ciel le donne,
C'est ce qu'Esope ici sagement nous ordonne:
Tel peuple las du sien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

FABLE XIX.



Les Colombes et le Milan.

Les colombes en guerre avec le Milan,
Veulent que l'épervier à leur tête demeure;
Mais leur condition n'en devient pas meilleure
Avant un adversaire, et de plus un tyran.

LE milan faisoit rude guerre aux colomb ses voisines : celles-ci, pour se mettre à co vert de ses hostilités, crurent ne pouv mieux faire que de se choisir entre les oiseau un roi qui pût faire tête à leur ennemi. L faucon fut ce roi, qui ne fut pas plutôt e tré dans le colombier, sous prétexte de r connoître les forces de son parti, qu'il jetta sur les colombes, et les tua toutes.

Nos voisins, dit un peuple, arment pour no
surprendr
Opposons-leur un chef qui puisse nous défendr
On l'élit; mais bientôt ce chef est un tyran.
. . . it pis que n'eût fait le milan.

FABLE XX.



Le Voleur et le Chien.

Le chien dit au larron qui le vouloit surprendre
Par l'appas d'un morceau de pain :
Il n'est pas question de profit ni de gain,
Et tu viens moins ici pour donner que pour prendre.

Un voleur s'efforçoit d'entrer pendant la nuit dans une maison, à dessein d'y faire quelque vol, mais il en fut empêché par un chien qui la gardait. Comme celui-ci ne cessoit d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, et crut l'engager par ce moyen à se taire; mais le chien le rejeta : Méchant, dit-il à l'homme, je pourrois accepter ton présent, si je ne connoissois dans quelle vue tu me l'offres. Va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Où sont les serviteurs qui suivent de ce chien
La prudence fidelle ;
En dépit des méchans, princes tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modèle.

FABLE XXI.



La Truie et le Loup.

A la truie en travail, le loup disoit : madame,
Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup :
Elle qui reconnut l'intention du loup,
Peste soit de la sage-femme.

Un loup vit un truie en travail. Commere, lui dit-il, en s'approchant d'elle d'un air officieux; si vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée : et pour ce qui est de vos petits, si vous voulez m'en confier la garde, comptez qu'ils seront près de moi fort en sûreté. Compere, lui dit la truie, j'en suis bien persuadée ; mais si tu

voulois bien t'éloigner du lieu où je suis, il me semble que les petits et la mère auroient encore moins à craindre.

La truie en refusant les offres de service
Que lui faisoit un loup passé maître en malice,
Fort à propos, je crois, disoit au fond du cœur,
Fou qui donne sa bourse à garder au voleur.

FABLE XXII.



Le Chasseur et le Chien.

N'êtes-vous pas injuste autant qu'on le puisse être;
Vous m'aimiez autrefois, et vous m'estropiez,
Parce que je n'ai plus ni de dents ni de pieds:
Voilà ce qu'un vieux chien reprochoit à son maître.

UN chasseur lançoit un cerf, et tâchoit de ranimer par ses cris, et par le son du cor, un chien que la vieillesse avoit rendu pesant et tardif. Celui-ci manquant bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort,

et courut de telle vîtesse, qu'il atteignit la bête et la mordit; mais faute de dents, il ne peut l'arrêter. Alors le chasseur au désespoir de manquer sa proie, courut au chien et le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'étoit plus bon à rien. Si je ne suis plus ce que je fus autrefois, lui répliqua le chien, ne t'en prends qu'à ma vieillesse Maintenant je vaux peu, je l'avoue, mais ingrat, souviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeunesse.

Que faire, dit un grand, de ce vieil officier?
Qu'il parte; il ne peut plus me rendre aucun service.
D'accord, mais rendez-lui justice:
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier?

FABLE XXIII.



Les Lievres.

Le vent faisoit du bruit dans une forêt noire;
Les lievres eurent peur, nul ne les poursuivant;

Je crois, dit l'un d'entr'eux, que ce n'est que le
(vent,
Mais nous aurons toujours de la peine à le croire.

Une forêt battue du vent, faisoit plus de bruit que de coutume. Les lievres s'en effrayerent Sauvons-nous, dit l'un d'eux,, j'entends les cris des chasseurs, et les abois des chiens, et toute la bande prit aussitôt la fuite. Un marais l'arrêta; des grenouilles y sautoient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faisoient en s'y plongeant augmenta l'épouvante du chef de nos fuyards. Comme il ne pouvoit fuir en avant, et qu'il n'osoit rebrousser en arriere, son embarras s'accrut, et à tel point qu'il ne savoit plus quel parti prendre. Cependant un de la troupe réfléchissoit sur ce qui les avoit si fort effrayés. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du vent et des grenouilles. A ces mots les lievres se rassurerent, et retournerent dans la forêt.

Chaque grenouille étoit pour le livre un chasseur ;
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur.
Un troupeau de moutons, qui paît dans la prairie,
C'est aux yeux d'un poltron, de la cavalerie.

FABLE XXIV.



Le Chevreau et le Loup.

Ouvre à ta mere, ingrat, peux-tu la méconnoître!
Dit le loup au chevreau, se contraignant beaucoup,
Le chevreau répondit, vous pourriez fort bien l'être
Mais par la fente on voit que vous êtes le loup.

UNE chevre enferma son chevreau dans sa loge; et s'en alla paître aux champs. Un loup qui s'en étoit apperçu, accourut dès que la chevre fut partie, et vint frapper à la loge; ma fille, dit-il au chevreau, en contrefaisant la voix de la chevre, j'ai oublié en partant de vous embrasser : ouvrez vîte que je puisse vous marquer ma tendresse, ouvrez à votre chere mere. Je ne puis m'y résoudre, répartit le chevreau, qui l'avoit reconnu, en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une chevre;

mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un loup.

Gouverneurs, quand de près l'ennemi vous menace,
Ainsi que ce chevreau, veillez sur votre place.
Tel entré dans le fort vous poignarde endormi,
Qui sur le pont-levis se disoit votre ami.

FABLE XXV.



La Brebis et le Chien.

Le mâtin ajourna la brebis, ils plaiderent;
Malgré sa bonne cause elle eu tort néanmoins;
Le vautour et le loup contr'elle déposerent.
Quelle partie, et quels temoins!

LE chien somma la brebis, en présence de quelques animaux, de lui rendre un pain qu'il soutenoit à tort lui avoir prêté. La brebis remontroit aux juges, que le chien par une insigne mauvaise foi, demandoit ce qu'elle

ne lui avoit jamais emprunté : mais elle eut beau le lui soutenir, elle n'en perdit pas moins sa cause. Le chien produisit pour témoins du fait, le vautour et le milan; de sorte que sur leurs dépositions, la brebis se vit condamnée à rendre, et sur le champ, au premier, ce qu'elle n'en avoit jamais reçu.

Plaidez contre fripons, faux témoins, à grands flots,
Courront pour les servir, et seront crus, c'est l'ordre;
Vous rendrez le pain, et si gros,
Que milans et vautours, chacun y pourra mordre.

FABLE XXVI.



Le Serpent et le Laboureur.

La cognée à la main, et d'une ame indignée,
L'homme suit le reptile, après il s'en repent,
L'invite à revenir : Ma foi, dit le serpent,
Je ne me fie à vous non plus qu'à la cognée.

UN laboureur se fâcha contre un serpent

qu'il nourrissoit chez lui, et s'emporta jusquà le poursuivre une cognée à la main, dans le dessein de le metre en pieces : mais celui-ci se sauva dans les bois voisins d'une telle vitesse, que l'homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque temps après, vit la grêle hâcher tous ses grains, et crut qu'en punition du mauvais traitement qu'il avoit fait au reptile, les dieux avoient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser il se met en quête du serpent, dans la vue de se réconcilier avec lui, le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de sa part, et le prie de retourner dans sa cabane; mais il eut beau l'en presser, le serpent n'en voulut rien faire, et s'éloignant promptement de l'homme : de grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerois chez toi, si je ne savois que tu y gardes encore ta cognée, et si je pouvois oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

Quand un méchant me dit d'une voix radoucie :
Sans rancune, oublions le passé, je vous prie,
Je ne vous nuirai plus. Je reponds : Je vous crois;
Mais m'éloigner de vous est le plus sûr pour moi.

FABLE XXVII.



Le Renard et la Cigogne.

Maître renard offrit un beau matin
A dame la cigogne un étrange festin;
Un brouet fut par lui servi sur une assiette,
Dont l'oison au long bec ne put attraper miette.
Aussi, pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cigogne le prie :
Dans un vase à long col lui sert friand morceau.
Le sot n'en peut tâter; et léchant son museau,
Il lui fallut a jeûn retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris

VENEZ dîner chez moi, dit un jour le renard à la cigogne, je veux vous y traiter, et de mon mieux. Celle-ci, sans se faire beaucoup prier, accepta la partie, et s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans, mais la chere n'y répondit pas. Pour

tout mets, l'hôte servit à sa voisine sur une assiete fort platte, certain brouet si clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas ce fut de béqueter le plat, et presque toujours sans rien prendre; à peine put-elle en goûter. Le renard lappa le tout en moins de rien, non sans rire de la cigogne, qui dissimuloit son dépit, aussi piquée qu'affamée. Il ne rit pas long-temps. Le même jour la cigogne l'invita à venir souper chez elle, et lui servit dans un vase, dont l'embouchure étoit fort longue et fort étroite, de la chair hâchée, et celle-ci qui profitoit alors de l'avantage que lui donnoit son loug-bec, mangea tout à son aise, et se mit a rire à son tour du trompeur qui, réduit pendant tout le festin, à ne lécher que les bords du vase, quitta enfin la partie, et demi-mort de faim, se retira avec sa courte honte.

Vous me fîtes jeûner, je vous rends la pareille,
Disoit la cigogne au renard baissant l'oreille,
Tout est dans les regles, ami;
Car à fourbe, fourbe et demi.

FABLE XXVIII.



Le Loup et le Buste.

Un loup, non sans merveille, entra chez un sculp-
Il n'y va pas souvent une pareille bête ; (teur.
Voyant une statue, il dit : La belle tête !
Mais pour de la cervelle au-dedans, serviteur.

UN jour un loup entra dans l'atelier d'un sculpteur, et y apperçut un buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté, mais dès qu'il l'eut vu de plus près, et qu'il eut remarqué que le buste ne donnoit aucun signe d'entendement : O la belle tête, s'écria-t-il ! c'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

Par-tout bustes pareils, à la cour, à la ville ;
Qu'il vienne ce loup habile,
Pour y rire de plus d'un sot ;
Oh ! que d'occasions d'y placer son bon mot.

FABLE XXIX.



Le Geai paré des plumes du Paon.

Oses-tu bien cacher tes plumes sous les nôtres,
Dirent les paons au geai rempli d'ambition?
Qui s'éleve au-dessus de sa condition,
Se trouve bien souvent plus bas que tous les autres.

Un paon perdit dans sa mue quelques-unes de ses plumes; un geai les ramassa, et s'en revêtit. Alors il crut surpasser en beauté les paons mêmes, et vint tout bouffi d'orgueil se faufiler avec eux, mais sa vanité fut bientôt punie. Les paons qui reconnurent l'artifice, lui arracherent ses fausses plumes, et le chasserent de leur conpagnie à grands coups de bec. Ainsi le geai battu et déplumé, ne fut pas même plaint des autres geais qu'il avoit méprisés.

Qui s'éleve au-dessus de sa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confusion :
On l'a dit et redit; mais on a beau le dire,
Dans ces lieux, sur ce point, que de sujets de rire.

FABLE XXX.

La Mouche et le Chariot.

Un chariot tiré par deux chevaux fougueux,
Rouloit sur un chemin aride et sablonneux;
Une mouche étoit là, présomptueuse et fiere,
Qui dit en bourdonnant, que je fais de poussiere.

UN cocher poussoit sur une plaine sablonneuse, un chariot que deux forts chevaux tiroient avec vîtesse; une mouche s'en apperçut et vint en bourdonnant se poser sur le timon du char, et là s'imaginant qu'elle seule le faisoit mouvoir : Voyez, s'écrioit-elle, quelle puissiere je fais lever!

J'ai battu l'ennemi; la victoire est complette,
Nous crie un fanfaron, on me doit sa défaite;
Voyons s'il est bien vrai qu'il ait sauvé l'état,
Voici ce qu'il a fait, il a vu le combat.

FABLE XXXI.



La Mouche et la Fourmi.

La mouche qui n'est pas orgueilleuse à demi,
Disoit par vanité : Je suis noble, légere,
Et j'ai des traits piquans. Pour moi, dit la fourmi,
Je ne suis simplement que bonne ménagere.

LA mouche prétendoit avoir des avantages qui rendoient sa condition fort supérieure à celle de la fourmi. Ce n'est pas sans raison, lui disoit-elle avec orgueil, que je crois l'emporter sur toi. Considere quelle est ma vie : quelle créature vit plus noblement que moi? Je ne travaille point : j'entre par-tout où il me plaît, dans les palais, dans les temples et de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le sait. Sur quelle bouche, sur quel sein ne puis-je me reposer! Et tu voudrois, après cela, misérable, te comparer à moi, toi qui tapie

dans un trou, n'y subsistes qu'à peine de quelques grains à demi pourris, et encore ne les as-tu qu'à force de travaux et de fatigues! Il est vrai répliqua la fourmi, que tu habites des palais, mais on ne t'y regarde que comme une importune : ces belles dont tu dérobes les faveurs, te chassent et te maudissent. Je conviens qu'en été tu fais meilleure chere que moi, mais aussi en hiver comment vis-tu? Tandis que reléguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y mourras de misere, je vivrai, moi, sous terre, de mes provisions, et j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc, fainéante, de me mépriser. Si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge et plus sûre.

Un riche fainéant voit cent mets sur sa table,
Et rit du laboureur. Ce n'est qu'un misérable :
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le rieur est la mouche, et l'autre la fourmi.

FABLE XXXII.



Le Singe et le Renard.

Le singe fut fait roi des autres animaux,
Parce que devant eux il faisoit mille sauts :
Il donna dans le piége ainsi qu'une autre bête,
Et le renard lui dit : Sire, il faut de la tête.

UN jour les animaux s'assemblerent dans le dessein de se choisir entr'eux un roi : le singe, qui mouroit d'envie de l'être, fit en leur présence des tours si suprenans, et des gambades si légères, qu'après avoir charmé par sa souplesse toute l'assemblée, il en enleva les suffrages et fut nommé roi. Cependant le renard, chagrin de voir que l'adresse l'eût emporté sur le mérite, tendit au singe ce panneau. Sire, lui dit-il, en lui montrant une fosse au fond de laquelle étoit un piége qu'il avoit préparé, et couvert de quelques feuilles, vous saurez que ces jours passés j'ai decouvert dans

ce trou un trésor inestimable; or, tout trésor, comme bien sait votre majesté, appartient de droit au roi; vous êtes le nôtre, ainsi comme il vous est acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots le singe sauta dans la fosse; mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchoit, il s'y trouva pris au piége du renard. Et celui-ci éclatant de rire : Pauvre fou, dit-il à l'autre, as-tu bien pu te mettre dans l'esprit que tu saurois gouverner les autres, puisque tu ne sais par te gouverner toi-même?

Le singe étoit fourni d'adresse.
On eût dans mainte foire admiré sa souplesse;
Mais il manquoit de jugement;
Et sans cela voit-on de bon gouvernement?

FABLE XXXIII.



La Grenouille et le Bœuf.

La grenouille superbe, en vain tâche à s'enfler
Pour atteindre le Bœuf, elle n'y peut aller;

Mais en simple grenouille au marais élevée,
N'est dans son espece qu'une grosse crevée.

Une grenouille vit un bœuf qui passoit près d'un marécage : il ne sera pas dit, s'écria-t-elle à sa fille, en se gonflant de toutes ses forces, que ce bœuf me surpasse en grosseur. Regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins aussi grosse que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. M'y voici donc ! Point du tout. Oh, poursuivit la grenouille, j'y viendrai, ou je..... La folle n'acheva pas, car pendant que pour s'enfler encore, elle roidissoit plus que jamais, elle creva.

Le marquis fait le duc, le duc fait le prince ;
Chacun s'enfle, enfin chacun devient si mince,
Qu'ainsi que la grenouille, il creve avec éclat.
On se perd à vouloir sortir de son état.

FABLE XXXIV.



La Chauve-Souris et les Oiseaux.

Guerre entre les oiseaux, sanglante et meurtriere
Dont pas un ne voulut avoir le démenti ;
Mais la chauvre-souris, trahissant son parti,
N'osa jamais depuis regarder la lumiere.

Les oiseaux, en guerre les uns contre les autres, se livroient bataille. Pendant que divisés en deux troupes, ils s'entrebattoient, la chauve-souris sortit de ses rangs, et passa du côté des ennemis, dans la vue d'affoiblir les siens, dont elle souhaitoit la perte ; mais après que la victoire se fut déclarée pour ceux qu'elle venoit d'abandonner, elle s'en repentit. Les oiseaux et les vaincus, aussi-bien que les vainqueurs, justement indignés de sa lâche perfidie, la chasserent, et lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se présenter

devant eux. De là vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, et qu'elle n'ose voler que de nuit.

Profitez de ce leçon,
Faux-frères; rougissez de votre perfidie,
Et connoissez que l'infamie
Suis de fort près la trahison.

FABLE XXXV.



La Colombe et l'Epervier.

La colombe est en proie à l'épervier subtil,
Qui dans les mains d'un homme, après lui-même (tombe.
Eh! que vous ai-je fait? pardonnez-moi, dit-il.
Eh! que vous avoit fait, dit l'autre, la colombe?

UN épervier, après avoir long-temps poursuivi une colombe, sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris,

qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, l
disoit l'oiseau, qui voulez m'ôter la vie, qu
mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'hom
me, t'avait fait cette colombe que je t'ai v
poursuivre? Meurs: cela dit, il le tue.

Ainsi le ciel permet qu'un méchant soit la proi
D'un plus méchant que lui,
Qui le paie à son tour de la même monnaie
Dont il payoit autrui.

FABLE XXXVI.



Le Renard et le Loup.

Le loup se voit trahit du renard son compere,
Qui mene la berger jusque dans son repaire;
Et comme à ce massacre il a contribué,
Il hérite du loup, et puis il est tué.

UN loup subsistoit dans sa taniere de quc
ques provisions qu'il y avoit amassées. Un r
nard qui s'en étoit apperçu, courut lui re
dre visite, dans le dessin de les lui excr

qu

quer, mais comme le loup se tenoit sur ses gardes, il ne put y réussir. Pour les avoir d'une façon ou d'autre, voici ce qu'il fait. Il court chez un berger, lui découvre l'endroit où le loup s'étoit retiré, et l'y conduit, non sans le conseiller de mettre en pieces cette mauvaise bête, qui lui avoit, disoit-il, étranglé si souvent ses meilleurs moutons. Le berger ne manqua pas de suivre le conseil; mais après s'être défait du loup, il se défit encore du renard, qu'il assomma.

Le berger eut raison :
Son exemple nous fait connoître,
Que, trouvât-on son compte en une trahison,
On doit toujours haïr et châtier le traître.

FABLE XXXVII.



Les Loups et les Brebis.

Une suspension d'armes se fit jadis
Entre les loups et les brebis :

Bientôt parmi les loups grand tumulte s'éleve,
Comme si les brebis avoient rompu la treve.

Les Chiens faisoient si bonne garde autour des brebis, que les loups qui ne pensoient qu'à les étrangler, n'osoient en approcher. Comme on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, employer la force ouverte, il fallut avoir recours à la ruse; et voici celle dont les loups se servirent. Ils firent proposer une treve aux brebis qui l'accepterent; et pour la commune sûreté, l'on convint de s'envoyer des otages de part et d'autre. Les chiens passerent du côté des loups, et les louveteaux du côté des brebis. Elles se crurent alors fort en assurance, mais fort mal-à-propos, car quelques jours après, aux cris que faisoient les louveteaux, qui se voyoient séparés de leurs meres, les loups étranglerent les chiens pendant qu'ils dormoient, ensuite ils accoururent, et se jeterent sur les brebis, sous prétexte qu'elles avoient rompu la treve, et maltraité les otages. Comme celles-ci n'étoient plus gardées par leurs chiens, elles se trouverent à la merci de leurs ennemis, qui n'eurent pas de peine à les mettre toutes en pieces

Prétextes aux méchans ne manqueront jamais.
Les articles signés, tel égorge son hôte,
Qui, le poignard en main, lui dit: C'est votre faute,
Vous pensiez, je le sais, à violer la paix.

FABLE XXXVIII.



Le Bûcheron et la Forêt.

La forêt parut indignée
Contre le bûcheron, qui son bois désoloit,
N'en ayant demandé qu'autant qu'il en falloit
Pour faire un manche à sa cognée.

Un bûcheron pria la forêt de lui donner de son bois autant qu'il lui en falloit pour faire un manche à sa cognée, ce qu'elle lui accorda très-volontiers; mais elle s'en repentit, lorsqu'elle eût reconnu que ce bien-fait seroit la cause de sa ruine. Le bûcheron n'éut pas plutôt emmanché sa cognée, qu'il s'en servit contre les arbres de la forêt même, et fit si bien que, coupant aujourd'hui celui-ci, et demain cet autre, il la détruisit enfin toute entiere.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente forêt,

N'armez point un méchant qui cherche à vous
(détruire;
Mais pesant sagement tout ce qui peut vous nuire;
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.

FABLE XXXIX.

Le Renard et les Raisins.

Les plaisirs coûtent cher! Eh! qui les a tout purs!
Degrosraisins pendoient, ils étoient beaux à peindre
Et le renard n'y pouvant pas atteindre,
Ils ne sont pas, dit-il, encore mûrs.

Un renard qui mourroit de faim, apperçut des raisins qui pendoient sur le haut d'une treille assez élevée. Ils étoient mûrs, et le drôle en eût volontiers fait son profit. Mais il eut beau sauter et resauter, la treille se trouva si haute, qu'il ne put y atteindre. Comme il vit que tous ses efforts étoient inutiles : ces raisons, dit-il en se retirant tête levée, je les aurois fort aisément, si je voulois; mais ils me semblent si verds, qu'ils ne valent pas la peine que je me donnerois pour les prendre.

Ce renard, dans le fond, étoit au désespoir.
On croit qu'il dit après, avec plus de franchise:
Les raisins étoient mûrs, mais toujours l'on méprise
Ce qu'on ne peut avoir.

FABLE LX.



Le Loup et le Chien.

Que tu me parois beau, dit le loup au limier,
Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude !
Mais, qui te pele ainsi le col ! Mon collier.
Ton collier ! Fi des biens avec la servitude.

UN loup s'entretenoit avec un chien des mieux nourris, et le félicitoit sur son embonpoint. Ami, lui disoit-il, à te voir si gras et si poli, il est aisé de juger que ton sort est fort au-dessus du mien. N'en fais aucun doute, répliqua le chien. En vérité, mon cher, quand je me représente que tu ne couches que dans les bois et presque toujours à l'air; que le plus souvent on t'y voit mourir de faim, haï, couru, persécuté de tout le monde, je ne puis concevoir comment tu peux supporter une vie si misérable. Pour moi, je vis bien d'une autre façon ; bien couché, mieux

nourri, chez un maître qui me fait cent caresses; ainsi je te laissse à penser si j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, poursuivit-il, résous-toi à me suivre. En faisant ce que je fais au logis, tu pourras, et sans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire, repartit le loup? Presque rien, répondit l'autre; écarter les voleurs, et de temps en temps flatter le maître : du reste, tu n'auras qu'à boire, manger et dormir à ton aise. Ami, reprit le loup tout transporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout aussi-bien que toi. Cela dit, il suivit l'autre. Chemin faisant, le loup s'apperçut que le côl du chien étoit pelé, et lui en demanda la cause : ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du collier qui sert à m'attacher. Attacher, dit le loup! Tu ne cours donc pas où tu veux! Pas toujours, reprit le chien; mais à cela près, j'ai à souhait. Grand bien te fasse, dit le loup en rebroussant chemin : quant à moi, je n'envie plus ton sort. Moins de biens et plus de liberté, c'est ma devise. Cela dit, il court encore.

Dépendre daus les fers du caprice d'un maître,
Dure condition, disoit le loup au chien ;
Il lui fit bien connoître
Que sans la liberté, tout le reste n'est rien.



FABLE XLI.



Les Membres et le Ventre.

Contre le ventre un jour les membres disputerent.
En son pressant besoin, nul ne le secourut,
Tous las de le servir enfin se révolterent;
Et tel à qui ce ventre appartenoit, mourut.

UN jour les membres se dépiterent contre le ventre. Nous nous tuons, dirent-ils, à travailler, et pour qui? pour un glouton, qui sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disoit le bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disoit le pied, que j'en suis tout fatigué; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disoit d'une autre part la jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné, ne

tarda guere à s'affoiblir. Aussi-tôt tous les membres s'en sentirent : et comme chacun d'eux perdoit ses forces à mesure que le ventre perdoit les siennes, ils tomberent bientôt en défaillance, et périrent enfin avec lui.

Dans un état le souverain
Est au peuple ce qu'est le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étrois l'un à l'autre s'unisse;
L'un ne peut succomber, que l'autre ne périsse

FABLE XLII.



Le Singe et le Renard.

Donne-moi, dit le singe, en parlant au renard,
La moitié de ta queue. Il iroit trop du nôtre,
Dit-il, et j'aurois tort si je t'en faisois part;
Ce qui convient à l'un, ne convient pas à l'autre.

LE singe prioit un renard de lui donner partie de sa queue. Voisin, lui disoit-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vou

en avez trop. Et le renard à ce conpliment éclata de rire de toute sa force. Quand j'en aurois, répliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois beaucoup mieux en balayer la terre que d'en couvrir les fesses d'un singe.

Chez vous un sot parcourt votre bibliotheque :
Je voudrois, vous dit-il, ce Platon, ce Séneque;
Qu'en fera-t-il, s'il les obtient?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

FABLE XLIII.



Le Cheval et l'Ane.

L'âne vit le cheval traîner une charrue,
Que naguere il voyoit si pompeux et si fier,
Sous un riche harnois éclater dans la rue.
Des vanités du monde, il faut se défier.

UN cheval de parade marchoit tête levée, et se carroit, fier du riche harnois qui le couvroit. Un âne en passant lui coupa chemin

par mégarde; faquin, lui dit le cheval, d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : retire-toi, si tu ne veux pas que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé s'écarta au plus vîte. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur, et de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force, mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur, et l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit quelques jours après le cheval qui tiroit la charrue. Alors, il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

FABLE LX[illegible]



Le Cerf [illegible]

Le cerf dans [illegible]
Trouvoit sa [illegible]
Mais comme [illegible]
Il fit cas de sa [illegible]

UN cerf [illegible]
fontaine. [illegible]
bois, que [illegible]
sembloient [illegible]
les [illegible]
chasseur [illegible]
Aussitôt [illegible]
forêt : [illegible]
se sauver [illegible]
bois s'em[illegible]
l'arrêta [illegible]
en proie [illegible]

par mégarde; faquin, lui dit le cheval, d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : retire-toi, si tu ne veux pas que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé s'écarta au plus vîte. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur, et de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force, mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur, et l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit quelques jours après le cheval qui tiroit la charrue. Alors, il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

FABLE LXIV.



Le Cerf se regardant dans l'eau.

Le cerf dans un ruisseau se mirant autrefois,
Trouvoit sa jambe laide, et son bois admirable;
Mais comme les chasseurs pressoient ce misérable,
Il fit cas de sa jambe, et méprisa son bois.

UN cerf se miroit dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontant de ses jambes qui lui sembloient mal taillées, et trop menues : il les contemploit d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut, et lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le cerf prit la fuite au travers la forêt ; là, comme il étoit sur le point de se sauver par la légéreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un fort très-épais, et l'arrêta tout court. Alors le cerf qui se voyoit en proie aux chiens, changea de sentiment,

par mégarde; faquin, lui dit le cheval, d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage : retire-toi, si tu ne veux pas que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé s'écarta au plus vîte. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur, et de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force, mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine et devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur, et l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit quelques jours après le cheval qui tiroit la charrue. Alors, il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,
Lui vante son palais, ses richesses, sa table;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.

FABLE LXIV.



Le Cerf se regardant dans l'eau.

**Le cerf dans un ruisseau se mirant autrefois,
Trouvoit sa jambe laide, et son bois admirable;
Mais comme les chasseurs pressoient ce misérable,
Il fit cas de sa jambe, et méprisa son bois.**

UN cerf se miroit dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontant de ses jambes qui lui sembloient mal taillées, et trop menues : il les contemploit d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut, et lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le cerf prit la fuite au travers la forêt ; là, comme il étoit sur le point de se sauver par la légéreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un fort très-épais, et l'arrêta tout court. Alors le cerf qui se voyoit en proie aux chiens, changea de sentimen

et loua ce qu'il avoit méprisé, comme au contraire, il méprisa ce qu'il avoit loué.

Souvent ce qui nuit, plaît. L'ambitieux suppose
Que la tiare est du ciel le don le plus charmant;
S'il savoit à quels maux la grandeur nous expose,
Il chageroit de sentiment.

FABLE XLV.



Le Serpent et la Lime.

Le serpent rongeoit la lime;
Elle disoit cependant:
Quelle fureur vous anime,
Vous qui passez pour prudent?

Un serpent étant entré dans la boutique d'un serrurier, voulut ronger une lime qu'il y trouva. Pauvre fou, lui dit celle-ci, à qui t'adresse- et ne vois-tu pas bien que tes dents ne peu- consumer ce qui consume le fer même.

Vous

Vous, petits souverains, qui bouillant de furie,
Courez mal-à-propos insulter un grand roi,
Ecoutez ce serpent; il vous dit : C'est folie
De vouloir se jouer à plus puissant que soi.

FABLE XLVI.



La Belette et le Renard.

Un renard efflanqué voit du blé dans un clos,
S'y glisse par un trou, menu, léger, alegre;
Quand ce vint pour sortir, il se trouva trop gros :
La belette lui dit : Seigneur, devenez maigre.

UN renard des plus maigres entra par une ouverture fort étroite dans un clos à blé, et là s'en donna à cœur-joie pendant plusieurs jours. Il y fit telle chere, qu'en fort peu de temps il engraissa, et à tel point, que lorsqu'ils fut question de ressortir du clos, il lui fut impossible de repaser par où il étoit entré, ce qui le mit dans un fort grand embarras. Pendant qu'il alloit et venoit de tous côtés, sans

savoir que devenir, une belette qui l'avoit apperçu, lui donna ce conseil : compere, lui dit-elle en souriant, tâche de redevenir, en jeûnant, aussi maigre que tu l'étois, lorsque tu t'es fourré dans ce clos, et tu te tireras d'affaire.

Ainsi dans certain clos, l'on entre tout défait;
Et là, comme embonpoint on gagne, dieu le sait,
Car on n'empire pas à prendre;
Le mal est qu'il y faut, on rester ou tout rendre.

FABLE XLVII.



Le Paon et le Rossignol.

Le paon dit à Junon : par ton divin pouvoir,
Comme le rossignol que n'ai-je la voix belle ?
N'est-tu pas des oiseaux le plus beau, lui dit-elle,
Crois-tu que dans le monde on puisse tout avoir ?

LE paon se plaignoit à Junon de ce que les dieux ne lui avoient donné qu'une voix glapissante et désagréable, tandis qu'il leur avoit

plu de rendre celle du rossignol douce et mélodieuse. Cette voix si charmante, disoit-il, je la méritois bien mieux que ce petit oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, répliqua la déesse, parce que tu es le plus beau des oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce rossignol dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage; il sait que les dieux ont fait diverses parts de leurs dons, et que chacun doit se contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Cesse donc de te plaindre, et crains que pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

Nul n'est content du lot qui lui tombe en partage.
Sans biens et sans honneurs, me donner le savoir:
Y pensez-vous, grands Dieux! dit un savant peu sage;
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir.

FABLE XLVIII.



Le Bûcheron et le Loup.

Un pauvre loup étoit à la miséricorde (doit
D'un homme à qui quelqu'un des chasseurs deman-
L'as-tu vu? non dit-il, et le montra au doigt.
Voilà comme la bouche avec le cœur s'accorde.

UN loup que des chasseurs poursuivoient se sauva chez un bûcheron, et le pria de ne le point déceler, ce que l'autre lui promit avec serment. Sur ces entrefaites les chasseurs arriverent, et demenderent au bûcheron si le loup ne s'etoit point retiré dans sa cabane. Celui-ci le nia d'un ton fort assuré: mais en même temps il leur montra du doigt l'endroit où l'animal qu'ils cherchoient s'étoit retiré. Les chasseurs y accoururent, mais il n'y trouverent que le gîte. Le loup qui s'étoit apperçu de la mauvaise foi de son hôte, avoir gagné pays. Quel-

ques jours après le bûcheron le rencontra, et lui fit de vifs reproches de ce qu'il s'étoit ainsi retiré sans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'est un devoir, repartit le loup, dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter envers toi, si je n'avois remarqué qu'en parlant très-bien, tu agissois fort mal.

Tous vos sermens sont superflus;
Fourbes, portez ailleurs vos promesses frivoles;
Vous haranguez en vain, j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.

FABLE XLIX.



Le Merle et L'oiseleur.

Le merle à l'oiseleur qui tendoit ses fillets,
Demande : que fais-tu? Je bâtis une ville.
L'oiseau s'y prend, et dit : ah que je m'y déplais!
Et pour les habitans le fâcheux domicile.

UN merle vit un oiseleur qui tendoit ses ré-

seaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'homme! Je bâtis une ville, répondit celui-ci. Ces paroles exciterent la curiosité de l'oiseau, et le porterent à s'approcher des résaux, et de si près, qu'il si trouva pris. Perfide s'écria l'oiseau, si tu bâtis toujours de telles villes, tu n'y verras pas beaucoup de citoyens.

Sur l'infidélité qu'un empire se fonde,
Il ne s'étendra pas;
Mais si la bonne foi regne dans vos états,
Monarques, espérez la conquête du monde.

FABLE L.



Le Lion, l'Ane et Coq.

Le coq craint du lion, et l'âne étoient ensemble;
Du lion qui passoit, l'âne soutint le choc:
Le voilà du lion le vainqueur, ce lui semble:
Le lion le mangea quand il fut loin du coq.

LE lion craint le chant du coq. Ce dernier

s'étant mis à chanter, un lion qui passoit près du lieu où il étoit, en fut si fort effrayé, qu'il prit aussitôt la fuite, et cela à la vue d'un âne qui passoit le long du chemin. La baudet qui le vit fuir avec précipitation, s'imagina qu'il l'avoit épouvanté par sa présence, et se mit à le poursuivre; mais le lion ne se vit pas plutôt hors de la portée de la voix du coq, qu'il retourna sur ses pas, et mit l'âne en pieces. Mal-avisé que je suis, s'écrioit ce dernier, sur le point d'expirer! M'appartenoit-il de faire le brave, et d'aller mal-à-propos insulter un lion?

Concluez de ceci,
Qu'un poltron quelquefois se pique de courage;
Mais c'est quand vous fuyez: il vous criera merci,
Si vous tournez visage.

FABLE LI.



L'Ane malade.

L'âne étoit fort malade, et les loups en cervelle
S'adressent à son fils : Hé bien, quelle nouvelle ?
Ne va-t-il point mourir, ou n'est-il point mort ? Non,
Vous ne le tenez pas encore, dit l'ânon.

L'ANE étoit dangereusement malade; et quoiqu'il commençât à donner quelque espérance de la guérison, bruit s'étoit répandu parmi les loups et les chiens, qu'il tiroit à sa fin. Alors ces derniers accoururent dans l'espérance de profiter de sa peau sitôt qu'il seroit mort. Pendant qu'ils en attendoient la nouvelle avec impatience, et qu'ils regardoient au travers des fentes de la porte de la loge où l'âne étoit couché, ils apperçurent son ânon : Et de grace, mon fils, lui crierent ces bons amis, apprends-nous comment se porte ton pere ; nous en sommes, je t'assure, fort en peine. Mieux que vous ne *voudriez*, repartit brusquement l'ânon.

Réplique très-sensée, et que très-volontiers
Je ferois en tel cas à tous mes héritiers.
Oui, Messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

FABLE LII.

Le Chat et les Rats.

Un chat faisoit le mort, et prit beaucoup de rats,
Puis il s'enfarina, pour déguiser sa mine :
Quand même tu serois le sac à la farine,
Dit un des plus rusés, je n'approcherois pas.

UN chat, la terreur des rats, en avoit presque détruit l'engeance. Il eût bien voulu croquer encore le peu qui en restoit, mais le malheur des premiers avoit rendu les derniers plus sages. Ceux-ci se tenoient si bien sur leurs gardes qu'il n'étoit pas aisé de les avoir. Je les aurai pourtant, dit le chat, et bon gré malgré qu'ils en aient. Cela dit, il s'enfarine et se blotit au fond d'une huche. Un rat qui l'apperçut le prit pour quelque piece de chair, et s'en approcha; le chat se retrouve aussitôt sur ses pattes, et lui fait sentir sa griffe Un second vint après, puis un troisieme fut suivi de plusieurs autres, et de ceux-ci pas un ne s'en retourna. Cependant un dernier, vieux, et ratatiné mit la tête hors de son trou, et d'abord regarda de tous côtés; puis de là, sans vouloir s'avancer plus loin, se mit à contempler le bloc enfariné; enfin secouant la tête : à d'autres, mon ami, s'écria-t-il; il ne te sert

de rien à mon égard de t'être ainsi blanchi; quand tu serois farine, sac, huche, ou tout ce qu'il te plaira, je n'en approcherois pas en mille ans une fois.

Vieux routier rarement se prend au trébuchet.
Hommes pesez toujours mûrement votre objet,
Et n'en jugez jamais par ce qu'il paroît être.
Sage qui veut à fond tout voir et tout connoître.

FABLE LIII.



Le Lion et le Chevreau.

Le chevreau chanta pouille au lion par la fenêtre:
Quoi, vous savez déja, dit le lion, comme il faut
Prendre son avantage ! Ah, mon mignon, peut-être
Parleriez-vous plus bas, si vous étiez moins haut.

UN chevreau vit en regardant du haut d'une colline, un lion qui passoit au-dessous. Alors profitant de l'avantage que lui donnoit l'élévation de l'endroit où il étoit, il se mit a l'in-

jurier, et à lui faire les reproches les plus outrageans. Lâche lui dit le lion, en le regardant avec dedain, qui ne m'insultes que parce que parce que le lieu où je te vois te met à couvert de mon ressentiment, tu me tiendrois un langage bien différent, si je pouvois t'atteindre.

Du haut de son rempart un poltron vous menace;
En plaine, devant vous, il trembleroit de peur.
Qu'il vienne au pied du mûr me prouver son audace,
Et je dirai de lui : c'est un homme de cœur.

FABLE LIV.



L'Homme et le Lion.

L'homme, aux yeux du lion, expose la statue
D'un homme qui terrasse un lion et le tue;
Et comme il s'en prévaut, le lion lui dit : chez vous
Sont peintres et sculpteurs, il n'en est point chez nous

L'HOMME et le lion voyageoient ensemble. Il

arriva qu'ils apperçurent sur la route une statue qui représentoit une athlete terrassant un lion. Ce que vous voyez, dit l'homme à son compagnon, vous prouve que nous sommes et plus forts et plus courageux que vous. Tout doux; répliqua le lion : si l'on trouvoit parmi nous des sculpteurs, comme on en trouve parmi vous, vous verriez beaucoup plus d'homme terrassés par des lions, que des lions terrassés par des hommes.

Qui se peint sur la toile à gré, peut tout feindre.
Ce portrait de heros, où ta main t'a flatté,
Qu'il seroit différent, si tu t'étois fait peindre
Par celle de la vérité!

FABLE LV.

L'Homme et la Puce.

Pardon, disoit la puce : un petit animal
Tel que moi, ne sauroit faire qu'un petit mal.
Vaine excuse, dit l'homme, inutile défense!
A personne il ne faut faire la moindre offense.

LA puce mordit un homme au bras : celui-ci, dès qu'il se sentit piqué, pensa à se défaire de cette incommode, et fit si bien qu'il la prit. Comme il alloit la tuer : considérez lui dit-elle, que je ne vous ai que piqué. Vous voulez m'ôter la vie : Hélas! c'est tout ce que j'aurois mérité, si j'avois cherché à vous l'ôter à vous même. S'il eût été en ton pouvoir de le faire, repartit l'homme, tu l'aurois sans doute fait. Cela dit il l'écrasa.

L'homme punit la puce un peu sévérement;
Il n'avoit ressenti qu'une douleur légere;
Mais sa raison étoit, qu'on est assez méchant,
Quand on fait de sang-froid, tout le mal qu'on
(peut faire.

FABLE LVI.



La Perdrix et les Coqs.

La perdrix bien battue, eut un dépit extrême
Que les coqs peu galans la traitassent ainsi;
Depuis, voyant qu'entr'eux ils en usoient de même
Patience, dit-elle, ils se battent aussi.

UN fermier acheta une perdrix, et la mit dans sa basse-cour. A son arrivée, les coqs, qui ne pouvoient se résoudre à souffrir cette étrangere, la reçurent à grands coups de bec. Les jours suivans elle ne fut pas mieux traitée; alors elle se retira toute affligée dans un coin du poulailler. Comme elle y gémissoit, elle ap-

perçut les coqs, qui pour quelque sujet de jalousie, s'entre-battoient. Alors, dit-elle, me voilà résolue à prendre patience. Comment ces brutaux pourroient-ils me traiter avec douceur, lorsqu'ils s'entre-déchirent aux-mêmes, avec tant de fureur!

Vous qui, sous les méchans, vivez dans les alarmes,
Vertueux, essuyez vos larmes.
Vous vous plaignez. Hélas! l'un de l'autre jaloux,
Ils sont, dans leurs fureurs, plus malheureux que
(vous.

FABLE LVII.



La Cigale et la Fourmi.

On connoît les amis dans les occasions;
Chere fourmi, d'un grain soyez-moi libérale;
J'ai chanté tout l'été: tant pis pour vous, cigale;
Et moi j'ai tout l'été fait mes provisions.

LA cigale, qui pendant tout l'été n'avoit pensé

qu'à se donner du bon temps, se trouva aux approches de l'hiver dans une disette extrême. Comme elle ne savoit où trouver de quoi subsister, elle eut recours à la fourmi, et la pria de lui prêter quelques grains. Me refuser, disoit-elle, c'est vouloir que je meure de faim; car je n'ai fait, je vous jure, aucune provision. Tant pis, repartit la fourmi; il falloit songer à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ses magasins de bonne heure. Et que faisiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle saison? Je chantois jour et nuit, dit la cigale. Mais vraiment, reprit l'autre en se moquant, vous ne pouviez mieux faire que de penser à vous réjouir. Ainsi, croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée; et puisque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danser.

Vous qui chantez, riez et toujours sans souci,
Ne songez qu'au présent, profitez de ceci.
Pleurs, dit un vieux refrain, sont au bout de la danse
J'ajoute: l'on périt faute de prévoyance.

FABLE LVIII.



Le Corbeau et le Mouton.

La corneille une fois dans la laine empêtrée,
Voltigeoit sur le dos de la brebis outrée,
Qui lui dit : tu n'en veux qu'à moi parmi nos champs,
Toujours méchante aux bons, toujours bonne aux
(méchans.

UN corbeau voltigeoit en folâtrant autour d'un mouton, et prenoit plaisir à lui donner de temps en temps des coups de bec. Suis-je donc fait pour vous servir de jouet, lui disoit le mouton ? Pourquoi vous adresser plutôt à moi qu'à ce chien qui garde le troupeau ? Pourquoi, reprit l'autre ? C'est parce que je te crains bien moins que lui. Apprends que je suis aussi bon envers les méchans, que méchant envers les bons.

Les méchans aux bons seuls font sentir leur malice.

On souffre, on ne dit rien. Les bons sont trop pru-
(dens.
Pour se mettre à couvert de leur noire injustice,
Ils feroient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

FABLE LIX.



Le Chêne et le Roseau.

Un arbre reprochoit au roseau sa foiblesse :
Il vient un prompt orage, un vent souffle sans cesse :
L'arbe tombe plutôt que de s'humilier,
Et le roseau subsiste à force de plier.

LE chêne se moquoit du roseau. Jouet du moindre souffle, lui disoit-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je te vois sur les bords d'un marais, où l'on ne te découvre qu'à peine, baisser la tête devant les plus foibles zéphirs; regarde-moi, vois jusqu'où la mienne s'éleve, et combien est robuste ce tronc qui résiste aux plus furieuses tempêtes.

Pendant qu'il se vantoit de la sorte, un ouragan s'éleva et vint tout-à-coup fondre sur le roseau et sur lui. Le vent eut beau souffler contre le premier; comme celui-ci plioit il ne fit que l'agiter; tout le mal tomba sur le chêne. Pendant qu'il se roidit et croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle et le renverse. Alors on vit cet orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venoit d'insulter.

Le chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le roseau soutient leur courroux mutiné.
Hélas! s'il est ainsi, que les grands sont à plaindre.
Plus on est élevé, plus on a lieu de craindre.

FABLE LX.



Le Mulet et le Loup.

L'âne disoit au loup : je suis estropié
D'une épine, et voyez de quel air je chemine.
Comme à l'âne le loup vouloit tirer l'épine,
L'âne au milieu du front lui tire un coup de pied.

N loup vit un mulet qui paissoit dans un : il l'eût volontiers mis en pieces; mais me il le voyoit sur ses gardes, et de taille bien défendre, il crut qu'il en viendroit ix à bout par la ruse que par la force. Il rde donc, se dit médecin des plus experts, i fait offre de ses remedes. J'en ai, lui disoit-e si sûrs, que si vous ressentez quelque in-modité, je me fais fort de vous en délivrer sur iamp. Vous m'obligeriez beaucoup, repartit iulet, qui se doutoit du dessein, si vous iez bien me tirer une épine qui vient de me er le pied. Disant cela, il leve celui de ere, et le présente au loup. Celui-ci, qui herche qu'à prendre son temps pour se lan-sur le mulet, s'en approche; mais tandis le considere, l'autre lui desserre une ruade, lui fracasse toute la mâchoire. Je n'ai que ie je mérite, dit le loup tout triste. De-je faire le médecin, moi qui ne suis que her?

que pour vous duper un fourbe vous amuse,
oussez sagement la ruse par la ruse;
nez d'être sa dupe, et dans le fond du cœur,
itez quelque trait qui le tire d'erreur.

FABLE LXI.

Les Dragons.

Pluralité de têtes importune.
erpent en eut sept, un autre n'en eut qu'une,
ssa; le premier eut de grands embarras.
:hef est absolu, plusieurs ne le sont pas.

DEUX dragons voulurent passer au travers d'une haie vive. fort touffue, qui leur barroit le chemin : l'un avoit une tête et plusieurs queues, l'autre une queue et plusieurs têtes Ce dernier, quelque effort qu'il fit, n'en put jamais venir à bout. Comme toutes ces têtes se nuisoient les unes aux autres, elles ne purent se faire dans la haie une ouverture assez large pour y faire passer le corps de la bête. L'autre eut moins de peine à se faire un passage; la tête s'ouvrit seule le chemin fort aisément, tira ensuite les queues, et fit si bien, que tête, corps et queues, tout passa.

On est sous plusieurs chefs toujours dans l'embarras:
L'un dit *blanc*, l'autre *noir ;* on ne s'accorde pas.
Un seul, bien absolu, nous tire mieux d'intrigue:
On a vu rarement réussir une ligue.

FABLE LXII.

La Tortue et le Lievre.

Le lievre et la tortue alloient pour leur profit:
Qui croiroit que le lievre eût demeuré derniere!
Cependant je ne sais comme cela se fit;
Mais enfin, la tortue arriva la premiere.

LE lievre railloit un jour la tortue, et lui reprochoit son extrême lenteur. Parions, lui dit celle-ci,, que j'arriverai plutôt que toi à cet arbre que tu vois planté au bout de ce champ. Une tortue défier un lievre à la course, repartit l'autre! allez, ma mie, la tête vous tourne.

Avant que de me faire un défi si extravagant, il falloit considérer que je puis faire en quatre sauts plus de chemin que vous n'en feriez vous, en quatre semaines. N'importe, reprit la tortue ; et cela dit, elle partit sans perdre le moindre instant. Le lievre, sans s'en mettre en peine, lui laissa prendre le devant, badine, recule, s'amuse à brouter l'herbe, bien sûr, disoit-il en lui-même, de regagner le temps qu'il perdoit. Cependant la tortue avançoit toujours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance et part comme un éclair ; mais il n'étoit plus temps, la tortue touchoit au but. Quelque effort que fit le lievre, il ne put arriver que le dernier, et perdit ainsi gageure.

Est-il temps de partir, lorsque votre adversaire
Arrive au bout de la carriere ?
Négligens, ou toujours demeurez en repos,
Ou, si vous voulez vaincre, hâtez-vous à propos.

Loin de vous en tirer, il vous y plonge encôre:
L'appeler, c'est lui dire : accours pour te venger.

FABLE LXV.

Le Renard et le Chat.

Le renard se vantoit d'être subtil et fin :
Le chat tout au contraire, alloit son grand chemin:
Les chiens viennent, le chat dessus un arbre monte,
Et le renard s'écrie : ah ! j'en ai pour mon compte.

LE renard et le chat voyageoient ensemble. Chemin faisant, ils se mirent à discourir de choses et d'autres. Enfin le premier dit à l'autre :ami, pour peu que tu consideres combien mon esprit est fécond en subtilités, tu seras forcé d'avouer franchement que ma finesse l'emporte de beaucoup sur la tienne. Je le crois, repartit le chat : mais voyons, je te prie, de quoi elle te servira présentement. Vois-tu bien ces deux leviers qui me semblent venir droit à nous? voilà, si je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruses à bout. Pour moi, voici la mienne, c'est la seule que j'aie, mais je te la soutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre. Le renard, tout habile qu'il étoit, n'en sut faire autant. Il amusa bien les chiens par ses tours pendant quelque temps; mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le sauva pas. Ils l'atteignirent à la fin, et l'étranglerent.

N'ayez qu'un tour, mais qu'il soit bon :
On l'a dit avant moi, mais je ne puis mieux faire.

Tout

Tout auteur n'est pas si sincere,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en second.

FABLE LXVI.



Le Coq et le Coq-d'Inde.

Du Coq-d'Inde, le Coq fut jaloux, et crut bien
Qu'il étoit son rival; mais il n'en étoit rien;
Car il faisoit la roue, et libre et sans affaire,
Pour avoir seulement le plaisir de la faire.

LE coq est jaloux de son naturel. Celui-ci remarqua qu'un coq-d'Inde, qui vivoit avec lui dans la même basse-cour, faisoit la roue en présence de ses poules, et en prit ombrage. Traître, lui disoit-il, ce n'est pas sans dessein que tu fais ainsi montre de tes plumes. Tu cherches sans doute à plaire à mes femmes, et par conséquent à me les débaucher. Moi, repartit l'autre, c'est à quoi je n'ai jamais pensé, et tu t'alarmes bien mal-à-propos. Eh quoi! ne

saurois-tu souffrir que je fasse la roue devant tes femmes, quand je souffre, moi, que tu viennes chanter tout autant qu'il te plaît devant les miennes.

Dans le siecle d'Esope, on fut jaloux d'un rien :
Ce coq nous en instruit. Les choses changent bien:
L'on craint dans celui-ci même de le paroître,
Bien que souvent on ait fort grand sujet de l'être.

FABLE LXVII.

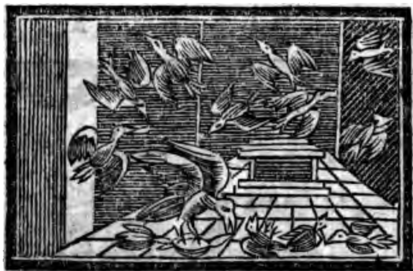
Le Bœuf et le Chien.

Un bœuf affamé, las, et venu d'assez loin.
Ami, tu me parois d'une humeur bien étrange,
Dit-il au chien grondant dessus un tas de foin,
Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange.

UN chien s'étoit couché sur un tas de foin. Un bœuf que la faim pressoit, voulut en approcher pour en prendre quelque peu; mais il en fut empêché par le chien, qui grinçoit les dents, et s'éleva contre lui. Envieux animal, lui dit le bœuf, quelle est ta rage de ne pouvoir souffrir que je profite d'une chose dont tu ne fais aucun usage.

Telle est de maint esprit la nature perverse :
Je sollicite un poste, un voisin me traverse,
Lui conviendroit-il ? Non; mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, si je l'ai, craint d'être au désespoir.

FABLE LXVIII.



Le Duc et les Oiseaux.

Les oiseaux en plein jour voyant le Duc paroître,
Sur lui fondirent tous à son hideux aspect.
Quelque parfait qu'on puise être,
Qui n'a pas son coup de bec !

LE duc, qui voyoit qu'il étoit généralement haï de tous les oiseaux, se retira tout depité dans le creux d'un chêne, et n'osa plus se montrer que de nuit. Une fois seulement il se hasarda à voler en plein jour, mais il s'en trouva mal. Les oiseaux ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils vinrent de toutes parts fondre sur lui; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun se fit un plaisir de lui donner son coup de bec.

L'espece volatille
Qu'on voit ici charger un Duc, objet d'horreur,

C'est la cour et la ville,
Qui vont se déchaîner contre un méchant auteur.

FABLE LXIX.



Le Loup et les Chiens.

Deux mâtins se battoient, le loup en sentinelle,
Voulant prendre son temps, les fit rallier.
Un nouveau différent ne fait pas oublier
Une vieille querelle.

UN loup observoit de loin deux chiens qui s'entre-battoient. Si tôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que s'il alloit les attaquer, tandis qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre, il les mettroit aisément en pieces. Dans cette pensée, il courut droit à eux; mais le contraire arriva. Les chiens qui s'étoient accordés sur le champ à l'approche du loup, se rallierent, puis ils coururent tous deux ensemble fondre sur le loup et l'étranglerent.

Voit-on ses voisins s'entre-battre?
On court les attaquer, mais souvent sans succès.
Chacun dans le péril pend au croc son procès.
En presser un, c'est en accorder quatre.

FABLE LXX.



L'Aigle et le Corbeau.

L'aigle par une adresse extrême,
Dans les airs enleve un mouton:
Le corbeau veut faire de même,
On le tue à coups de bâton.

L'AIGLE fondit sur un mouton et l'enleva à la vue d'un corbeau. N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier! Cela dit, il s'abattit sur le plus gras du troupeau: mais bien loin de faire ce que l'aigle avoit fait, il s'embarrassa tellement dans la toison du mouton, qu'il y demeura. Comme il se débattoit pour s'en-

dégager, le berger accourut, le prit et le mit en cage, puis il le donna pour jouer à ses enfans.

Mesurez-vous. Ce brave eut un sort favorable;
Et sans doute, dis-tu, je l'aurai tout semblable.
Il entreprit : entreprenons. Tout beau,
L'aigle prit le mouton, mais non pas le corbeau.

FABLE LXXI.



Le Chat et le Coq.

Le chat veut sur le coq passer sa grosse faim,
Et cherchant un pretexte honnête pour le faire :
Ah! dit-il, il mourra l'incestueux vilain,
Qui couche avec ses sœurs, ainsi qu'avec sa mere.

UN chat entra dans une basse-cour : il y vit un coq, et d'un coup de griffe l'abatit sous lui. Son dessein étoit d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainsi, s'écria le coq? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais fait

aucun mal, qui ait pu mériter que vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurois aucun sujet légitime de me plaindre de toi, repartit l'autre d'un ton composé, je me rendrois moi-même coupable envers les Dieux, si je ne te punissois des vols que je te vois commettre; méchant, qui vas roder tous les jours sur le champ de ton maître, pour dérober le grain qu'il y seme, tu mourras. Disant cela, il l'étrangle et le mange.

Sous les griffes d'un chat, le coq dit en mourant :
Tu penses beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime:
Mais couvrir ses forfaits d'un prétèxte apparent,
C'est de tout scélérat la commune maxime.

FABLE LXXII.

La Poule et ses Poussins.

La poule, du milan connoissant les desseins,
Sans songer qu'elle-même en étoit poursuivie,
Dans une cage enferma ses poussins,
Et les mit en prison, pour leur sauver la vie.

UNE poule mena ses poussins aux champs, et s'écarta fort loin de sa basse-cour. Pendant qu'elle ne pensoit à rien moins qu'au milan, celui-ci parut prêt à fondre sur sa couvée. Tout ce qu'elle put faire alors pour la sauver ce fut de fuir et de se sauver dans une ferme, d'où elle se trouvoit fort proche, et là de s'enfermer avec ses pousins dans une cage qu'elle y trouva. Le fermier qui s'en apperçut, accourut, et prit ainsi d'un seul coup la mere et ses

petits; mais celle-ci s'en consola, parce que du moins, elle avoit, disoit-elle, mis ses poussins à couvert des serres de leur plus cruel ennemi.

Pour échapper aux fers d'un vainqueur odieux,
C'est ainsi qu'au voisin l'on se livre soi-même.
On dit que le vaincu n'en est souvent pas mieux;
Mais l'on fuit où l'on peut dans un péril extrême.

FABLE LXXIII.

Le Singe et le Perroquet.

Le Perroquet eut beau par son caquet
Imiter l'homme; il fut un perroquet:
Et s'habillant en homme, sous le linge,
Le singe aussi ne passa que pour singe.

UN jour le singe et le perroquet penserent se donner pour animaux raisonnables, et se mirent en tête de se faire passer pour tels. Le premier crut qu'on le prendroit pour un homme, dès qu'il en auroit pris les habits. L'autre s'imagina qu'il le feroit aussi, s'il pouvoit contrefaire la voix humaine. Le singe donc s'habilla. Le perroquet apprit quelques mots, après quoi l'un et l'autre sortirent de leurs bois, et vinrent se produire à certaine foire. Lorsqu'ils parurent, chacun y fut trompé : mais comme le singe ne disoit rien et que le perroquet ne disoit jamais que la même chose, on sortit bientôt d'erreur. Ainsi ceux qui les avoient pris d'abord pour de vrais hommes, ne les prirent un quart d'heure après, que pour ce qu'ils étoient.

En vain l'on se déguise. Un homme est-il né sot,
Il le sera toujours : un geste, un ris, un mot,
La démarche, son air, tout le fait reconnoître;
Il faut ne l'être point pour ne le pas paroître.

FABLE LXXVI.

Le Loup, le Renard et le Singe.

Le renard en procès vint le loup attaquer;
Le singe, comme juge, écouta leurs requêtes;
Après il dit : je ne saurois manquer,
En condamnant deux si méchantes bêtes.

LE loup et le renard plaidoient l'un contre l'autre par-devant le singe. Le premier accusoit l'autre de lui avoir dérobé quelques provisions : celui-ci nioit le fait. Le singe qui connoissoit de quoi l'un et l'autre étoient capables, ne savoit lequel croire; ainsi il se trouvoit dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira. Après bien des contestations de part et d'autre, il imposa silence aux parties, et prononça ainsi : toi, loup, je te condamne à payer l'amende, parce que tu demandes au renard ce qu'il ne t'a point pris. Et toi, renard, tu la paieras aussi, parce que tu refuses de rendre au loup ce que tu lui as dérobé.

L'arrêt vous semble injuste, et rendu par caprice;
Ésope sur ce point, est d'un avis divers.
On peut, dit-il ici, sans blesser la justice,
Condamner un méchant à tort et à travers.

FABLE LXXV.

Le Renard et le Buisson.

Du renard poursuivi la patte se déchire
Contre un buisson, qui dit en s'éclatant de rire:
Ta coutume est de prendre; ami, pour ton repos,
Tu t'es venu ici prendre mal-à-propos.

Un homme donnoit la chasse à un renard. Celui-ci recourut au buisson, et s'y refugia, dans la pensée qu'il pourroit s'y dérober à la vue de celui qui le poursuivoit; mais lorsqu'il sentit que les épines du buisson le déchiroient: malheureux que je suis, s'écria-t-il, quelle est mon imprudence d'avoir eu recours à ce méchant! Hélas! je perds ici plus de sang que le chasseur même ne m'en eût fait répandre.

On ne sort pas franc d'un asyle,
Il faut à mainte épine y laisser mainte ville.
L'hôte veut un tribut, peut-être une rançon.
Autant vaudroit se rendre auchasseurqu'au buisson.

FABLE LXXVI.

L'Homme et l'Idole.

Quelqu'un, las de prier un de ses dieux frivoles,
Lui fend la tête en deux; il en sort des pistoles.
Quel caprice, dit-il, je n'en ai pas tant eu
Quand je l'ai respecté, que quand je l'ai battu.

Un homme ne bougeoit des pieds de son idole.

il la flattoit, prioit, conjuroit. Aujourd'hui il brûloit de l'encens, demain il immoloit des victimes; et pourquoi! pour obtenir du dieu quelque trésor; mais tout cela fort en vain. Le dieu sourd ne lui fit pas seulement présent d'une obole. Cependant l'homme, bien loin de s'enrichir, s'appauvrissoit. Il ne se rebute point; il redouble ses soins, ses prieres, ses offrandes, rien ne vient. Il persévere encore quelque temps, et sans fruit. Enfin il perd patience, prend un levier, et met, de désespoir, son idole en morceaux. Il en voit tomber des pieces d'or. Oh! oh! dit l'homme, en les ramassant tout transporté de joie, qu'est-ce que ceci! Voici vraiment un dieu bien fantasque: aurois-je jamais pu croire que je devois plus gagner à le battre qu'à le prier.

Pour gagner certains cœurs, douceur est sans amorce.
On n'en a rien que par la force:
De-là les monts, dit-on, l'on connoît ce défaut;
Pour avoir, il est bon d'y parler un peu haut.

FABLE LXXVII.



L'Homme et les deux Femmes.

Un homme à cheveux gris étoit des plus gala
Deux femmes le peignant sans en faire scrupu
La vieille ôtoit les noirs, la jeune ôtoit les blan
Il devint si pelé, qu'il en fut ridicule.

UN homme qui commençoit à grisonn cherchoit à plaire à deux femmes qu'il aim L'une étoit dans la fleur de la jeunesse; l'au entre deux âges, touchoit au déclin de sa beau Celles-ci prenoient plaisir à ajuster leur gala chacune, suivant son goût, avoit soin de le gner tour-à-tour. Il s'en trouva mal; car pend que la jeune, fâchée de trouver sur sa tête marques d'un âge avancé, en ôtoit tous les c veux blancs, et que l'autre qui le trouvoit t jeune pour elle, en enlevoit tous les noirs, il vit chauve en très-peu de temps.

En plaignant ce galant, plaignez ce bel esprit,
Qui veut à deux censeurs plaire dans quelqu'écrit;
Chacun selon son goût se hâte de le tondre,
C'est hasard s'il ne voit tout son ouvrage fondre;

FABLE LXXVIII.



Le Pere de famille et ses enfans.

Un pere à ses enfans, qui s'entre-mangeoient tous,
Disoit, vous périrez avec votre divorce :
Ces verges brin à brin n'ont pas beaucoup de force
Rien n'est plus ferme en gros, ainsi sera de vous.

Un pere de famille avoit plusieurs enfants. Comme il se vit dans une extrême vieillesse assez proche de sa fin, il les manda tous. Si-tôt qu'il les vit assemblés, il prit plusieurs baguettes, et les lia toutes ensemble en faisceau, puis il le donna à l'aîné de ses enfants, et lui ordonna de le rompre. Celui-ci se mit en devoir de le faire; mais quelque effort qu'il fit à plusieurs

reprises, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au second, et celui-ci au troisieme, sans que ni les uns ni les autres en eussent pu rompre une seule baguette. Cela fait, le vieillard reprit le faisceau, et en sépara les baguettes; ensuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ses enfants, et leur commanda d'essayer une seconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le pere, quand j'aurai pris congé de ce monde, il en sera ainsi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous serez si forts que rien ne pourra vous ébranler: mais dès que vous serez désunis, vous vous affoiblirez de telle sorte, que le moindre choc suffira pour vous abattre.

A voir, sans union, mille et mille familles
Plaider, s'entre-manger souvent pour des vétilles;
Qu'on connoît aisément que l'on n'y goûte point
Ce qu'Esope, si juste, a pensé sur ce point.

FABLE LXXIX.



Le Berger menteur.

Un berger, ennemi de la mélancolie,
A faux et sans sujet, crioit au loup toujours;
A la fin son troupeau pâtit de sa folie;
Quand ce fut tout de bon, nul ne vint au secours.

UN berger pour se récréer, crioit de temps en temps : au loup! quoiqu'il n'en vît point. A ses cris, les voisins accouroient. Et l'autre les remercioit de la peine, et n'en faisoit que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois. Cependant il arriva qu'un jour le loup vint effectivement fondre sur ses moutons, alors il se mit à crier tout de bon, et de toute sa force : mais il eut beau appeler à son aide, ses voisins qui pensoient qu'il crioit encore à faux, se garderent bien de venir au secours. Ainsi le loup eut le temps d'étrangler tout le troupeau.

Evitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

FABLE LXXX.



Le Milan et le Rossignol.

Le rossignol, surpris par le milan agile,
Crioit : cherchez ailleurs de quoi faire un repas;
Mais, lui dit un milan, je serois mal-habile
De quitter ce que j'ai pour ce que je n'ai pas.

UN milan fort affamé tenoit un rossignol sous ses serres. Milan, s'écrioit celui-ci, donnez-moi la vie, et je vous ferai entendre des chansons capables de vous ravir. Ma voix, vous le savez, enchanteroit les dieux mêmes. J'en doute si peu, répliqua le milan, que je t'écouterois de grand cœur, si je ne sentois qu'à présent j'ai beaucoup plus besoin de nourriture *que de musique.* Cela dit, il le croque.

Chanson set beaux discours n'appaisent point la faim.
Jadis, à maint prêcheur, le dit maint catholique:
La ligue avoit, dit-on, bien plus besoin de pain
Que de leur rhétorique.

FABLE LXXXI.



Le Lion et le Renard.

C'étoit pour le renard une horrible entrevue
Que celle qui se fit, de lui et du lion :
Le renard humble et doux l'aborde, le salue,
Et l'affaire se tourne en conversation.

LE lion, à son avénement à la couronne, fit savoir à tous les animaux qu'ils eussent à venir lui rendre hommage : ceux-ci accoururent, et s'empresserent d'obéir. Le renard se hâta moins que les autres, et parut le dernier à la cour du lion. Comme celui-ci en rugissoit de colere : Sire, lui dit le renard d'un ton respectueux, qu'il me soit au moins permis de représenter à

votre majesté, que le zele que j'ai pour elle, est l'unique cause de mon retardement. Dès que j'ai su que vous régniez, je courus consulter l'oracle sur la durée de votre regne. Ces dieux que tous les jours je prie pour vous, Sire, me sont témoins de la joie que je ressentis, lorsque j'appris qu'aucun regne de lion n'a été ni ne sera plus long ni plus heureux que le vôtre doit l'être. Et c'est la nouvelle que je serois venu apporter bien plutôt à votre majesté, si l'éloignement où j'étois de l'oracle, m'eût permis de le faire. L'excuse plut au lion, et si fort, que bien-loin de garder contre lui du ressentiment, il le remercia de la peine qu'il avoit prise, et lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

Si vous craignez quelque disgrace,
Cajolez le lion aigri:
Le flatterie adroite et placée avec grace,
Souvent d'un criminel a fait un favori.

FABLE LXXXII.

La Colombe sauva la vie à la fourmi,
Qui mordant par le pied l'oiseleur ennemi,
Sauva parreillement la vie à la colombe.
Jamais l'ingratitude en un bon cœur ne tombe.

La Fourmi, la Colombe et le Chasseur.

Une fourmi tomba par mégarde dans un ruisseau; comme elle s'y noyoit, une colombe qui l'avoit apperçue fit tomber dans l'eau quelques petites branches de l'arbre sur lequel elle étoit perchée. Ce fut pour l'autre comme un petit

radeau, qui lui donna le moyen de se sauver sur la rive. Dans le temps qu'elle abordoit, un chasseur y bandoit son arc et y miroit la colombe; il alloit la percer d'un coup de trait, lorsque la fourmi reconnut le danger où étoit sa bienfaictrice. Alors elle accourut, et piqua l'homme au pied. Au bruit que celui-ci fait en se retournant, la calombe le découvre et s'envole. Ainsi celle qui lui devoit la vie, la lui sauva à son tour, et lui rendit par ce moyen le bon office qu'elle en avoit reçu.

Obligez sans espoir même de récompense :
Un bienfait n'est jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous est rendu;
Et souvent dans le temps que le moins on y pense.

FABLE LXXXIII.

La Mere et l'Enfant voleur.

Un enfant s'adonna de bonne heure au larcin,
Et commença de prendre au sein de sa nourrice;
Depuis il acheva dessus le grand chemin.
Belle gradation du vice.

Une mere ne châtioit point son enfant des petits larcins qu'il faisoit presque à la mamelle, et le gâtoit. Celui-ci crut en malice à mesure qu'il crut en âge. Au sortir du berceau il prit une pomme, et l'on ne pensa point à l'en reprendre. Lorsqu'il fut au collége, il déroba les livres de ses camarades, et courut les montrer à sa mere, qui n'en fit que rire. Devenu plus grand : il prit chez ses voisins des choses

de plus grand prix, et n'ent fut point réprimandé. Bientôt, comme il se portoit toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vola dans les villes, puis sur les grands chemins. Le prévôt l'y prit, et enfin la justice le condamna à perdre la vie sur un gibet. Etant sur l'échelle, il dit à l'assistance qu'il vouloit voir sa mere pour la derniere fois, et demanda en grace qu'on l'allât chercher de sa part; ce que l'on fit. Lorsqu'il la vit, il la pria de s'approcher, et feignit de vouloir l'embrasser, ensuite il lui prit l'oreille à belles dents, et la lui emporta toute entiere. Puis se tournant vers le peuple : Messieurs, leur dit-il, si cette malheureuse m'eût châtié dans mon enfance toutes les fois que mes fautes le méritoient, je ne me verrois pas réduit à finir ma vie par une mort infâme. Cessez donc d'être surpris du traitement que je viens de faire à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Peres, n'écoutez pas une aveugle tendresse,
Corrigez vos enfans, lorsque dans leur jeunesse
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

FABLE LXXXIV.



La Mouche.

Je voulois être soule et voulois avoir chaud,
Dit la mouche, et j'en ai par-de là mon envie,
Je meurs dans la marmite : hélas! en cette vie
L'on a trop peu toujours, ou trop de ce qu'il faut.

Une mouche des plus gourmandes entra dans une cuisine; et là, pour manger tout son soûl, se plongea dans la marmite : elle y but et y mangea, mais sans mesure, et à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivresse;
Excès, source de maux : Pensez-y-bien, jeunesse.
On se livre au plaisir; mais qu'il en coûte cher!
Pour quelques momens d'or, combien de jours de
(fer!

FABLE LXXXV.

Mercure et le Bûcheron.

Mercure au bûcheron qui perdit sa coignée,
En offrit d'or, d'argent ou de fer, à son choix :
Il s'en tint à la sienne, et les eut toutes trois.
Probité reconnue, ainsi que témoignée!

UN bûcheron perdit sa coignée. Comme c'étoit son gagne-pain, le pauvre hnmme se désespéroit. Mercure, touché de ses cris, vint à lui, et lui montrant une coignée d'argent : Ne seroit-ce pas là, lui dit-il, la coignée que tu viens de perdre ? Non, répondit l'homme sans hésiter. Et cette autre, reprit le dieu, en lui en faisant voir une seconde d'or. Ni celle-là, lui répartit-il. Ce sera donc celle-ci, poursuivit Mercure, en lui en découvrant une troisieme de fer. Voilà, s'écria le bûcheron, celle que je cherche, et l'unique que je vous demande. Prends-la, lui dit le dieu; et pour prix de ta bonne foi, emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força à les prendre toutes trois.

Qui d'entre vous voyant la premiere coignée,
N'eût crié : c'est la mienne, et ne l'eût empoignée
On s'en fût mal trouvé. Tout pesé mûrement,
Il n'est rien tel en tout que d'agir rondement.

FABLE LXXXVI.

La Mere et l'Enfant qui crie.

Mon fils, si vous pleurez, le loup vous mangera;
Dit la nourrice: il vint dès que l'enfant pleura;
Mais elle n'étoit pas si folle
Que de lui tenir sa parole.

UN enfant étoit couché dans son berceau. y jetoit de tels cris, que sa mere en per-it patience, et le menaça de le donner à anger au loup, s'il ne se taisoit. Sur ces trefaites, un loup qui passoit sous la fe-tre de la mere, entendit la menace. Alors courut tout joyeux à la porte attendre la oie sur laquelle il comptoit, mais assez al-à-propos, car la mere ne l'eut pas plu-t découvert, qu'elle appela ses voisins. eux-ci bien armés vinrent au secours, et à ands coups de bâtons et de fourches, don-rent bientôt la chasse au loup.

r un friand repas le loup comptoit à tort.
en convint, forcé de battre la retraite,
dit: on ne tient point une promesse faite
ntre son interêt, dans le premier transport.

FABLE LXXXVII.

La Tortue et l'Aigle.

Une tortue étoit fiere au dernier degré,
Et ramper lui sembloit le plus grand des désastres,
Dans les serres de l'aigle elle se sut bon gré
De se voir une fois au moins si près des astres.

UN jour la tortue qui se lassoit de ne se traîner que sur des sables, pria l'aigle de l'élever avec elle dans l'air, et le plus haut qu'il lui seroit possible. Celle-ci, pour la contenter, la prit entre ses serres, et la porta au-dessus des nuages les plus élevés. Ma reine, lui disoit la tortue, qui ne se sentoit pas d'aise, sans doute que tous ces animaux qui ne me regardoient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, si fort élevée au-dessus d'eux. Tandis que celle-ci s'en faisoit ainsi accroire, l'aigle se lassa de la soutenir, ouvrit ses serres, et la lâcha : alors on vit l'orgueilleuse tortue tomber tout-à-coup sur des rochers, et y voler en éclats.

Tel plaisoit le matin, qui le soir importune.
Un patron se dégoûte, adieu votre fortune,
Vous voilà sans crédit, sans dignité, sans bien.
Que de faquins perdus, en perdant leur soutien !

FABLE LXXXVIII.

L'Écrevisse et sa Fille.

L'écrevisse disoit à sa fille rétive :
Il ne faut pas ainsi marcher à reculons ;
Elle lui répartit : Hé bien, ma mere, allons,
Montrez-moi le chemin qu'il vous plaît que je suive.

Vous devriez bien, disoit l'écrevisse à sa fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-temps en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons ; et que n'allez-vous en avant comme les autres animaux. Celle-ci lui répondit : Ma mere, je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me corrige, commencez par vous corriger vous-même la premiere.

On ne réforme point ses enfans par la langue ;
C'est l'exemple qui les instruit.
Si bons que soient les mots, je siffle une harangue,
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne suit.

FABLE LXXXIX.

L'Ane revêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion une fois l'âne s'arme,
A tous les animaux donne une chaude alarme ;
Et son maître lui dit, le connoissant au ton,
Vous faites le vaillant ! Que de coups de bâton !

Un âne se revêtit de la peau d'un lion. Cela fait, il sortit du moulin, et de forêt en forêt

courut, ainsi travesti, donner l'épouvante à tous les animaux. Dès qu'il se montroit, ceux-ci qui pensoient qu'il fût en effet ce qu'il leur sembloit être, prenoient la fuite tout effrayés. L'alarme étoit générale parmi eux, lorsque le meûnier qui cherchoit le baudet, le rencontra, comme il donnoit la chasse aux lions mêmes. D'abord il le prit de loin pour un vrai lion, et en fut épouvanté; mais l'ayant considéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'âne qui passoit, et reconnut ainsi la rusé. Alors il courut droit à lui; et sans autre compliment, le fit rentrer au moulin à grands coups de bâton.

L'âne doublant le pas,
Regagna le logis. Quelqu'un lui fit comprendre,
Que devant connoisseurs, un poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.

FABLE XC.

La Grenouille et le Renard.

Parmi les animaux une grenouille avide
Trancha de lHypocrate, et trompa le plus fin :
A voir sa bouche pâle, a voir son teint livide,
Je crois, dit le renard, que c'est un médecin.

UNE grenouille apprit à connoître quelques simples qui croissoient sur le bord de son marais; ensuite elle se mit en tête de faire croire aux animaux; qu'elle avoit, en fait de médecine, tout l'art d'un Esculape. Comme elle publioit par-tout qu'elle savoit guérir in-

ment les maux les plus désespé-
ın renard qui se trouvoit attaqué
naladie très-dangereuse, eut recours à
lle-ci le vit, et lui conta qu'elle avoit
cures presque divines, guéri celui-ci,
celui-là : peu s'en fallut qu'elle n'eût
té. Le récit fini, elle exhorta le malade
ndonner entiérement à ses remedes :
ient, disoit-elle, et en très-peu de temps,
d'affaire. L'autre l'écouta avec grande
n, et la harangue finie, y fit cette
. Tu t'énonces si bien, lui dit-il d'un
jueur, que de tout ce que tu viens de
ter, j'en croirois, je te jure, plus de la
sans la réflexion que j'ai faite à ton
Je t'ai vu les levres jaunes et livides,
iotent certainement chez toi une très-
se disposition. Comment, ai-je dit alors,
t-on me guérir, quand on ne sauroit
ir soi-même? Cela dit, il lui tourne le
a congédie.

, pour savoir, n'eut qu'un babil frivole :
lecin, je crois sortit de son école,
ıt l'art à coup sûr guérit tout chez autrui,
tout est, par malheur, incurable chez lui.

FABLE XCI.

Le Chien qui porte un bâton au c

Quelqu'un fit mettre au col de son chien qu
Un bâtnn et travers : lui se persuadoit (
Qu'on l'en estimoit plus, quand un chien vi
(
Lui dit : on mord en traître aussi souvent
(

UN chien hargneux mordoit tous les sans. Son maître fut averti des désordre causoit. Pour les prévenir, il lui suspenc bâton au travers du col, et cela dans l d'avertir un chacun, qu'on eût à se don garde de lui. Le chien, qui s'imaginoi ce qu'il portoit étoit une marque d'hon marchoit le loug des rues tête levée, regardoit qu'avec mépris les autres chien d'entr'eux ne put souffrir son impert vanité, et lui dit : Pauvre sot, quel e égarement de t'énorgueillir ainsi de c devroit t'humilier! On ne t'a donc poi que ce que tu portes au col, est mo marque de ton courage que celle de ta chanceté.

Ce chien mal-à-propos ici se glorifie
De ce qui marque sa fureur ;
C'est ainsi parmi nous que de son infami
Plus d'un écervelé prétend tirer honneur.

FABLE XCII.

Le Chameau qui se plaint à Jupiter.

Le Chameau veut avoir des cornes sur le front,
Et Jupiter lui dit : qu'en avez-vous affaire ?
Il est vrai, les taureaux pour leur défense en ont,
D'autres en ont aussi qui ne savent qu'en faire.

UN jour le chameau se plaignit à Jupiter de ce que les Dieux avoient donné des cornes au taureau, tandis qu'il n'avoit lui que des oreilles. Il me semble, disoit le mécontent, que des cornes me siéroient aussi-bien qu'à cet animal, et que tout n'en seroit que mieux, si je les voyois placées sur ma tête ; elles pourroient m'y servir tout-à-la-fois d'ornement et de défense. Sa plainte finie, il crut que Jupiter y auroit égard, mais le contraire arriva. Le Dieu choqué de sa folle remontrance, loin de lui donner des cornes, comme il l'en prioit, lui raccourcit encore les oreilles.

Cessez, hommes, cessez de reprocher aux dieux;
Qu'ayant tout fait très-bien, ils pouvoient faire
(mieux.
Ce chameau rebuté vous fait assez connoître,
Que dans cet univers tout est comme il doit être.

FABLE CXII.

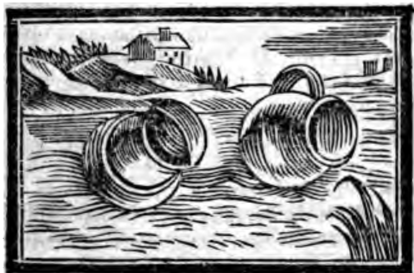
Les deux amis qui vendent la peau de l'Ours.

Deux amis voyageoient, et rencontrent un ours,
L'un gagne un arbre haut, l'autre tout plat se cou-
(che;
Ainsi, sans les blesser, va l'animal farouche:
On se sauve souvent par différens détours.

UN fourreur avoit besoin de la peau d'un ours. Ne vous mettez pas en peine, lui disent deux de ses voisins, nous allons tout de ce pas dans la forêt voisine vous en tuer un des plus gros. Cela dit et marché fait pour la peau qu'ils devoient livrer, ils partent et arrivent dans la forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un ours sort de sa taniere, et vient droit à eux. Nos deux braves oublient le marché, et ne pensent qu'à se sauver. L'un grimpe sur un arbre; l'autre, qui sait que l'ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, se couche par terre, retient son haleine, et contrefait le mort. L'ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne, et le prenant pour un cadavre, passe et s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre descend de l'arbre, et vient demander à son camarade, ce que l'ours lui avoit dit à l'oreille, lorsqu'il s'en étoit approché de si près. Qu'on ne doit jamais, répartit celui-ci à demi-mort, vendre la peau d'un ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans son champ jamais ne nous étonne,
On le cherche. Vient-il, on s'assemble, on raisone :
Il n'est pas temps, dit-on, de risquer le combat.
Si l'on étoit battu, que deviendroit l'état!

FABLE XCIV.



Le Pot de fer et le Pot de terre.

Le pot fer nageoit auprès du pot de terre ;
L'un en vaisseau marchand, l'autre en vaisseau de
(guerre.
L'un n'appréhendoit rien, l'autre avoit de l'effroi,
Et tous deux savoient bien pourquoi.

LE pot de fer dit un jour au pot de terre : Frere, ne verrons-nous jamais que le coin d'une cuisine? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter : et d'ailleurs, l'on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le pays, et si tu as la même curiosité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette

riviere qui passe au pied du logis? Il nous faudra y entrer. Cela fait, nous nous y laisserons emporter par le courant de l'eau. De cette maniere, nous pourrons faire en très-peu de temps beaucoup de chemin, et cela, comme tu vois, sans fatigue. L'autre, fort satisfait de l'expédient, sortit, entra dans l'eau avec le pot de fer, et le suivit, mais il n'alla pas loin. Son camarade qui flottoit tantôt à droite, tantôt à gauche, le heurtoit à tous momens. Le pot de terre ne fut pas à trente pas du bord, qu'il ne fut que pieces et morceaux.

Ainsi mal-à-propos petit prince se brise
Aux côtés d'un grand roi.
Ceci vous dit : malheur à qui s'avise
D'approcher de trop près d'un plus puissant que soi.

FABLE XCV.

Les Rats tenant Conseil.

Le chat étant des rats l'adversaire implacable;
Pour s'en donner de garde un d'entr'eux proposa
De lui mettre un grelot au col; nul ne l'osa.
De quoi sert un conseil qui n'est point praticable.

LES rats tenoient conseil, et ils déliberoient sur ce qu'ils avoient à faire pour se garantir de la griffe du chat, qui avoit déjà croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinoit à son tour, un des plus habiles se leva. Je serois d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque grelot au cou de cette méchante bête. Elle

pourra venir à nous, sans que le grelot nous avertisse d'assez loin de son approche; et comme en ce cas, nous aurons tout le temps de fuir, vous concevez bien qu'il nous sera fort aisé de nous mettre, par ce moyen, à couvert de toute surprise de sa part. Et toute l'assemblée applaudit aussitôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un rat qui voulût se hasarder à attacher le grelot: chacun s'en défendit; l'un avoit la patte blessée, l'autre la vue courte. Je ne suis asssez fort, disoit l'un. Je ne sais pas bien comment m'y prendre, disoit l'autre. Tous alléguerent diverses excuses, et si bonnes, qu'on se sépara sans rien conclure.

C'est ainsi que sans fruit, plus d'un conseil s'assem-
(ble!
Jamais en opinant, le conseiller ne tremble :
Lui parle-t-on d'agir, le cas n'est pas égal;
L'on conseille fort bien, l'on exécute mal.

FABLE XCVI.

Le Taureau et le Bouc.

Le bouc s'oppose en lâche au taureau malheureux
Qui vouloit du lion éviter la poursuite.
Il arrive souvent que ceux qui sont en fuite
Ne sont pas bien reçus des cœurs peu généreux.

LE lion poursuivoit un taureau; celui-ci, pour se sauver, voulut se réfugier dans la loge du bouc : mais ce dernier lui en barra la porte, et osa même lui présenter ses cornes;

Lâche, lui dit le taureau en se retirant, si tu n'avois apperçu celui qui me pourşuit, tu te donnerois bien de garde de me repousser de la sorte. Crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurois bien de force si j'avois le temps de l'employer contre toi.

De lâches alliés ferment ainsi leur ville
Au vaincu, qui chez eux cherche en vain quelque
(asile.
Veut-il entrer, il voit hausser le pont-levis;
On l'eût baissé, s'il eût battu les ennemis.

FABLE XCVII.

Jupiter et les Animaux.

De tous les animaux Jupiter vit la race,
Le singe y vint qui fit une laide grimace,
Et parmi tant d'enfans de bêtes et d'oiseaux,
Ne trouva que les siens de beaux.

Jupiter dit un jour : Que tous les animaux comparoissent devant-moi, je veux entendre leurs plaintes; et les imperfections qu'ils voudront que je réforme en eux, je les réformerai. Ceux-ci obéirent et comparurent. Alors le Dieu qui comptoit trouver parmi eux grand nombre de mécontens, crut que l'éléphant alloit se plaindre de sa queue, le chameau de ses oreilles, au moins l'ours de sa masse informe. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étoient tous si satisfaits de leur forme, qu'ils lui savoient même mauvais

de ce qu'il avoit pu les soupçonner de :ontentement sur cet article. L'on glosa ı sur ses voisins. On ajouta à celui-ci, on ancha de cet autre; mais chacun en par- lier, soutint qu'à son égard il n'y avoit ı à corriger. Le singe même remercia fiére- ıt Jupiter, et se crut tout aussi-bien taillé l pouvoit l'être.

Hommes, ainsi nous sommes faits;
contens du voisin, de nous très-satisfaits :
us voyons, d'un œil net, tous les défauts des
(autres,
nous sommes, hélas; aveugles peur les nôtres.

FABLE XCVIII.

Le Paon, et la Grue.

Le paon soupoit avec la grue,
:omme il se vantoit pendant tout le repas,
: lui répondit, sans en paroître émue :
ıs le portez bien haut, mais vous volez bien bas.

N jour le paon traita la grue avec profu- ı. Comme la bonne chere commençoit à hauffer, il se mit à discourir de ce qui distinguoit des autres oiseaux. Ensuite, r montrer à son amie quels avantages il it sur elle, il étala sa queue, et lui en fit ıarquer toute la bigarrure. Voisin, dit la ɜ piquée de la vanité de son hôte, je con- ıs avec vous que mon plumage est en ıté fort au-dessous du vôtre; mais quand ais réflexion que tandis que vous ne volez

qu'avec peine sur le toit d'une maison, je m'éleve moi au-dessus des nues, je m'en console, je vous jure, fort aisément.

Ceci nous dit qu'un sot ne trouva pas son compte
A vouloir sous ses pieds ranger l'homme d'esprit;
Tel vanta devant lui son argent; son crédit,
Qui payé d'un bon mot, se tût couvert de honte.

FABLE XCIX.

Le Tigre et le Loup.

Le tigre allant tout seul à la chasse autrefois,
Reçut un coup de fleche; et la chasse finie,
Le loup faisant le doux, lui dit en fin matois:
Il auroit mieux valu chasser en compagnie.

LE tigre assembla les animaux de son voisinage, puis il se mit à leur tête, et marcha contre les chasseurs, dans le dessein de tirer raison des insultes que ces derniers leur faisoient tous les jours. Lorsqu'il se vit avec sa troupe, en leur présence: Mes amis, dit-il aux animaux, je veux ici me distinguer, et aller moi seul attaquer nos ennemis. Je me sens assez fort pour leur donner la chasse sans votre aide; ainsi, gardez-vous bien de me suivre, et demeurez-là, je vous prie. Le loup lui remontra qu'il s'alloit perdre mal-à-propos, et qu'il ne pouvoit pas être lui seul plus fort que les chasseurs; au lieu que s'ils alloient tous ensemble fondre sur eux, ils les mettroient aisement en pieces. Malgré ces remontrances, l'autre s'en fit accroire,

et

et courut droit aux chasseurs. Ceux-ci ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils firent pleuvoir sur lui une grêle de fleches, l'une desquelles l'atteignit et lui fit une plaie fort profonde. Alors il fut obligé de tourner le dos, et de retourner tout confus vers le loup, qui blâma bien plus la témérité du tigre, qu'il ne plaignit son malheur.

Chez le sage soldat, ce qu'on nomme courage
N'est daus l'écervelé qu'une indiscrete rage.
Ne portez donc jamais la valeur a l'excès;
Rarement téméraire eut un heureux succès.

FABLE C.

Le Sapin et le Bisson.

Le buisson se fâcha de l'orgueil du sapin;
Et son humilité s'en étant indignée,
Plus bas que moi, dit-il, je te puis voir enfin,
Si le bucheron vient avecque sa coignée.

LE sapin insultoit au buisson. Vil avorton de la nature, lui crioit-il, vois jusqu'où je porte ma tête : considere quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non seulement je puis fournir des mâts aux vaisseaux, mais encore des poutres aux palais et aux temples, D'ailleurs à quels usages ne suis-je point propre! Màis toi, chétif arbrisseau, élevé tout au plus à quatre pieds du champ où je te vois sécher, quelle utilité peut-on tirer de toi! Nulle, répliqua le buisson; mais ce qui m'en console, c'est que je crains un peu

moins que toi cet homme qui vient droit à nous C'étoit un bûcheron. Celui-ci fit bientôt changer de langage au sapin. En effet, il se servit si bien de sa coignée contre lui, qu'il le sapa en très-peu de temps par le pied, et le renversa par terre. Cela fait, il se retira sans toucher au buisson dont il ne pouvoit tirer aucun usage.

Tandis que le buisson échappe,
Le sapin tombe aux pieds de l'homme qui le sape.
Par un nouvel exemple, Esope nous instruit
Que le petit se sauve où le puissant périt.

FABLE CI.



Le Pêcheur et le petit Poisson.

Un pêcheur sentit bien en retirant sa ligne
Qu'elle ne pesoit guere, et c'étoit mauvais signe;
Un si petit poisson ne lui fit pas grand bien:
Mais il vaut mieux avoir peu de chose que rien.

Un pêcheur jeta sa ligne dans une riviere;

et y prit un petit poisson. Celui-ci lui représanta sa petitesse, et le pria de la lâcher, sur le serment qu'il lui faisoit de revenir plus gros, quelques semaines après, mordre son hameçon. C'étoit chose qui devoit, disoit-il, lui tourner à profit, puisqu'il y pourroit trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne sais pas, lui répondit l'autre, si tu serois assez sot pour me tenir parole; mais je sais bien, moi, que je ne le suis pas assez pour m'y fier, et pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir.

Si petite que soit l'aubaine,
Garde-toi de lâcher une prise certaine;
Car qui la laisse, s'en repent.
Mieux vaut dernier venu, que tresor qu'on attend.

FABLE CII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'aigle prit un lapin; l'escarbot son compere
Intercéda pour lui, touché de sa misere:
L'aigle ne laissa pas pourtant de le manger,
L'autre cassa ses œufs, afin de s'en venger.

L'AIGLE enlevoit un lapin, sans se mettre en peine des cris d'un escarbot. Celui-ci intercédoit pour son voisin, et supplioit l'oiseau de donner la vie au lapin; mais l'aigle, sans avoir égard aux prieres du bestion, mit l'autre en pieces. Elle ne tarda guere à s'en repentir; car, quelques jours après, voici que l'escarbot, qui avoit pris le temps que

l'aigle s'étoit écarté de son nid, y vole, culbute tous les œufs, fracasse les uns, fait faire le saut aux autres, et par la destruction entiere du nid, venge la mort de son ami.

Tropcompter sur sa force estun traitd'imprudence
Le plus petit peut nuire ; et le grand qui l'offense
Ne le fait jamais sans danger.
Il n'est rien d'impossible à qui veut se genger.

FABLE CIII.



Le Jeune homme et le Voleur.

O malheur! dit quelqu'un, ma cruche étoit d'or mat
Elle est au fond du puits : un larron se dépouille,
Y descend ; et tandis qu'il fouille et qu'il refouille,
L'autre prend ses habits, et laisse là le fat.

UN jeune homme, assis sur le bord d'un puits, se reposoit. Un voleur parut, et vint droit à lui dans le dessein de le dépouiller. Le premier reconnut le mauvaise intention de l'autre, et se mit à pleurer. Alors le voleur *lui demanda* quelle étoit la cause de sa

fliction. Hélas! répondit le jeune homme, viens de laisser tomber au fond de ce puits ne cruche d'or. Le voleur quitta ses habits y descendit au plus vîte, pour en tirer ce ue l'autre feignoit d'avoir perdu. Tandis qu'il cherchoit, le jeune homme ramassa les habits larron, les emporta, et se sauva.

e sot dans le péril voit tout fermé. L'habile voit, pour en sortir, plus d'un chemin facile.
e sort au dépourvu, rarement le surprit.
'où ne le tire point sa présence d'esprit!

FABLE CIV.



Le Lion et la Chevre.

lion qui voyoit la chevre au haut d'un mont,
ui crioit d'un air doux, comme les amans font,
scendez, et venez paître ici l'herbe molle.
le n'y voulut pas venir sur sa parole.

UN lion apperçut une chevre qui paissoit

sur le haut d'une roche escarpée de tous côtés. Sitôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyoit étoit inaccessible ; Ma mie, lui cria-t-il d'une voix officieuse, que faites-vous là-haut grimpée sur des rochers, où vous ne pouvez brouter qu'une mousse fort insipide! Vous feriez beaucoup mieux, ce me semble, de descendre dans la prairie où je pais; l'herbe y est tendre et d'un goût exquis Descendez, vous dis-je encore une fois. Ami, répondit la chevre, c'est ce que je vais faire très-volontiers, mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un souris moqueur, lorsque je ne t'y verrai plus.

Le lion à la chevre offre un bon pâturage,
Mais en vain : celle-ci fut sage
De ne se fier qu'à demi
Aux beaux discours d'un ennemi.

FABLE CV.

La Corneille pressée de la soif.

La corneille avoit soif ; jusqu'au fond d'un vaisseau
Son bec n'atteignant pas, soudain elle s'écria :
Mettons-y des cailloux pour faire monter l'eau ;
Tant la nécessité réveille l'industrie.

Une corneille fort altérée trouva de l'eau, mais dans le fond d'un vase si creux et si étroit, que son bec n'y pouvoit atteindre. L'obstacle sembloit insurmontable : cependant, comme elle mouroit de soif, la nécessité où elle se trouvoit de se désaltérer, lui en fit trouver le moyen. Pour cet effet, elle

amassa nombre de petits cailloux, les porta l'un après l'autre dans son bec, et les laissa tomber au fond du vase. Par cet expédient, l'eau y monta avec le temps, et si haut, que la corneille but enfin tout à son aise.

Le vase étoit profond; et pourtant l'on y puise
De l'eau que l'on ne doit qu'à sa subtilité.
Croyez après cela que notre esprit s'aiguise,
Et devient inventif par la nécessité.

FABLE CVI.

Le Taureau et le Rat.

Le rat mordit au pied le taureau qui fut tendre.
En si grande colere il ne s'étoit point mis;
Cependant sa fureur ne sut à qui s'en prendre.
Dans le monde il n'est point de petits ennemis.

UN taureau étoit couché sur la litiere. En ruminant il réflechissoit sur sa force. Otez l'éléphant et le lion, disoit-il en lui-même, je suis sans contredit le plus fort et le plus redoutable de tous les animaux. Hors ces deux-là, de tous les autres, quels qu'ils soient, je n'en crains aucun. Pendant qu'il s'en faisoit ainsi accroire, un rat sortit d'un des trous de l'étable, et vint brusquement lui mordre le pied, puis courut regagner l'endroit d'où il étoit sorti. Alors la taureau qui avoit ressenti une douleur si vive qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en mugir, changea de langage; et désespéré de se voir exposé aux insultes d'un rat, le mit au rang des animaux, qu'il avoit à craindre.

l'auroit cru, qu'un rat eût pu, d'une morsure
Blesser au vif cet animal!
De ceci que conclure?
'un petit ennemi peut faire bien du mal.

FABLE CVII.

Le Souriceau et sa mere.

A la veille souris disoit sa jeune fille,
Je hais le petit coq, j'ame le petit chat :
Le chat, répond sa mère : ah! c'est un scélérat;
Mais le coq n'a point fait de mal à ta famille.

UN souriceau racontoit à sa mere tout ce qui lui étoit arrivé dans un voyage dont il étoit de retour. Un jour, lui disoit-il, la curiosité me prit d'entrer dans une basse-cour, et là j'y trouvai un animal qui m'étoit inconnu, mais dont la minois me plut infiniment. L'air doux, la contenance modeste, le regard gracieux; au reste, la peau marquetée, longue queue, et faite à-peu-près comme la nôtre; voilà ce qui le rendoit tout-à-fait plaisant à voir. Pour moi j'en fus si charmé, que déjà je l'abordois pour faire connoissance avec lui, lorsque certain oiseau farouche, turbulent, et qui portoit sur sa tête je ne sais quel morceau de chair tout déchiqueté, m'effraya tellement par ses cris perçans, que j'en pris la fuite d'épouvante. Mon fils, lui dit la mere, remercie les Dieux qui t'ont sauvé dans cette rencontre du plus grand danger que tu puisses jamais courir. L'animal qui t'a semblé si

doux, c'est un chat ; l'oiseau turbulent, c'est un coq ; ce dernier ne nous veut aucun mal, mais l'autre ne pense qu'à nous détruire. Reconnois donc maintenant quelle étoit ton imprudence, de courir te livrer toi-même à ton plus cruel ennemi.

Ne vous fiez point trop à mine radoucie,
Et ne jugez des gens sur la physionomie.
Plus d'un tartufe ici l'a bonne ; et cependant
Sot qui lui confieroit sa femme, ou son argent.

FABLE CVIII.

Le Laboureur et le Taureau.

Un laboureur pourvu d'un taureau fort méchant,
S'avisa de scier ses cornes sur le champ,
Bien loin que ses fureurs en soient pacifiées,
Il en fut plus méchant, quand on les eut sciées.

Un laboureur s'avisa de scier les cornes à un taureau, qui les lui présentoit à tous momens ; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le taureau, qui se désespéroit d'avoir perdu le moyen de lui nuire, frappoit la terre avec ses pieds ; et de telle furie, que le laboureur étoit offusqué de la poussiere qui s'en élevoit. Hélas ! disoit l'homme, de quoi m'a servi la précaution que j'ai prise ! Ce méchant animal me fait maintenant plus de peine avec ses pieds, qu'il ne m'en faisoit ces jours passés avec sa tête.

Pour dompter ce taureau, l'homme fit ce qu'il put,
Il y perdit son temps. Ainsi l'on a beau faire ;

Jamais on ne réforme un mauvais caractere ;
Le méchant est toujours, et sera ce qu'il fut.

FABLE CIX.



La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme aimoit sa chatte, et de crainte de blâme
Vénus à sa priere en composa sa femme ;
Elle friande et vive, oubliant le mari,
Courut à la souri.

UN homme aima sa chatte, et si éperdument, qu'il pria Vénus de la métamorphoser en femme. La déesse en rit, et d'abord n'en voulut rien faire. Cependant l'homme redouble ses prieres, ne sort des autels, pleure, crie, en un mot se désespere. Que la chatte soit donc telle qu'on la souhaite, dit Vénus. Et cela dit, l'animal se dresse sur ses pieds, alonge, croît et devient une beauté parfaite. Le galant exaucé, la caresse, l'embrasse, et s'imagine que sans penser à ce qu'elle fut, elle

va plus s'occuper que de lui; mais il s'en
te bien mal-à-propos. Pendant qu'il la tient
re ses bras, une souris paroît, et la femme
te hors de son lit pour courir après elle, plus
ntive mille fois à la poursuivre, qu'à ré-
dre aux caresses de son mari.

dissimule en vain. Voit-on ce qui nous touche,
cœur, pour se montrer, est bientôt sur la bouche.
ansformez un rimeur en ce qu'il vous plaira,
'on lui parle de vers il se découvrira.

FABLE CX.



Le Fermier et l'Oie.

n homme avoit une oie, et c'étoit son trésor,
ar elle lui pondoit tous les jours un œuf d'or;
a croyant pleine d'œufs, le fou s'impatiente,
a tue, et d'un seul coup perd le fonds et la rente.

Une oie pondoit chaque jour un œuf d'or
son maître. Celui-ci s'imagina que l'oiseau

en étoit tout plein. Dans cette pensée, il le prend, le tue, et lui ouvre le corps : mais quel fut son désespoir, lorsqu'il n'y trouva rien de ce qu'il cherchoit.

Pour vouloir trop avoir, on perd tout. Je l'ai dit,
Je le repete encor. Mais qui peut d'un avare
Assouvir ici-bas la passion bizarre?
Quel tresor, quel Perou jamais le satisfit?

FABLE CXI.



Le Léopard et le Renard.

Le léopard tenant au renard ce lagage :
Le quel à votre avis est le plus beau de nous?
De la bauté sur moi vous avez l'avantage,
Mais, lui dit le renard, j'ai plus d'esprit que vous.

LE léopard prétendoit avoir de grands avantages sur le renard. Remarque bien, lui disoit-il, la beauté de ma peau, vois comme elle est luisante, tachetée et mouchetée. Ami, de bonne foi, penses-tu que de la tienne à la

mienne

mienne il puisse y avoir l'ombre de comparaison. J'en vois si peu, repartit le renard, que je t'avouerai franchement que je me croirois fort au-dessous de toi; si je ne savois que les connaisseurs font un peu plus de cas de l'esprit que de la peau.

Le renard eut raison, son sentiment décide
Un point que le beau sexe a souvent contesté.
Mieux vaut l'esprit que la beauté.
L'un a plus de brillant, l'autre a plus de solide.

FABLE CXII.



Les deux Médecins et le Malade.

Un de ces médecins qui font tant de visites,
Au malade gisant, disoit toujours, tant mieux;
Et le malade fait à ce style ennuyeux,
Disoit : mes héritiers pensent comme vous dites.

UN malade rendoit compte à deux méde-

cins qui le visitoient, des différens symptôn
de son mal. A chaque chose qu'il expos
l'un des docteurs répondoit toujours tant mie
et l'autre toujours tant pis. Le malade bien
tendu, nos deux médecins opinerent sur
maladie, et le sentiment de l'un fut t
opposé à celui de l'autre. L'embarras pour
moribond fut de choisir. Le choix étoit
plus difficiles. Les deux avis étoient soute
de part et d'autre avec opiniâtreté; et
manquoient pas de raisons, sinon solide
au moins très-spécieuses, d'ailleurs bien én
cées. Parmi ces contrariétés, le malade su
et ne savoit quel parti prendre. A la fin po
tant il le prit au hasard, et s'en tint à l'a
du médecin Tant-pis; puis il suivit exactem
l'ordonnance du docteur, prit ses remed
et mourut; les médecins tiroient deux av
tages de sa mort. Tant-pis disoit qu'il l'av
bien prévu, tandis que Tant-mieux publi
qu'infailliblement le malade seroit sorti d
faire, s'il n'eût pas voulu se gouverner à sa t

Malades, profitez d'un avis salutaire; (
Prétendez-vous guérir? que Tant-mieux, ni Ta
N'entrent jamais chez vous. C'est du sage Molie
Qui bien les connoissoit, que je tiens cet avis.

FABLE CXIII.

Le Charbonnier et le Teinturier.

Le charbonnier pressoit le foulon à toute heure
De venir avec lui partager sa demeure,
Car ils étoient tous deux amis, et grands cousins ;
Mais, lui dit le foulon, tu noircis tes voisins.

COMPERE, disoit un charbonnier à son ami le teinturier, ma maison est des plus commodes, croyez-moi, venez-y loger : foi d'ami, vous y serez à merveille. Je le crois, répliqua l'autre en le remerciant de son offre: oui, chez toi je serai fort bien, mais dans un logis où ton charbon ne pourra noircir mes étoffes, je serai, ce me semble, encore mieux.

Charbonnier pour voisin ne me plaît nullement,
Moins encor l'écolier, le réclus et le grand.
S'en écarter, c'est être sage.
Tels voisins n'ont jamais causé que du dommage.

FABLE CXIV.



Le Buisson, le Plongeon et la Chauve-Souris.

Le buisson ruiné de bien et de crédit,
Semble se prendre à tout des pertes qu'il a faites.
Le plongeon dans la mer cherche ce qu'il perdit,
Et la chauve-souris se cache pour ses dettes.

LE buisson, le plongeon et la chauve-souris s'associerent ensemble pour négocier. Le buisson contribua d'une robe, et la mit sur un vaisseau qui partoit pour les Indes. Le plongeon y porta un lingot d'or pour sa part, et la chauve-souris quelqu'argent qu'elle avoit emprunté pour la sienne. Quelque temps après, le vaisseau mit à la voile, et ne fut pas plutôt hors du port qu'il fut accueilli d'un ouragan, et périt avec tout ce qu'il portoit. De là vient

que le plongeon se tient toujours sur les bords de la mer, dans l'espérance qu'elle lui rendra son or; que la chauve-souris n'ose se montrer de jour, de peur de rencontrer ses créanciers; et que le buisson, qui s'imagine à tous momens revoir sa robe, accroche celles de tous les passans.

Ces fous dans les soucis passent toute leur vie.
Que couclure de leur folie?
Q'ici bas l'intérêt est le premier ressort;
Et que l'homme par lui se meut jusqu'à la mort.

FABLE CXV.

Les deux Hommes et l'Ane.

Deux hommes disputoient pour un âne perdu;
A se l'approprier, et l'un et l'autre bute.
Il m'appartient, dit l'un; l'autre dit: il m'est dû.
L'âne en se dérobant, emporta la dispute.

UN âne s'étoit égaré; deux hommes le trouverent, et ce fut à qui s'en saisiroit. Comme l'un prétendoit l'avoir, aussi l'autre; le plus fort l'emportera, se dirent-ils, et tous deux dans l'instant se donnerent des coups de poings l'un contre l'autre. Ils se battoient fort mal-à-propos, car pendant qu'ils se terrassent, le baudet se tire à quartier, se sauve, et de cette maniere, accorde net les deux combattans.

Pour un galion pris, deux corsaires se battent,
Et tandis que tous deux se flattent
D'en faire leur profit,
Le navire s'évade et le combat finit.

N 3

FABLE CXVI.

Le Loup et le Chien maigre.

Sous la patte d'un loup plutôt friand qu'avide,
Un chien dit attendez, je suis maigre et suis vide;
Je m'en vais à la noce, et j'en reviendrai gras;
Le loup y consentit, le chien ne revint pas.

UN jour un loup rencontra un chien d'assez bonne taille, mais si maigre qu'il n'avoit que les os et la peau. Comme il alloit le mettre en pieces : Eh ! Seigneur, lui dit le chien, qu'allez-vous faire ! Ne voyez-vous pas bien que je suis présentement dans un tel état que je ne vaux pas un coup de dent? Mais, croyez-moi, souffrez que je retourne au logis; et s'il vous prend envie d'y venir dans quelque temps, vous m'y trouverez si gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas, pour en faire un incomparablement meilleur. Le loup le crut et le lâcha. Quelques jours après, il court au logis du chien, l'apperçoit au travers des barreaux de la porte et le presse de sortir pour lui tenir parole vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le chien; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me sens pas fort d'humeur à vous contenter. L'autre entendit à demi-mot. Il baissa l'oreille, et rebroussant chemin, jura qu'il ne laisseroit jamais échapper ce qu'il tiendroit.

Ne lâche point ta prise.
rends le chien tel qu'il est. Attendre qu'il soit gras,
C'est faire une sottise.
n que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras

FABLE CXVII.

Le Singe et son Fils.

mbrassant ses petits, le singe s'en défait
Par une tendresse maudite.
force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait,
L'on en étouffe le mérite.

UN singe étoit fou de l'un de ses petits; our et nuit il le baisoit, l'embrassoit et le erroit. Cette folle tendresse fut bientôt funeste 1 petit singe; car un jour que son pere le noît entre ses bras; il fit, en l'y pressant, un l effort, qu'il lui fit perdre haleine, et étouffa.

e point est important. Pensez-y, tendres peres,
l'ayez pour vos enfans que les soins nécessaires.
n prendre trop de soin, les aimer à l'excès,
'est les perdre : avec eux ménagez vos bienfaits.

FABLE CXVIII.

L'Assasin qui se noie.

Un meurtrier fuyant son juge et son bourreau,
Evite cent périls, nul prévôt ne l'attrape.
A la fin il se noie en passant un ruisseau,
Tant il est mal-aisé qu'un meurtrier échappe.

LE prévôt poursuivoit un assassin. Celui-ci fuyoit et de telle vîtesse que l'autre ne put l'atteindre et se retira. Alors le scélérat s'imagina qu'il n'avoit plus rien à craindre, et crut que son crime demeureroit impuni; mais le ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il étoit entré sans en connoître la profondeur, il perd pied et s'y noie.

Tremblez, méchans, tremblez. Votre perte est certaine.
Soustrait à la justice humaine
Un coupable en vain fuit,
Quand par-tout pour le perdre un Dieu vengeur le suit.

FABLE CXIX.

Les Bœufs et l'Essieu.

Deux bœufs patiens et doux,
Tiroient un chariot fort pesant et fort large ;
L'essieu crioit, les bœufs lui dirent : qu'avez-vous?
A peine soufflons-nous, nous qui traînons la charge.

DEUX bœufs attelés à un chariot fort chargé, ne le tiroient qu'avec peine. Cependant l'essieu crioit, et de telle sorte, que les bœufs étourdis du bruit qu'il faisoit, s'arrêterent, et se retournerent vers lui. Importun, lui dirent-ils ; hé ! qu'as-tu donc tant à crier, toi qui ne fatigues presque point, tandis que nous ne nous plaignons seulement pas, nous qui suons à tirer tout le fardeau !

Impudens nécessaires,
Qui portez, criez-vous, tout le poids des affaires,
Lirez-vous donc ceci sans fruit!
Ou faites plus d'ouvrage, ou faites moins de bruit.

LABLE CXX.



Le Coq et le Renard.

Le renard dit au coq : une paix éternelle
Est conclue entre nous : viens. Oui, deux levriers
Viennent répond le coq, m'en dire la nouvelle;
Le renard n'osa pas attendre les courriers.

UN coq se tenoit sur un chêne fort élevé. Un renard qui ne pouvoit l'y atteindre, courut au pied de l'arbre : Ami, cria-t-il à l'autre, bonne nouvelle. Hier la paix fut signée entre les tiens et les nôtres. Sans rancune donc, je te prie; et puisque dorénavant nous devons tous nous entr'aimer comme frères, commençons par nous réconcilier. Viens donc, mon cher, descends que je t'embrasse. Ami, répartit le coq, tu ne saurois croire combien cette nouvelle me réjouit. Je la crois certaine

ır, si je ne me trompe, je vois là-bas deux ›urriers qui viennent nous en apporter la ɔuvelle. Demeure donc, je te prie; et si-ıt qu'ils seront arrivés, je descendrai pour ɔus en réjouir tous quatre ensemble. Ces ›urriers étoient deux levriers. Le renard ne ıgea pas à propos de les attendre, et gagna ıys; et le coq se mit à rire à gorge dé-loyée.

Ce coq eût mal fait de descendre.
Il vous dit qu'on ne doit jamais
rêter l'oreille à qui ne nous parle de paix
Que pour mieux nous surprendre.

FABLE CXXI.

La Rose et les Fleurs.

'outes les fleurs disoient à la rose nouvelle,
'ous l'emportez sur nous par un commun aveu:
est vrai, repartit la rose, je suis belle,
Mais, helas! que je dure peu!

⅃ES fleurs contemploient la rose, et trou-oient dans ses nuances un éclat si vif, qu'elles ıi cédoient, presque sans envie, le prix de la ɜauté. Non, lui disoient-elles toutes d'une ɔix, notre coloris n'est ni si rare ni si beau. 'ous n'exhalons point une odeur si douce. 'riomphez, belle rose; vous méritez seule s carresses des zéphirs. Fleurs, dit la rose en ıupirant, lorsqu'un seul jour me voit naître mourir, que me sert-il d'être si belle? Hélas! voudrois l'être moins, et durer, comme ›us, davantage.

D'un avantage vain, sexe trop entêté,
Chérissez un peu moins votre frêle beauté.
Reconnoissez-ici, que c'est bien peu de chose,
Et pour elle craignez le destin de la rose.

FABLE CXXII.



Le Cygne et la Grue.

La grue interrogeoit le cygne dont le chant,
Bien plus qu'à l'ordinaire, étoit doux et touchar
Quelle bonne nouvelle avez vous donc reçue?
C'est que je vais mourir, dit le cygne à la grue

LE cygne à l'extrémité chantoit. Je ne v pas, lui disoit la grue, quel sujet vous a de vous réjouir dans l'état où vous êtes. Je s que je vais mourir, répliqua le cygne. j je tort de marquer de la joie, quand je vois sur le point d'être délivré de tous n maux!

Le cygne sur sa fin ne chantoit pas à tort.
A vivre on souffre tant, que quoique l'on en dise,
Le plus beau jour de notre vie
Ne vaut pas, tel qu'il soit, celui de notre mort.

FABLE CXXIII.

La Canne et le Barbet.

Ce barbet en veut à ces cannes;
Mais par elles il est instruit
Qu'il est par fois des vœux aussi vains que profanes,
Et qu'on ne force pas toujours ce qu'on poursuit.

UN barbet poursuivoit une canne. Celle-ci, pour se sauver, se jette dans un étang. L'autre s'y lance et nage après elle. Comme il la suit, et de si près, qu'il ouvre déja la gueule pour la prendre, le canne fait le plongeon, s'enfonce et disparoît. Ainsi le chien perdit sa proie dans le moment même qu'il croyoit la tenir.

Le barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne comptez sur un bien que quand vous le tenez.
Vous alliez épouser une riche héritiere,
Le contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

FABLE CXXIV.

L'Homme décoiffé.

Un galant étoit chauve, et comme en pleine fête
Sa perruque, en tombant, l'alloit défigurer :
Pourquoi ces faux chevaux tiendroient-ils à ma tête,
Dit-il, puisqu'à leur tête ils n'ont su demeurer?

UN homme chauve se vit obligé de couvrir sa tête de cheveux empruntés. Un jour comme il dansoit en bonne compagnie, il donna en sautant un tel branle à son corps, que sa fausse chevelure en tomba par terre. Chacun se mit à rire. Messieurs, dit le danseur, dans le dessein de faire cesser la risée par quelque bon mot, vous ne devez pas être surpris que ces cheveux n'aient pu tenir sur la tête d'autrui, lorsqu'ils n'ont pu rester sur la leur propre.

En pareille aventure, un sot n'eût su que dire.
Toujours d'un mauvais pas l'homme d'esprit se tire.
Manque-t-il? d'un bon mot il sait tout réparer;
Et sa faute souvent ne sert qu'à l'honorer.

FABLE CXXV.

Les Voyageurs et le Plane.

Sous un plane en été deux voyageurs bien las,
A qui pour leur repos la place sembloit bonne,
Trouvoient l'arbre stérile ; et l'arbre dit : ingrats,
Ne comptez-vous pour rien l'ombre que je vous
(donne.

VERS le milieu d'un des plus chauds jours de la canicule, deux voyageurs prenoient le frais à l'ombre d'un plane. Ils s'y étoient retirés pour se mettre à l'abri du soleil. Comme ils en considéroient les branches sans y appercevoir de fruit ; voilà, se disoient-ils l'un à l'autre, un méchant arbre ; s'il m'appartenoit, puisqu'il n'est bon à rien, je le ferois abattre, et jeter au feu tout présentement. Ingrats, leur dit l'arbre, n'est-ce donc rien que cette ombre que mon feuillage produit, et qui vous garantit si à propos des rayons que vous fuyez ?

Des chefs d'œuvres du ciel, critiques insensés,
Ceci s'adresse à vous. L'insecte et le reptile
Servent plus que vous ne pensez.
Le ciron, ici-bas, n'est pas même inutile.
De leurs proprietés nul n'apperçoit l'effet :
D'accord ; mais Dieu sait bien l'usage qu'il en fait.

FABLE CXXVI.



Le Pêcheur et les Poissons.

Un pêcheur en pêchant s'adonnoit aux chansons,
Puis jetant son filet : ces bizarres poissons
De ma flûte, dit-il nullement ne s'émeuvent,
Et sitôt qu'ilssont pris, ildansenttantqu'ils peuvent.

UN pêcheur assis sur le bord d'une riviere, jouait de la flûte. Il pensoit que les poissons charmés de ses accords, approcheroient de la rive, et si proche, qu'il pourroit les prendre à la main : mais il eut beau en jouer, pas un ne vint. Alors le pêcheur prit ses filets, et les jeta dans la riviere. Aussitôt les poissons entrerent en foule. Poissons, leur dit l'autre en les tirant de ses rets, je m'étois imaginé que vous aimiez la musique, mais je me suis bien apperçu qu'avec vous on trouvoit

eux son compte à se servir de filets que de
tes.
uceur a rarement attiré des rebelles.
leur devoir en vain, Prince, tu les rappelles :
ı est sourd à la flûte, amene le canon,
entôt tu les auras à ta discrétion.

FABLE CXXVII.

Le Crocodile et le Renard.

crocodile noble, et d'une humeur hautaine,
mtoit de sa maisons les titres anciens;
rmoi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine
savoir où j'irai qu'à savoir d'où je viens.

ᴊE crocodile méprisoit le renard, et ne lui
rloit que de sa noble extraction. Faquin,
ı disoit-il d'un ton arrogant, je te trouve
en hardi d'oser te faufiler avec moi. Sais-
bien qui je suis! sais-tu que ma noblesse
t presque aussi ancienne que le monde! Et
mment pourrez-vous me prouver cela, ré-
iqua l'autre fort supris! Très-aisément, reprit
crocodile. Apprends que dans la guerre des
ans, quelques-uns d'entre les Dieux prirent
fuite, et vinrent, transformés en crocodiles,
cacher au fond du Nil. C'est de ceux-là dont
descends en droite ligne, Mais toi, misérable,
ɔù viens-tu! En vérité, répartit le renard,
ˀst ce que je ne sais point, et ce que je n'ai
mais su. Croyez, Seigneur crocodile, que je
ıis beaucoup plus en peine de savoir où je
ıs, que d'apprendre d'où je viens.

Moins d'orgueil, noble fat. Ce petit dont
N'a jamais mérité tes insolens mépris.
A quoi bon, vicieux, lui tant vanter ta 1
S'il a de la vertu, quel qu'il soit, il t'effa

FABLE CXXVI.

Le Vœu du Malade.

Un homme étoit malade, et ne possédant
Fait vœu d'offrir cent bœufs, en cas qu'il en
Sa femme dit : comment fournir au sacri
Ma femme, à cela près, dit-il, portons-nc

UN laboureur, dangereusement 1 voua cent bœufs à Esculape. Il les lu immoler, bien entendu lorsqu'il seroi Cent bœufs s'écria sa femme! vous 1 sez pas, mon fils; hé! grands Dieux, prendre, quand je n'en vois pas un s notre étable! Taisez-vous, lui répo malade; si j'en reviens, il faudra bien bon Esculape se contente, s'il lui p notre veau.

Dans l'orage, il n'est vœu qui coûte au 1
Les dieux peuvent tout prendre. Est-on
(
A-t-on gagné le port, sot qui tiendroit pa
Encore Dieu sait quel veau, si le prêtre l'

FABLE CXXIX.

Les Pêcheurs.

ilet pesoit fort, chaque pêcheur tiroit;
s ce poids ne venoit que d'une grosse pierre;
le peu de poissons que ce filet enserre.
:e monde on n'a pas tout ce que l'on voudroit.

ES pêcheurs tiroient leurs filets hors de
s comme ils les sentoient plus pesants
de coutume, ils en concevoient bonne
rance. La pêche, se disoient-ils les uns
autres, sera sans doute des meilleures;
Dieu sait quels poissons nous allons voir
nos rets. Leur joie fut courte, car
qu'après beaucoup de fatigue, ils eurent
e fond de leurs filets, ils n'y trouverent
n gros caillou, que le courant de la ri-
e y avoit amené.

fils, son pere mort, trouva certains papiers
urés, sous la clef, de triple couverture,
es crut bons contrats. On en fit l'ouverture;
i ce que c'étoit, de vieux calandriers.

FABLE CXXX.

Les Grenouilles.

D'un marais desséché, les tristes habitantes
Voulant chosir un puits, une des plus prudentes,
Qui pour la sûreté trouvoit ce lieu suspect,
Dit : que deviendrons-nous si le puits devient sec?

Les grenouilles virent dans le fort de l'été leurs marais à sec. Où nous retirerons-nous, s'écrierent-elles alors? Dans ce puits que vous voyez tout proche de vous, dit une des plus jeunes. L'eau l'emplit jusqu'à deux doigts du bord; ainsi il nous sera très-aisé d'y entrer. Fort bien, répliqua une des plus vieilles; mais quand l'eau viendra à baisser, et que nous nous trouverons au fond de ce puits, à vingt pieds au moins de son ouverture, en sortirons-nous aussi aisément que nous y serons entrées?

Refléchissez, pesez l'entreprise conçue;
Considérez sur-tout quelle en sera l'issue.
Il est bon de penser comme l'on entrera,
Mieux encore de savoir par où l'on sortira.

'ABLE CXXXI.

Les deux Ennemis.

ı même vaisseau, prêt à faire naufrage,
nnemis étoient sur le point de mourir,
un se disoit en soi-même : Courage,
ı vais me noyer, mais l'autre va périr.

x hommes qui se haïssoient mortelle-s'étoient embarqués sur le même vais-omme il cingloit à pleines voiles, une s'éleva; et si grande, que le navire, les vents, et fracassé par les vagues, uvrit. Dans cette extrémité les deux rs, que l'eau commençoit à gagner, soloient, quoiqu'ils se vissent sur le l'être submergés. Si je péris, disoient- et l'autre au fond du cœur, mon en-érit aussi.

st du cœur humain l'injuste cruauté:
rage ou voudroit que tout fût agité.
-t-on, l'on voudroit voir souffrir tous les
(autres.
disgraces, leurs maux nous consolent des
(nôtres.

FABLE CXXXI

Le Lion, l'Ours et le Renard

Tandis que contre un ours un grand lion
Un renard se saisit du prix de leur comb
Nous n'avons bien souvent d'intérêt que l
Et nous nous tourmentons pour le profit d'

LE lion et l'ours s'entre-déchiroie
cela pour quelques rayons de miel
avoient trouvés dans le creux d'un
Chacun d'eux prétendoit en faire son
sans le partager avec son compagn
eussent beaucoup mieux fait d'en fair
parts ; car tandis qu'ils s'acharnent l
l'autre, un renard se glisse sans bruit
miel, le lape et se sauve.

Ainsi débats souvent finissent entre princ
Tandis que pour quelques provinces
Ces deux-ci sont aux mains, un tiers pren

Et par ce moyen, net les accorde tous d

FABLE CXXXII

L'Astrologue.

Un jour une personne aux astres bien inst
Regardoit vers le ciel, et tomba lourdeme
Tel donne de leçons sur la bonne conduit
Qui s'égare lui-même et bronche à tout n

UN astrologue contemploit les ast

ıarchant : il eût beaucoup mieux fait de re-ırder à ses pieds; car tandis qu'il leve les ɜux, et les tient toujours fixés vers le ciel, oici que sans voir un puits qu'on avoit creusé ır son chemin, il en approche, et de si rès, qu'il s'y précipite et s'y noie.

.vis à vous, savans en inutilités;
[ais sur le necessaire, esprits fort hébêtés.
'el voit ce qui se passe autour d'une planete,
'ui chez lui ne voit rien, même avec sa lunete.

FABLE CXXXIV.

Le Dauphin et le Thon.

'n dauphin poursuivoit un thon, quand sur les bords
s sont jetés tous deux froissés, demi-morts :
'ous voilà, dit le thon, assez mal, ce me semble;
[ais quel plaisir pour moi, que nous mourions
(ensemble !

ŪN dauphin poursuivoit un thon, dans dessein de se venger de quelque offense l en avoit reçue. Ce dernier gagne le ri-ı, l'autre l'y suit. Et le thon pour échap-, sauta sur le sable, et le dauphin s'y avec lui. Mais voici que froissés de leur ı, ils y demeurerent tous deux étendus. ndant l'air de la terre agit sur eux. Ils blissent hors de leur élément, et meu-non sans s'être repentis de n'avoir con-ıue leur ressentiment.

phin transporté d'une indiscrette rage,

Périt avec le thon, jeté sur le rivage.
Plus d'un vindicatif achete, ainsi que lui,
A ses propres dépens, le dommage d'autrui.

FABLE CXXXV.

Le Fossoyeur et le Médecin.

C'est dommage d'un tel, mais je me persuade
Qu'il ne pouvoit guérir, tant il étoit mal-sain.
Voilà ce qu'à-peu-près un fort bon médecin
Disoit au fossoyeur enterrant son malade.

UN fossoyeur enterroit son voisin. Comme il achevoit de combler la fosse, il apperçut le médecin qui avoit traité le défunt pendant sa maladie. Je vous croyois si habile, lui dit-il, que je m'étois imaginé que vous tireriez votre malade d'affaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, répliqua le docteur ; mais ce homme étoit mal sain. Et s'il ne l'avoit pas été, repartit le fossoyeur en secouant la tête, auroit-il eu besoin de vous ?

De tous nos charlatans excuse illégitime.
Le malade meurt-il, il étoit cacochyme.
La nature l'a-t-elle, en dépit d'eux, guéri,
Il seroit, vous dit-on, sans nous déjà pourri.

FABLE CXXXVI.



L'Oiseleur et la Vipere.

L'oiseleur se trouva surpris
Étant piqué de la vipere :
Hélas, dit-il, quelle misere !
Je voulois prendre, et je suis pris.

Un oiseleur cherchoit à prendre des oiseaux. Comme il se baissoit pour tendre ses réseaux ; une vipere le piqua au pied. Ah ! s'écria l'homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrois-je être surpris qu'on m'ôte la vie, tandis que je ne pense, moi, qu'à la ravir aux autres !

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc sur ce point
L'avis que le sage vous donne.
Homme, si vous voulez qu'on ne vous nuise point,
Ne nuisez à personne.

FABLE CXXXVII.



L'Ane qui change de Maitre.

Un âne malheureux autant qu'on le peut être,
Servit un corroyeur qui fut son dernier maître;
Et sous la cruauté de ce tyran nouveau,
Eut lieu plus que jamais de craindre pour sa peau.

L'ANE d'un jardinier se lassa de se lever avant le point du jour pour porter des herbes au marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un maître chez qui il pût, disoit-il, au moins dormir. Soit, dit le maître des Dieux : et cela dit, voilà le baudet chez un charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours qu'il regretta le jardinier. Encore, disoit-il, chez lui j'attrapois de temps en temps à la dérobée quelques feuilles de chou; mais ici que peut-on gagner à porter du charbon!

les coup, et rien davantage. Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un corroyeur, et le baudet, qui n'y pouvoit souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeoit, crioit plus fort que jamais, et demanda pour la troisieme fois un autre maître. Alors le Dieu lui dit: Si tu avois été sage, tu serois resté chez le premier. Quand je t'en donnerois un nouveau, tu n'en serois pas plus content que des autres. Ainsi, reste où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre.

Ce baudet inconstant, change, et n'y gagne point;
Un Dieu tout Dieu qu'il est, ne peut le satisfaire.
Mécontent de son sort, par-tout on l'entend braire.
Que d'hommes ici bas sont ânes sur ce point.

FABLE CXXXVIII.

Le Lion et la Grenouille.

Au bruit d'une grenouille, un lion qui se repose
Se leve, et se reproche à soi-même, ayant vu
Que c'étoit si peu de chose,
La honte de s'en être ému.

UN lion se coucha sur les bords d'un marais, et s'y assoupit. Comme il y dormoit d'un sommeil profond, une grenouille se mit à coasser: à ce bruit, l'autre s'éveille; et comme il croit que quelque puissant animal vient l'attaquer, il se leve, et regarde de tous côtés. Mais quel est son étonnement, lorsqu'il apperçoit celle qui l'avoit si fort épouvanté!

Un lion, la terreur des bois,
Troublé par la grenouille, en redoute la voix.
Braves, que ceci vous apprenne,
Qu'un rien peut quelquefois effrayer un Turenne.

FABLE CXXXIX.

Le Maure.

Un homme passe et les nuits et les jours
A teindre un maure; il perd sa teinture.
Ce qu'une fois nous sommes par nature,
L'art n'y fait rien, nous le sommes toujours.

Un homme se mit en tête de blanchir un maure; il le baignoit, lavoit et frottoit : mais ce fut temps perdu. Le maure bien décrassé parut encre plus noir qu'il n'étoit auparavant.

Vous n'effacerez point ces impressions vives
Que nature en nous fit. Vous me lavez en vain,
Maître, et vous perdez le temps et vos lessives;
Je serai toujours noir, si je suis Africain.

FABLE CXL.

Le Marchand et la Mer.

Un marchand, échappé d'un naufrage funeste,
Voyoit la mer tranquille, et disoit : Flots ingrats,
Vous voudriez encore avoir ce qui me reste,
Mais je ne me rembarque pas.

Un marchand chargea un vaisseau de mar

chandises, et partit pour les Indes. Lorsqu'il mit à la voile, le vent étoit favorable et la mer tranquille : mais à peine eut-il perdu le port de vue, que le vent changea tout-à-coup ; la mer éleva ses vagues, poussa le navire sur un banc de sable et l'y fit échouer. Le marchand vit périr toutes ses marchandises, et ne se sauva qu'avec peine sur quelques débris du vaisseau. Quelques jours après, comme il se promenoit sur le rivage où il avoit abordé, il vit la mer calme, et qui sembloit lui dire de se rembarquer de nouveau. Perfide mer, s'écria-t-il, c'est en vain que, par une feinte tranquillité, tu cherches à m'attirer. S'y fie qui voudra ; quant à moi, je n'ai point encore oublié de quelle maniere tu m'as traité ces jours passés; je ne suis pas d'humeur à me fier une seconde fois à qui vient de me donner des preuves de son infidélité.

Instruit par son malheur le marchand devint sage.
L'imitons-nous ? A peine échappés du naufrage,
Sur la rive on nous voit bientôt tout oublier,
Cent fois battus des vents, cent fois les défier.

FABLE CXLI.



Les deux Coqs et le Faucon.

Deux coqs étant rivaux se battoient de bon cœur;
Le faucon tout-à-coup vint saisir le vainqueur,
Qui faisoit trop de bruit à cause de sa gloire,
Et laissa le vaincu jouir de la victoire.

DEUX coqs se battirent à outrance, et cela pour l'amour d'une poule qui les avoit rendus rivaux. Le vaincu prit la fuite, et se retira dans un coin de la basse-cour, pendant que le vainqueur montoit sur le haut du poulailler, pour y chanter sa victoire. Celui-ci ne s'en réjouit pas long-temps; car tandis qu'en battant des ailes, il ne pensoit qu'à y faire éclater sa joie, le faucon qui l'avoit aisément découvert sur le haut de ce toit, vint fondre sur lui et le mit en pieces.

Ce fier coq ne jouit qu'un moment de sa gloire.
Trop pleins de vos exploits, pensez à vous guerriers;
Croyez, vous qui chantez un peu trop haut victoire,
Qu'un revers imprévu peut flétrir vos lauriers.

FABLE CXLII.

Le Castor et les Chasseurs.

Le castor malheureux qui n'avoit point d'appui,
Et que tant de chasseurs pressoient à toute outrance,
Retrancha de son corps, et s'ôta par prudence
La chose pour laquelle ils couroient après lui.

Des chasseurs poursuivoient un castor, dans le dessein de tirer profit de certaine partie de son corps. Ils avoient coutume d'en employer la chaire comme un remede souverain contre plusieurs maux. Le castor, qui savoit leur intention, n'eut pas plutôt reconnu qu'il ne pouvoit leur échapper, qu'il la prit à belles dents, et se la retrancha. Alors les chasseurs satisfaits d'avoir ce qu'ils cherchoient, cesserent de le poursuivre, et se retirerent. Ainsi le castor, qui fort sagement jugea à propos de se défaire d'une partie qu'il ne pouvoit conserver sans perdre le tout, se sauva par son jugement.

De tout bien qui lui nuit, le sage se décharge,
Avec des yeux d'envie, un grand voit-il ta charge,
Cours la lui vendre; et sans tarder.
Tu te perdrois à la garder.

FABLE CXLIII.

Le Berger et le Chien.

Un berger nourrissoit son chien de brebis mortes ;
Et comme la plus grasse approchoit du trépas :
De l'air dit-il au chien, dont tu te déconfortes,
Tu craindrois volontiers qu'elle ne mourût pas.

UN berger avoit donné plusieurs fois à son chien les brebis qui mouroient chez lui de maladie. Un jour une des plus grasses de son troupeau tomba malade, alors le chien parut plus triste que de coutume. Le berger lui en demanda la cause ; sur quoi l'autre lui répondit qu'il ne pouvoit, sans s'affliger, voir la meilleure brebis du troupeau en danger de périr. Tu me portes bien mine, lui répart l'homme, de penser beaucoup plus à ton intérêt qu'au mien. Tu as beau dissimuler, va, je suis bien persuadé que tu ne t'attristes de la maladie de ma brebis, que parce que tu crains, qu'en réchappant elle ne t'échappe.

Concluons de ceci, qu'il faut se méfier
De la douleur d'un héritier.
Ce neveu, quand il pleure, et peut-être de joie,
Craint-il de perdre un oncle, ou de manquer sa proie!

FABLE CXXIV.

L'Avare et le Passant.

L'avare avec son cœur enterra son trésor;
On le vole. Ah! dit-il, je suis à la besace.
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous servira tout autant que votre or.

UN avare enfouit son trésor dans un champ; mais il ne put le faire si secrétement qu'un voisin ne s'en apperçût. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or et l'emporte. Le lendemain l'avare revient rendre visite à son trésor. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il n'en trouva que le gîte! Un Dieu même ne l'exprimeroit pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux, en un mot se désespere. A ses cris, un passant accourt. Q'avez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous désoler de la sorte? Ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie, s'écria l'avare : mon trésor que j'avois enterré près de cette pierre. Sans vous donner la peine de le porter si loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous? Vous auriez pu en tirer à toute heure, et plus commodément l'or dont vous auriez eu besoin. En tirer mon or, s'écria l'avare! O ciel! je n'étois pas si fou. Hélas! je n'y touchois jamais. Si vous n'y touchiez point, répliqua le passant, pourquoi vous tant affliger? Hé, mon ami, mettrez la pierre à la place du trésor, elle vous y servira tout autant.

Le conseil étoit bon; mais tel est de l'avare
L'entendement bizarre :
Affamé, demi-nu, quand on regorge d'or,
Ou se plaît à languir près de son cher trésor.

FABLE CXLV.

Le Cerf et le Faon.

Le faon, du cerf son pere, exaltoit les mérites,
Qu'il étoit grand et fort, mieux armé que le chien.
Mon fils, je suis d'accord de tout ce que vous dites;
Mais du côté du cœur, cela ne va pas bien.

LE faon soutenoit à son pere que la nature lui avoit donné de si grands avantages sur le chien, q'uil n'avoit aucun lieu de le craindre. Si jamais, disoit-il au cerf, nous en venons aux prises le chien et moi, comptez que je n'aurai pas de peine à le batre ; car, outr que je suis plus haut, et par conséquent plı fort que lui , je vois ma tête armée d'ı bois que la sienne n'a point. Mon fils, ı partit l'autre, donnez-vous bien de garde l'attaquer , la partie ne seroit pas égale. les Dieux lui ont refusé le bois qu'ils v ont donné, ils lui ont fait présent d'un c que vous n'avez point.

Les armes au poltron donnent peu d'avantaǥ
Le cœur mieux que le fer sait défendre un gue
Armé de pied en cap, s'il manque de cour
Sa cuirasse ne peut l'empêcher de plier.

FABLE CXLVI.

Le Renard et le Sanglier.

rquoi, dit le renard au sanglier, sans cesse
iguises-tu les dents, lorsque rien ne te presse?
endrai-je, dit l'autre, à me les aiguiser
Quand il sera temps d'en user?

N sanglier aiguisoit ses défenses contre le
nc d'un arbre. A quoi bon, lui dit un
ard, te préparer au combat, quand tu ne
s ni chien ni chasseur? Hé, dois-je atten-
, répliqua l'autre, que je les aie en
eue, pour songer à tenir mes armes en
it, quand ils ne me donneront pas le temps
penser?
un camp bien retranché, si l'assiette en est forte,
nds-la plus forte encor; mais tout est coi.
(N'importe.
and l'ennemi viendra t'enlever ton quartier,
e sera pas temps de te fortifier.

FABLE CXLVII.

Le Savetier médecin.

pauvre savetier qui n'étoit qu'une bête,
vint médecin riche, et des plus enviés;
tel imprudemment lui confia sa tête,
i n'auroit pas voulu lui confier ses pieds.

N savetier des plus ignorans dans son
tier, trouva si peu son compte au profit

qui lui en revenoit, qu'il lui prit fantaisie d'en changer. Un jour il se mit en tête d'être médecin, et le fut, au moins on le crut tel. Quelques termes de l'art qu'il apprit, son effronterie et son babil, joint à l'ignorance de ses voisins, eurent bientôt fait d'un artisan très-mal adroit, un fort habile charlatan. Il publia par-tout que la vertu de ses remedes étoit infaillible, et chacun le crut sur sa parole. Un de ses voisins, pourtant moins dupe que les autres, s'en moqua; voici comment. Il se dit attaqué d'un grand mal de tête, et mande le docteur. Celui-ci vient, et raisonne fort au long sur le prétendu mal; ensuite il assure le malade qu'il l'en délivrera, et en peu de temps, pourvu qu'il veuille s'abandonner à ses soins. Pauvre ignorant, répartit le voisin, en éclatant de rire, et comment pourrai-je me résoudre à te livrer ma tête, quand je ne voudrois pas seulement te confier mes pieds!

Esope a beau prêcher, malgré maint apologue
Médecins ici-bas auront toujours la vogue.
Jusqu'au tombeau, l'ignorant les croira,
Et jamais, sans séné, le savant ne mourra.

FABLE CXI

FABLE CXLVIII.



Les Lievres et les Grenouilles.

Saisis d'une frayeur qui leur causoit la fievre,
Les lievres se jetant dans une mare tous,
Aux grenouilles font peur : Courage, dit un lievre,
Il est des animaux plus timides que nous.

Des livres fuyoient tout éperdus; rien ne les y obligeoit. Le bruit des feuilles que le vent agitoit dans la forêt, leur ombre peut-être les épouvantoit. Comme ils passoient près d'un marais, ils apperçurent des grenouilles, qui, tout effrayées du bruit qu'ils faisoient en fuyant, se plongeoient au fond de l'eau. Oh! oh! dit un d'entr'eux, qu'est-ce que ceci! Vraiment nous portons ici la terreur, amis, reprenons courage, et rebroussons chemin; nous sommes plus redoutables que nous ne pensons.

Fiers de porter la peur aux bords du marécage,
Les lievres rassurés ses crurent du courage.
D'un plus poltron que soi, qu'un poltron soit
(vainqueur,
Le Thersite, en tremblant, se croit homme de cœur.

FABLE CXLIX.

Le Trompette.

Un trompette sonnant la charge en un combat,
Fut pris : Pardon, dit-il, je ne suis point soldat,
Et je n'ai de ma main tué pas un des vôtres.
Non, mais c'est toi qui fais entre-tuer les autres.

UN trompette, après avoir sonné la charge, fut pris par les ennemis. Comme un d'entre eux levoit le bras pour le percer de son épée : quartier, s'écria le prisonnier. Considérez que je ne me suis servi que de ma trompette, et qu'ainsi je n'ai pu ni tuer ni blesser aucun des vôtres. Tu n'en mérites pas moins la mort, répliqua l'autre en lui plongeant l'épée dans le ventre : méchant, qui ne tue jamais, il est vrai, mais qui excite les autres à s'entre-tuer.

Le malheureux trompette eut beau crier merci,
Il meurt percé de coups mlagré ce qu'il oppose.
Juges trop indulgens, apprenez de ceci,
Qu'on doit punir du mal et l'auteur et la cause.

FABLE CL.

Le Laboureur et ses Chiens.

Un laboureur pressé d'une faim continue,
Mangea jusques aux bœufs qui traînoient sa charrue;
Et ses chiens dirent : Sauvons-nous,
Sinon il nous mangera tous.

Un laboureur détela les bœufs de sa charrue dans un temps de famine, les tua, dans la vue de s'en nourrir lui et sa famille. Ses chiens qui s'en apperçurent, sortirent aussitôt du logis, et gagnerent pays. Sauvons-nous, se disoint-ils les uns aux autres. Si cet homme tue des animaux, dont il a si grand besoin pour son labourage, que ne nous fera-t-il point à nous, qui ne lui sommes pas à beaucoup près si nécessaires.

Les chiens eurent bon nez. L'homme avoit résolu
Très-sûrement de s'en défaire.
Qui consume le nécessaire,
N'épargne pas le superflu.

FABLE CLI.



Le Lion, le Renard et l'Ane.

Le lion, le renard et l'âne, d'une bande
Chassoient: l'âne des parts s'appliqua la plus grande;
Il périt. Le renard, sage aux dépens d'autrui,
Donna tout au lion, ne gardant rien pour lui.

UN jour le lion, le renard et l'âne chassèrent ensemble, et prirent une biche. Celle-ci ne fut pas plutôt par terre, que l'âne la dépeça. Les parts faites, il se jeta le premier sur la plus grosse des trois, et s'en saisit. Cette indiscrétion déplut au lion, et à tel point, qu'il se lança sur le baudet, et l'étrangla. Alors le renard qui appréhendoit le même traitement, se garda bien de prendre la part qui lui appartenoit : au contraire, il la joignit à celle du lion et de l'âne, et les lui céda.

ıtes trois. A ce trait d'honnêteté, le lion i, un moment auparavant, étoit sur le point faire au renard ce qu'il avoit fait à l'autre, radoucit. Il fit plus, comme il étoit content voir la biche toute entiere, il le remercia sa courtoisie. Ainsi le renard se tira, par ı habileté, d'un danger où l'âne s'étoit :du par son imprudence.

urtisans, c'est à vous que ce discours s'adresse.
itez du renard la politique adresse,
'ec pl·ıs fort que vous ne tirez au bâton;
quels que soient vos droits, cédez tout au lion.

FABLE CLII.



La Vieille et sa Servante.

ı coq une servante abrégea le destin,
'oyant qu'elle pourroit s'en lever moins matin;
: fut encore pis, car après cette perte,
maîtresse inquiete en fut bien plus alerte.

UNE vieille n'avoit pas plutôt entendu la

chant de son coq, que tous les matins elle alloit une heure avant le point du jour éveiller sa servante. Alors il falloit se lever pour prendre ensuite une quenouille, qu'on ne quittoit que long-temps après le coucher du soleil. Celle-ci, qui séchoit de fatigue et d'insomnie, prit un jour le coq et le tua, dans la pensée qu'elle dormiroit tout à son aise, sitôt que sa maîtresse auroit perdu son réveille-matin; mais le contraire arriva. Le coq mort, la vieille, qui n'entendoit plus de chant qui la réglât, étoit toute la nuit sur pied, et couroit éveiller sa servante, lorsqu'à peine celle-ci avoit eu le temps de se coucher.

Expédient cru bon souvent gâte une affaire.
Ceci fait, on croyoit amender son destin,
Se lever plus tard; au contraire,
Le coq mort, on se leve encore plus matin.

FABLE CLII.



Le Cheval et l'Ane.

ne, qui se croyoit malheureux sur la terre,
cheval envia l[illegible]noblesse et les dons :
is quand il s'apperçut qu'on alloit à la guerre,
lit : Fi de la gloire, et vivent les chardons.

N cheval couvert d'une riche housse, it trouver son maître à la guerre. Un âne vit passer, alors il ne put s'empêcher de pirer, et d'envier le bonheur de l'autre. s-moi, lui dit le cheval qui s'en étoit erçu, et tu partageras la gloire dont je s me couvrir. Le baudet ne se le fit pas dire x fois et le suivit. Il arrive au camp ; et ord soldats, armes, pavillons, le bruit tambours, le fait tressaillir d'aise. Mais lques jours après, lorsqu'il vit le cheval gé de porter son maître dans la mêlée,

au risque de mille coups, il sentit diminuer sa joie, et pensa à ce qu'il avoit quitté. Un moment après, il baissa les oreilles, et tourna le dos. Puis, malgré tout ce que l'autre lui put dire pour l'engager à rester, il courut au grand trot reprendre le chemin du moulin.

Bientôt l'on se repent de ses vœux indiscrets.
Chez la gloire, de loin tout est beau; mais de près,
Pesez bien le pour et le contre,
Vous ferez moins de cas des lauriers qu'on vous
(montre.

FABLE CLIV.



Le Laboureur et la Cicogne.

A de méchants oiseaux le laboureur subtil
Trouva dans ses filets une cicogne unie,
Qui, lui criant merci: Tu mourras, lui dit-il,
Il ne faut pas hanter mauvaise compagnie.

UN laboureur tendit ses réseaux: une ci-

gogne et quelques oiseaux de proie s'y abattirent, Alors l'homme les prit et tua les derniers. Comme il se mettoit en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontroit qu'elle n'étoit ni méchante ni complice des brigandages que ceux parmi lesquels elle se trouvoit prise avoient exercés, et partant, que c'étoit une injustice criante de vouloir, en la confondant avec eux, lui faire le même traitement qui leur avoit été fait. Tu mourras, repartit l'oiseleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en si mauvaise compagnie ! Cela dit, il lui tord le cou.

C'est ainsi que surpris parmi des scélérats,
Vous auriez beau crier que de leurs injustices
Vous n'êtes point l'auteur : on ne vous croira pas.
Les hanter, c'est se mettre au rang de leurs com-
(plices.

FABLE CLV.



Le Paon et la Pie.

Le paon est élu roi, comme un fort bel oiseau;
La pie en murmure et s'irrite
Qu'on ait peu d'égard au mérite :
Est-il sûr qu'on soit bon, parce que l'on est beau?

Un jour les oiseaux s'assemblerent à dessein de nommer entr'eux un roi, qui fût capable de les gouverner. Chaque oiseau, pour se concilier les suffrages de l'assemblée, fit valoir tout autant qu'il le put les avantages qu'il avoit reçus de la nature. L'aigle parla de sa force, le coq de son courage, le perroquet de sa mémoire, et la pie de son esprit. Mais ce fut en vain que les uns et les autres vanterent à la diete leurs bonnes qualités. On n'y fit pas la moindre attention,

au contraire, le récit qu'ils en firent ennuya. Là dessus, le paon vint à son tour étaler sa belle queue. Dès qu'il parut, les oiseaux, charmés de la bigarrure de son plumage, lui donnerent leurs voix; de sorte que sans vouloir écouter les remontrances de la pie, qui soutenoit que ce paon n'avoit point d'autre mérite que celui de sa queue, ils lui rendirent hommage, et sur-le-champ le proclamerent roi.

La pie à fort bon droit siffloit un choix peu sage.
C'est l'esprit qui gouverne et non pas le visage.
Chez un prince éclairé la beauté sied fort bien:
Mais dans qui n'est que beau, qu'on la compte
(pour rien.

FABLE CLV.

Le Dauphin qui porte un Singe.

Le dauphin sur son dos portoit un singe à nage,
Et reconnut au premier mot
Qu'il n'étoit pas un homme, ou que c'étoit un sot:
Ainsi ne voulut pas s'en charger davantage.

UN dauphin cotoyoit de fort près en nageant le rivage de la mer. Bon, dit un singe qui l'apperçut, voici un moyen pour voir la pleine mer tout à mon aise. Je ne l'ai jamais vue, et ainsi il faut que je me contente. Cela dit, il s'approche du rivage, ensuite il s'élance, et retombe sur le dos du poisson. Celui-ci qui aime l'homme, crut qu'il en portoit un, et mena le singe assez loin. Là dessus

ce dernier, charmé de voguer sur l'oc jette un cri de joie. A ce cri, l'autre lev tête, envisage le singe, et le reconnoît. dauphin fit sauter sa charge en l'air coup de queue, et se replonge aussitô fond de la mer.

Ignorant fourni d'impudence,
De loin semble tout au tre. On le prône, on l'av
Mais a-t-on de plus près manié son esprit,
On le remet où on le prit.

FABLE CLVII.



Le Berger et le Louveteau.

Parmi tous ses mâtins, pour son propre domm
Un berger laissa croître un louveteau fort do
Il n'est ni prudent, ni sage
De mettre la brebis à la garde des loups.

UN berger trouva un louveteau que

louve avoit abandonné ; il le prit et l'emporta dans sa cabane ; là il le nourrit, et l'éleva parmi les chiens qui gardoient son troupeau. Il auroit beaucoup mieux fait de l'assommer, car le louveteau qui d'abord n'avoit fait aucun mal tant qu'il s'étoit senti foible, ne fut pas plutôt loup, qu'après avoir étranglé les chiens, pendant que le berger dormoit, il courut se jeter sur les brebis, et les mit toutes en pieces.

N'élevez point de loup, ni même de renard;
Car, pendant que le temps s'écoule,
Il croît, puis un beau jour vous croque mainte poule.
Commines dit qu'un grand en convint, mais trop
(tard.

FABLE CLVIII.

Le Serpent conduit par la Queue.

Le serpent vit sa queue et sa tête en querelle,
Car la queue à son tour voulut aller devant.
Mais s'en acquittant mal: O tête! lui dit-elle,
Menez-nous, je vous prie, ainsi qu'auparavant.

UN jour le serpent vit sa queue s'élever contre sa tête. Quel orgueil, disoit la premiere à l'autre, de s'imaginer, comme vous faites, que je ne pourrois pas vous mener aussi-bien que vous me menez ; comme si mon jugement étoit fort inférieur au vôtre ! Il y a assez de temps, ce me semble que je vous suis, suivez-moi maintenant à votre tour, et vous verrez si tout n'en ira pas

beaucoup mieux. Cela dit, elle tire la tête et rebrousse chemin; heurte tout ce qui se trouve sur son passage; ici se froisse contre une pierre; là trouve des ronces qui la déchirent; puis un peu plus loin va se jeter dans un trou. Elle n'eut pas fait vingt pas, que tout le serpent fut en très-mauvais état. Alors elle se laissa gouverner, et convint en suivant la tête comme à l'ordinaire, que tout étoit bien mieux conduit par elle que par la queue.

Citoyen, qui sentez votre sot d'une lieue,
Qui taxez le conseil, feriez ceci, cela,
Toujours mieux que la tête; apprenez, folle queue,
Que c'est ainsi jadis que celle-ci parla.

FABLE CLIX.

Jupiter, Apollon et Momus.

Jupiter se vanta de tirer aussi droit
Qu'Apollon, qui pour l'arc étoit bien plus adroit,
Ah! s'écria Momus qui n'épargnoit personne,
Que l'un tire et que l'autre tonne.

PRETEZ-moi pour un moment votre arc, dit un jour Jupiter à Apollon, je veux vous montrer que j'en sais tirer, et même plus juste que vous. Voyez-vous ce chêne planté sur la cime de l'Olympe? Je veux que la fleche que je vais décocher aille droit au milieu du tronc de l'arbre. Cela fait vous tâcherez d'en faire autant, et qu'après cela *Momus* nomme le plus adroit de nous deux.

nt cela, il prend l'arc d'Apollon, et ande. Le trait part. Mais au lieu d'aller t, il s'écarte, rase le visage du juge, a se briser contre des rochers, à cent à côté du but. Maître des Dieux, dit nus, en se levant tout effrayé du danger venoit de courir, j'ignore si les coups ollon sont plus justes, mais ce que je de certain, c'est qu'ils ne m'ont jamais ié la peur que le vôtre vient de me er. Ainsi, croyez-moi, reprenez votre re, et vous seigneur, Apollon votre et tout n'en sera que mieux. Cela dit, vouloir ni s'expliquer davantage, ni dre garde au coup de l'autre, il se a, et de cette maniere, laissa, par agement pour Jupiter, la gageure in-se.

e fait pas tout bien. Que ce rimeur nous drape ;
l'autre conte. Là, qu'une scene nous frappe :
vous, touchez la lyre, une ode vous sied bien.
, de par tout les Dieux, laissez là le Troyen.

FABLE CLX.

Le Bœuf et la Vache.

vache railloit avec peu de justice
œuf qu'à la charrue elle voyoit tirer.
comme on la menoit un jour au sacrifice,
u, lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

l bœuf suoit à tirer la charrue sur un n fort pierreux. Une vache en rioit. re malheureux, lui crioit-elle, je ne

doute point que tu n'envies cent fois le jo
mon sort. Avoue que tu voudrois te vo
nourri et chéri comme je le suis, sans essuy
la moindre fatigue. Comme elle parloit, u
sacrificateur arrive, et lui fait prendre l
chemin du temple pour la conduire à l'autel
et là l'immoler à son Dieu. Orgueilleuse
lui dit alors le bœuf, ton sort te semble-t-i
maintenant si digne d'envie? Il est vrai que j
viens de souhaiter d'être à ta place; mais con-
fesse à ton tour que tu voudrois bien te voir à
présent à la mienne.

Qui drape-t-on ici? Ce faquin qui me raille,
Lorsque par un édit
Thémis va le livrer, sans bien et sans crédit,
Aux outrages de la canaille.

FABLE CLXI.



Le Renard qui a perdu sa queue.

Le renard écourté ne se pouvoit tenir
De dire qu'une queue étoit fort incommode,
Alléguant qu'il falloit faire venir la mode
De n'avoir jamais plus de queue à l'avenir.

UN renard tomba dans un piege, et s'en retira, mais ce ne fut qu'après y avoir laissé sa queue pour gage. Il en étoit au désespoir; car le moyen de se montrer aux autres ainsi écourté, sans exciter leurs risées? Pour s'en garantir, que fait-il! Il se met en tête d'avoir des compagnons; ensuite il assemble les renards, leur conseille en ami, disoit-il, de se défaire de leurs queues; elles embarrassoient beaucoup plus qu'elles n'ornoient; ce n'étoit qu'un poids fort superflu. En un

mot, une queue ne servoit, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le remontrer, on le hua dans toute l'assemblée. Ami, lui dit un vieux renard, j'ignore ce qu'on pourroit gagner à se passer d'une queue; mais ce que je sais certainement, c'est que tu ne m'en aurois jamais fait observer l'inutilité, si tu avois encore la tienne.

Ici que de renards à légere cervelle
Voudroient que chacun fût taillé sur leur modele:
Celui qui ne voit point, voudroit que nul ne vît.
Le sot, que dans le monde il ne fût point d'esprit.

FABLE CLXII.



Le Vigneron et ses Enfans.

Un vigneron mourant dit qu'un trésor insigne
Etoit pour ses enfans dans le fond de sa vigne:
A force d'y fouiller, sans y trouver de l'or,
Il en vint des raisins, et ce fut le trésor.

UN vigneron se sentit proche de sa fin.

appela ses enfans : mes enfans, leur
ne veux point mourir sans vous révéler
ət que je vous ai tenu caché jusqu'à
pour certaines raisons. Apprenez que
ui un trésor dans ma vigne : lorsque
rai plus, et que vous m'aurez rendu
niers devoirs, ne manquez pas
ller, et vous l'y trouverez. Le bon
mort, les enfans coururent à la vigne,
ımerent le champ de l'un à l'autre
ais ils eurent beau fouiller et refouiller,
trouvcrent rien de ce que le pere leur
it espérer. Alors ils crurent qu'il les
ɔmpés ; mais ils reconnurent bientôt
leur avoit rien dit que de véritable.
np ainsi retourné devint si fécond,
vigne leur rapporta pendant plusieurs
le triple de ce qu'elle avoit accou-
produire.

el ne fit pas cet apologue insigne.
n Dieu qu'il nous vient : du moins je l'en
(crois digne.
cun sur l'airain le grave en lettres d'or :
il, nous dit-il, est pour l'homme un trésor.

FABLE CLXIII.



Les deux Chiens.

Un chien en trouve un autre, et lui dit : Où vas-tu ?
A la noce, viens-y tu ne saurois mieux faire :
Il y fut ; mais hélas ! il en revint battu,
Pestant contre la bonne chere.

DEUX chiens gardoient au logis. L'un tout joyeux dit à l'autre ! Frere, je viens d'apprendre que notre maître se marie dans sa maison des champs. Or, tu sais qu'il n'est point de noces sans festin ; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, et la chere que nous y ferons, Dieu le sait. Cela dit, ils partent, et prennent si mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains marécages, et ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cet état, ils arrivent au lieu de la noce. Ils comptoient sur un grand accueil de la part des couviés, mais

mal-à-propos. Dès qu'ils parurent, chacun ria contre leur mal-propreté. A peine étoient-ntrés dans la salle du festin, qu'on les en ssa, l'un à coups de pieds, et l'autre à coups âton. Tout se passa de sorte que nos deux ns crottés s'en retournerent fatigués, affamés attus.

succès d'un projet, qui de nous peut répondre?
l'on croyoit gagner, souvent l'on a perdu.
spagnol dit : Tel est sorti pour tondre,
lui-même, à grands pas, s'en retourne tondu.

FABLE CLXIV.

La Mule.

mule étant grasse, en faisant bonne chere,
antoit qu'elle étoit la fille d'un cheval :
s quand elle fut maigre, et qu'on la traita mal,
eut quelque soupçon qu'un âne étoit son pere.

NE mule grasse et rebondie ne faisoit parler dans sa jeunesse de sa mere la ent, mais elle changea de langage, lors-lle se vit dans sa vieillesse réduite à porter farine au moulin. Alors elle se ressouvint l'âne, et confessa de bonne foi qu'il étoit pere.

st ainsi qu'aujourd'hui dans la prospérité,
faquin s'ennoblit, qui, dès demain peut-être,
Corrigé par l'adversité,
Cessera de se méconnoître.

FABLE CLXV.



Le jeune Homme et la Fortune.

Un homme au bord d'un puits se trouvant endorm
La fortune l'éveille, et lui dit : Mon ami,
Tu n'aurois pas manqué d'accuser la fortune,
Si tu fusses tombé ; c'est la plainte commune.

UN jeune homme s'étoit couché sur bord d'un puits : pendant qu'il y dormoit, fortune passa. Celle-ci n'eut pas plutôt recon le danger où l'autre étoit, qu'elle courut à lu et le tira par le bras. Mon fils, lui dit-elle l'éveillant, si vous étiez tombé dans ce puit on n'auroit pas manqué de m'en imputer faute. Cependant je vous laisse à penser si ç'e été la mienne ou la vôtre.

La fortune eut raison. Tombe-t-on lourdement,
C'est sur elle que l'on s'excuse ;
C'est toujours son aveuglement,
Jamais le nôtre qu'on accuse.

FABLE CLXVI.

Le jeune Homme et l'Hirondelle.

L'hirondelle amenoit le beau temps avec elle;
Un jeune débauché, la voyant arriver,
Vendit le seul habit qu'il avoit pour l'hiver:
Le froid vint, il périt avec l'hirondelle.

UNE hirondelle se hâta un peu trop de repasser les mers, et vint quelques jours avant l'arrivée du printemps revoir le pays d'où elle s'étoit retirée aux approches de l'hiver. Un jeune homme la vit arriver dans un jour assez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'avant-courriere de le belle saison; plus de froid, ainsi je puis me passer de cette robe, qui commence à me peser sur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, et dissipa par des folles dépenses l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guere à s'en repentir; car quelques jours après, le froid revint, et si rude, que le jeune homme en fut saisi faute de robe, et mourut aussi bien que l'hirondelle, dont l'augure lui avoit été si funeste.

Ce jeune homme paya bien cher son imprudence,
Lorsqu'il se vit au froid exposé demi-nu.
Hommes, refléchissez sur son extravagance:
Souvent un bien nous fuit, quand on le croit venu.

FABLE CLXVII.



L'Astrologue volé.

Un fourbe présidoit au milieu d'une place :
Quelqu'un vint qui lui dit: Vous pénétrez fort bien
L'avenir, et savez fort mal ce qui se passe.
Les voleurs sont chez vous qui ne vous laissent rien.

UN voleur entra dans la maison d'un astrologue. Cependant celui-ci se donnoit en pleine place pour un prophête des plus clair-voyans dans l'avenir. Comme il s'y vantoit d'avoir acquis, par l'inspection des astres, la connoissance de tout ce qui devoit arriver dans les siecles les plus reculés, un des assistans qui avoit apperçu le voleur, l'interrompit. Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu sais l'avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne sais pas même le présent ? Car enfin, mon ami, si tu le savois, tu courrois au plus vîte chez toi en chasser le voleur que je viens d'y voir entrer.

Ce

fou qui suit ici les astres dans leur route,
it clair au firmament, et chez lui ne voit goutte.
ez de ce rêveur, et croyez que son art,
l eut quelque succès, ne les doit qu'au hasard.

FABLE CLXVIII.

Jupiter et les Besaces.

ı dit que Jupiter, comme un joug assez doux,
posé de sa main deux besaces sur nous.
ıvant est celle où sont tous les défauts des autres,
derriere il a mis celle où sont tous les nôtres.

Lprès que les hommes eurent été for-
ès, Jupiter s'apperçut qu'ils avoient des
fauts si grands, qu'ils ne pourroient eux-
êmes les souffrir, s'il ne leur en ôtoit la
nnoissance. Il jugea donc à propos de les éloi-
ıer de leur vue; et pour cet effet, il prit tous
s défauts, et en remplit plusieurs besaces;
is il les distribua, donna à chacun la sienne,
la lui mit sur le dos; de telle maniere que
défauts d'autrui pendoient dans la poche
devant; et ceux du porteur dans celle de
rriere.

est ainsi qu'ici-bas le sot encore la porte :
Le sage agit d'une autre sorte;
la retourne, et met ses défauts devant lui,
ındis que sur son dos il jette ceux d'autrui.

FABLE CLXIX.

La Poule trop grasse.

Une poule faisoit chaque jour un œuf frais,
Vivant du peu de grains qu'une poule ramasse;
Et quand, pour la nourrir, on se fut mis en frais,
Elle ne pondit plus à force d'être grasse.

UNE poule pondoit tous les jours un œuf à son maître. Elle m'en pondra deux, disoit celui-ci en lui-même, si je lui donne double nourriture. Là dessus le voilà qui lui jette et rejette du grain d'heure en heure et en abondance. Mais qu'arriva-t-il? La poule, à force d'être bien nourrie, devint si grasse, que bientôt elle pondit moins, et enfin ne pondit plus.

Disette doit tenir un auteur en haleine;
On y gagne, dit-on : desséchez donc ma veine,
Et faites jeûner le savant;
Mais n'engraissez pas l'ignorant.

FABLE CLXX.

Jupiter et la Tortue.

Des bêtes Jupiter vit la race confuse;
La tortue arrivant trop tard, mal-à-propos,
Du soin de sa maison composa son excuse,
Et Jupiter lui mit sa maison sur le dos.

UN jour Jupiter manda les animaux. Il vouloit pour se récréer, les voir tous ensemble, et en considérer la diversité. Ceux-ci obéirent, et

nt à grande hâte. La tortue seule se e, et si long-temps qu'on crut qu'elle oit pas. Elle arriva pourtant, mais la et sur ce qu'on s'en plaignoit, elle présenter qu'avant de partir, il lui avoit isporter sa maison en lieu de sureté; lui avoit fait, disoit-elle, perdre beau- emps. Mais l'excuse fut si peu goûtée, lui donna pas le temps de la faire peine eut-elle commencé à parler de n, que Jupiter, qui vouloit être obéi, lai, la lui mit sur le dos. De là vient- inition de sa faute, elle la porte encore ui.

tout bien pesé, la tortue eut raison
r en partant à cacher sa maison.
ant Jupiter veut que son toit la couvre;
vous a mandés, petits, courez au Louvre.

ABLE CLXXI.

La Biche et la Vigne.

e tenoit une biche à couvert,
e rendant pas de son asyle digne,
la ronger, fait du bruit, et se perd
ngratitude à l'égard de la vigne.

hasseurs pousuivoient une biche: celle- va dans une vigne, et s'y cacha si bien pampre, que les chasseurs qui l'avoient le vue rebrousserent chemin. Cependant qui se croyoit hors de danger, rongeoit qui la couvroient. Ce fut pour son

malheur; car dès qu'elle les eut dépouillés de leurs feuilles, elle parut tellement à découvert, que les chasseurs l'apperçurent en se retirant. Alors ils retournerent sur leurs pas, atteignirent la biche et la tuerent.

Perdre son bienfaiteur, c'est se perdre soi-même;
Ingrats, convenez en l'impudence est extrême,
De vouloir briser son appui,
Tandis que l'on ne peut se soutenir sans lui.

FABLE CLXXII.

Le Laboureur et le Renard.

Un laboureur jaloux de la maison d'autrui,
Prend un renard, y lie un flambeau qu'il allume,
Chez son voisin le pousse; il retourne chez lui,
Et sa propre maison par son art se consume.

UN laboureur ensemença ses terres, et tout y crut à merveille. Comme il étoit à la veille de couper ses grains: je t'empêcherai bien de serrer ta récolte, dit en lui-même un de ses voisins qui le haïssoit. Cela dit, il allume un flambeau, et l'attache à la queue d'un renard qu'il avoit pris dans un terrier aux environs de son champ. Ensuite il le traîne près de celui de l'autre, le pousse vers un guéret tout couvers de bleds, et le lâche. Il pensoit par ce moyen réduire ces bleds en cendre; mais voici ce qui arriva. Le renard, au lieu d'aller en avant, rebroussa chemin pour retourner à son terrier; et comme il ne pouvoit le gagner sans passer sur le champ de celui qui cherchoit à

se venger, il se lança tout au travers des bleds de ce dernier, et y mit le feu. Ainsi, tout le mal tomba sur le méchant laboureur, qui vit tous ses grains consumés par son propre artifice.

Contre votre ennemi vous armez un voisin;
Et votre imprudence est extrême,
Quand le renard contre vous-même
Peut tourner le flambeau qu'il prit de votre main.

FABLE CLXXIII.

Le Palfrenier et le Cheval.

Jour et nuit réglément un palfrenier pille
La moitié de l'avoine au cheval qu'il étrille:
Le cheval cependant sembloit dire à part soi:
Tu mérites bien mieux d'être étrillé que moi.

UN seigneur eut besoin aux champs d'un cheval qu'il avoit laissé à la ville; et manda à son palfrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il étoit. Celui-ci, l'ordre reçu, partit avec le cheval. Comme ils passoient tous deux au travers du pré de leur maître, l'homme s'apperçut que l'autre baissoit la tête et y broutoit à la dérobée quelque peu d'herbe. Larron, lui dit-il en le frappant rudement, ne sais-tu pas bien que cette herbe appartient à notre maître, et que d'en prendre, comme tu fais, c'est lui faire du tort! Mais toi-même, répartit le cheval, qui ne me donnes jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achete, ignores-tu que cette avoine lui appartient, et que d'en dérober l'au-

tre moitié, comme c'est ta coutume, pendant que je maigris à vue d'œil, faute de nourriture, c'est lui faire un tort bien bien plus considérable que celui que tu me reproches! Cesse donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui sois fidelle, commence par m'en donner le premier l'exemple.

Ce que dit le cheval, plus d'un commis peut-être,
L'a dans le fond du cœur souvent dit à son maître;
Si j'ai fait au fisc quelque tort,
Ce qu'on lui prend chez vous me semble un peu
(plus fort.

FABLE CLXXIV.

La Corneille et les Oiseaux.

La corneille étala toute sa pauvreté,
Après qu'elle eut perdu son plumage emprunté.
N'en est-il pas ainsi de la plupart des belles,
Lorsque vous leur ôtez tout ce qui n'est pas d'elles?

LA corneille fournit un jour ses ailes de plumes qu'elle avoit ramassées dans divers nids d'oiseaux, et vint en faire parade devant ces derniers. Ceux-ci furent d'abord charmés de la bigarrure de son plumage; mais dès qu'ils l'eurent considérée de plus près, chacun s'apperçut de la ruse. Et les oiseaux tout indignés tomberent aussitôt sur elle, et lui arracherent à grand coups de bec, non seulement les plumes qui leur appartenoient, mais encore les siennes propres. La corneille ainsi déplumée se trouva si hideuse, qu'elle courut se cacher,

n'osa plus se montrer, même devant les corneille s.

Avis à vous, chercheurs de plumes;
igiaires auteurs, combien de gros volumes
Fondroient chez vous en moins de rien,
chacun y venoit revendiquer le sien.

FABLE CLXXV.

Le Fermier et le Cygne.

ı cygne qui connut que son maître peu fin
en alloit le tuer le prenant pour une oie,
sauva par le chant qui présage sa fin;
: son funeste cri devint un cri de joie.

JN fermier tenoit un cygne, et croyoit nir une oie. Comme il alloit lui couper la rge, le cygne chanta; et l'homme qui le connut à la voix, retira aussitôt le couau. Cygne, lui dit-il en le caressant, aux ieux ne plaise que j'ôte la vie à qui chante si en.

insi l'homme d'esprit qu'on n'a point entendu,
: voit avec le sot quelquefois confondu;
ais ouvre-t-il la bouche, un seul mot le désigne.
t qui d'abord fut oie, est bientôt un vrai cygne.

FABLE CLXXVI.

La Poule et le Chat.

La poule indisposée alloit traînant les ailes :
Le chat trop curieux d'en savoir des nouvelles,
S'approche : elle lui dit, pour finir l'entretien,
Si vous vous en allez, je me porterai bien.

UNE poule avala par mégarde quelque insecte venimeux, et en tomba malade. Comme elle n'alloit qu'en traînant l'aile, un chat l'aborda : ma fille, lui dit-il d'un ton officieux ! n'y auroit-il pas moyen de vous soulager ? Oui, répartit la poule, il en est un des plus sûrs, il ne tiendra qu'à toi de l'employer. Et ce moyen, quel est-il, ma chere, reprit le chat ? C'est, répondit l'autre, de vouloir bien te tirer à quartier, et le plus loin qu'il te sera possible.

La poule près du chat n'eut pas tort de se plaindre ;
Toujours près du méchant l'on a sujet de craindre.
L'on est fort redevable à son honnêteté ;
Mais son éloignement fait notre sûreté.

FABLE CLXXVII.



Le Chasseur et le Berger.

As-tu vu le lion, dit un veneur timide
Au berger qui le crut un des plus résolus?
Oui, répond le berger, je serai votre guide,
Suivez-moi: Non, dit-il, je ne le cherche plus.

UN chasseur alloit et revenoit d'un air empressé de çà, de là, tantôt dans la forêt, puis dans la plaine. Que cherchez-vous, lui dit un berger qui le voyoit s'agiter? Un lion, répondit l'autre, qui m'a dévoré ces jours passés un de mes meilleurs chiens. Que je le trouve, et je lui apprendrai à qui il se joue. Suivez-moi, reprit le berger, et je vous montrerai la caverne où il se retire. Ami, lui répartit l'autre en changeant de couleur, outre qu'il est un peu tard, je me sens à présent trop fatigué pour pouvoir m'y rendre aujourd'hui; mais

compte que je reviendrai demain avant le point du jour te prier de m'y conduire. Ce jour venu, le berger l'attendit et l'attend encore.

Que l'ennemi soit loin, l'on brûle de combattre ;
On le cherche, et Dieu sait, si l'on compte le battre,
On court ; mais le voit-on, l'on s'en revient sans bruit
Dire au camp qu'on l'auroit bien frotté sans la nuit.

FABLE CLXXVIII.

L'Ane chargé d'éponges.

L'âne chargé de sel, dans un fleuve se plonge,
Et se sent soulagé, parce que le sel fond :
Une autre fois, le même étant chargé d'éponges,
Se laisse cheoir dans l'eau ; mais il demeure au fond.

UN âne chargé de sel se plongea dans une riviere, et si avant que tout son sel s'y fondit. Quelques jours après, comme il repassoit chargé d'éponges près du même gué, il courut s'y jeter, dans la pensée que le poids de sa charge y diminueroit, comme il avoit diminué la premiere fois ; mais le contraire arriva. L'eau emplit les éponges, et de telle sorte qu'elles s'enflerent. Alors la charge devint si pesante, que le baudet qui ne pouvoit plus la soutenir, culbuta dans le flueve, et s'y noya.

Princes, selon le temps, variez vos mesures,
Et pesez sagement toutes les conjonctures,
Tel moyen aujourd'hui vous tire d'embarras,
Qui vous feroit demain perdre tous vos états.

FABLE CLXXIX.

L'Aigle percé d'une fleche.

aigle à sa mort se plaint d'avoir contribué,
yant fourni la plume au trait qui l'a tué.
On souffre bien de l'amertume
A périr par sa propre plume.

JN aiglé s'arrache quelques plumes et les ssa tomber à terre. Un chasseur les ramassa, suite il les ajusta au bout d'une fleche, et cette même fleche perça l'aigle. Hélas! soit l'oiseau comme il étoit sur le point d'exrer, je mourrois avec moins de regret, si je avois été moi-même, par mon imprudence, premiere cause de ma mort.

'aigle mal-à-propos travaille à se détruire :
Hommes, soyez moins fous,
Pesez tout ce qui peut vous nuire,
t ne fournissez point des armes contre vous.

FABLE CLXXX.



Le Milan.

Autrefois le milan chantoit comme le cygne;
Mais comme le cheval ayant voulu hennir,
Il en a corrompu sa mélodie insigne,
Sans qu'au hennissement il ait su parvenir.

LE milan eut autrefois la voix fort différente de celle qu'il a maintenant. Voici par quelle aventure, d'agréable qu'elle étoit, elle devint par l'imprudence de cet oiseau, très-déplaisante. Un jour il entendit un cheval qui hennissoit : alors il se mit en tête de hennir comme lui : mais quelque peine qu'il se donnât pour y parvenir, il n'en put jamais venir à bout. Le mal fut qu'à force de vouloir contrefaire la voix du cheval, il gâta la sienne, et s'enroua si fort, qu'il ne fit plus entendre qu'un cri rauque et effrayant.

Satisfaits

Satisfaits des présens que vous a faits le Ciel,
Ne sortez point du naturel,
Et, sans porter envie aux qualités des autres,
Ridicules milans, contentez-vous des vôtres.

FABLE CLXXXI.

Le Lion et les Chasseurs.

Aux autres animaux le lion en furie,
D'un trait venu de loin étant frappé, s'écrie :
Comment venir au mains avec nos agresseurs,
Si contre nous ils ont de pareils précurseurs !

UN lion se mit à la tête de quelques animaux et macha contre les chasseurs à dessein
les combattre. A son approche, ceux-ci
rocherent leurs traits contre lui, et le bles-
ent d'un coup de fleche. Amis, dit le lion,
qu'il eut reconnu que la plaie étoit pro-
le, retirons-nous. Si nos ennemis nous
ent de loin de tels coups, quels seront ceux
ls nous porteront de près ?

; mais que dis-je ? Helas ! la fuite est inutile ;
léchant te nuira de loin comme de près :
En quels lieux, et sous quel asyle
rtu pourroit-elle échapper à ses traits ?

FABLE CLXXXII.



Le Lion, le Sanglier et les Vautours.

Un sanglier au combat étoit opiniâtre,
Et d'un puissant lion il soutenoit l'effort :
Des vautours affamés les regardoient se battre,
Attendant pour dîner que l'un des deux fût mort.

LE lion et le sanglier acharnés l'un sur l'autre s'entre-déchiroient. Cependant des vautours regardoient attentivement le combat, et se disoient les uns aux autres : camarades, à bien juger des choses, il n'y a ici qu'à gagner pour nous. Ces animaux-ci ne quitteront point prise, que l'un des deux ne soit par terre. Ainsi, ou lion, ou sanglier, voici de la proie qui ne peut nous manquer. Ils n'y comptoient pas à tort; car ils l'eurent en effet et même

s grosse qu'ils ne pensoient. Le sanglier fut anglé sur l'heure par le lion, et celui-ci l'autre avoit percé d'un coup de ses déses, mourut quelques jours après de sa blese, de sorte que les vautours profiterent de l et de l'autre.

mon plaide Alidor. Dieu veuille qu'ils persistent
ient certains vautours. C'est par là que subsistent
Le procureur et le sergent :
s deux fous sont aux mains, comptons sur leur
(argent.

FABLE CLXXXIII.

L'Ane qui porte une Idole.

âne alloit chargé d'une idole de bois :
mme il voit à genoux des gens de toutes sortes,
nant pour lui ces vœux ; il ouït une voix
i lui dit : ces vœux-là sont pour ce que tu portes.

UN âne chargé d'une idole passoit a travers d'une foule d'hommes ; et ceux-ci se prosternerent à grande hâte devant l'effigie du dieu qu'ils adoroient. Cependant l'âne, qui s'attribuoit ces honneurs, marchoit en se carrant, un pas grave, levoit la tête et dressoit les oreilles tant qu'il pouvoit. Quelqu'un s'en aperçut, et lui cria : maître baudet qui croyez mériter, nos hommages, attendez qu'on vous ait déchargé de l'idole que vous portez, le bâton vous fera connoître si c'est vous ou le que nous honorons.

Quand je m'empresse autour d'un grand,
Je vois à ses côtés s'enfler un courtisan :
Viendrois-je rendre hommage au dernier ? Dieu
(m'en garde!
Ce n'est pas le baudet, mais le Dieu qu'on regarde.

FABLE CLXXXIV.



Les Loups et les Brebis.

Aux brebis une fois disoient les loups subtils,
Chassez tous ces mâtins, à quoi vous servent-ils ?
Les brebis obéirent,
Et les brebis périrent.

UN jour les loups dirent aux brebis : amies, en vérité nous ne saurions concevoir comment vous pouvez supporer les mauvais traitemens que vos chiens vous font à chaque moment. De bonne foi, à quoi vous servent ces brutaux à la queue de votre troupeau ? A vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mor-

dre, et à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarrassez-vous en, et sur l'heure; car enfin, que craignez-vous? N'êtes-vous pas assez fortes pour vous défendre seules contre quiconque voudroit vous nuire! Sur ces discours les brebis se crurent en effet fort redoutables, et dans cette pensée l'on courut aussitôt congédier les chiens; mais on ne tarda guere à s'en repentir. Les loups n'eurent pas plutôt vu les chiens éloignés, qu'ils se jeterent sur les brebis, et les étranglerent toutes.

Chassez-moi ces soldats, vous dit un loup habile,
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile.
As-tu par son conseil chassé la garnison,
Le loup est le premier à brûler ta maison.

FABLE CLXXXV.

Le Fleuve et sa Source.

Un fleuve orgueilleux en sa course,
Sembloit insulter à sa source;
Et la source sembloit répondre: Ingrat! hé bien,
Que serois-tu sans moi, qui ne suis presque rien?

UN fleuve s'élevoit contre sa source. Considere, lui disoit-il, ce lit large et profond: vois de combien de ruisseaux, de combien de rivieres mes eaux sont grossies. Graces au ciel, me voilà fleuve. Mais toi, chétive source, qu'es-tu? Un maigre filet d'eau qu'un rayon de soleil tariroit, si la roche dont tu sors ne t'en mettoit à l'abri. Insolent, repartit la

source, il te sied bien vraiment de me mépriser, toi qui, sans moi, serois encore dans le néant.

Fleuves grossis de nos rivieres,
Partisans, écoutez cette source en courroux :
Vous qu'on voit insulter au chaume de vos peres,
Parlez, riches faquins, sans eux que seriez-vous!

FABLE CLXXXVI.

La Femme qui tond sa Brebis.

La brebis que tondoit sa maîtresse inhumaine,
Disoit de temps en temps, se sentant écorcher;
Si vous voulez ma vie, appelez le boucher;
Appelez le tondeur, si vous voulez ma laine.

Une femme tondoit sa brebis, ou pour mieux dire, l'écorchoit, tant elle s'y prenoit mal. Cependant la brebis lui crioit : et de grace, si vous voulez avoir ma peau, mandez le boucher; mais si vous n'en voulez qu'à ma laine, faites venir le tondeur,

On avoit sujet de crier.
Dans le métier d'autrui nul n'est bon ouvrier;
Que chacun donc, toujours renfermé dans sa sphere,
Ne se mêle jamais que de ce qu'il sait faire.

FABLE CLXXXVII.



Le Bouvrier et la Chevre.

Un bouvier rompt la corne à la chevre, et le traître
La priant de ne point en parler à leur maître :
Hé, lui dit-elle, pauvre sot,
Le verra-t-il pas bien, quand je n'en dirois mot.

UN bouvier frappa une chevre à la tête, et si rudement qu'il lui rompit une de ses cornes, Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, et pria la chevre de n'en point parler au maître du troupeau. Hé, pauvre sot, répliqua l'autre, quand je serois assez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne.

C'est en vain que le sot veut couvrir sa bévue,
Dans le temps qu'elle est claire, et frappe notre vue.
Sans y perdre son temps, il feroit beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui saute aux yeux.

FABLE CLXXXVIII.



Le Pilote.

Un pilote disoit : le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu ; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance ; et toujours on doit faire
Comme si la tempête avoit à revenir.

LE vent étoit favorable, et la mer tranquille, et cependant un pilote y visitoit son vaisseau, plaçoit son ancre, préparoit ses cordages, alloit de-çà, de-là, autour de ces voiles, et prenoit garde à tout. Un de ses passagers s'en étonna. Patron, lui dit-il, à quoi bon vous empresser si fort ? A voir cette agitation, qui ne croiroit que nous serions à la veille de périr ! Et cependant la mer et le vent, tout nous rit. Que craignez-vous ? Rien pour le présent, répondit le sage pilote ; mais pour l'avenir, je crains toujours. Lorsque

nous y penserons le moins, une tempête peut s'élever. Où en serions-nous, je vous prie, si elle venoit nous surprendre au dépourvu.

Ce pilote avisé, qui dans le calme veille,
Et du flot inconstant craint la malignité,
Nous dit, qu'il faut de loin prévoir l'adversité :
Craindre quand tout nous rit, c'est ce qu'il nous
(conseille.

FABLE CLXXXIX.

Le Corroyeur et le Financier.

Le délicat voisin d'un puant corroyeur
Plaida pour l'éloigner, et gagna son affaire :
Pendant qu'à déloger le corroyeur differe,
Le voisin s'accoutume à la mauvaise odeur.

UN corroyeur vint se loger proche d'un financier. Celui-ci qui ne pouvoit supporter la mauvaise odeur des peaux de son voisin, lui intenta procès, et voulut l'obliger à s'éloigner de son voisinage. L'autre se défendit, appela de vingt sentences, chicana. En un mot il fit si bien, que l'affaire traîna en longueur. Cependant le financier s'accoutuma à l'odeur, et si bien, qu'après avoir regretté l'argent qu'il avoit cousumé mal-à-propos à plaider, il souffrit son voisin, et ne s'en plaignit plus.

Bientôt le délicat plaideur
Des peaux de son voisin ne sentit plus l'odeur :

Que conclure de là ! que ce qui semble rude,
Devient avec le temps, plus doux par l'habitude.

FABLE CXC.

Le Jeune homme et sa Maîtresse.

Un galant s'en alloit plumé par sa maîtresse ;
Qui dit à sa voisine, en la tirant à part :
Je ne pleure pas son départ,
Je pleure son manteau qu'à regret je lui laisse.

UN jeune cavalier accourut au logis d'une femme qu'il aimoit éperdument. Sitôt qu'il y fut entré, il quitta son manteau, puis il se mit à parler de son amour, et passa ainsi la journée avec sa belle. Le soir, comme il se retiroit, l'autre lui fit entendre qu'elle avoit besoin de quelque argent, pour faire certaines emplettes : le galant lui ouvrit sa bourse, aussitôt on la lui prit toute entiere. Un moment après, la dame eut si grande envie de la bague qu'il portoit au doigt, qu'elle la lui demanda et l'eut. Alors le cavalier, qui n'avoit plus rien à donner, remit son manteau sur ses épaules, prit congé d'elle, et sortit. Cependant la belle fondoit en larmes, et se désespéroit. A ses cris une de ses voisines qui avoit remarqué le départ du jeune homme, accourut, et crut la consoler, en lui disant que son amant ne tarderoit guere à revenir. Hé, ma chere ! s'écria l'autre toute désolée, ce n'est pas sa personne que je regrette, c'est ce manteau que je lui vois remporter.

L'amant eût-il laissé pourpoint, veste, manteau,
Le coquette eût pleuré, même en prenant sa peau.
Belle a beau recevoir, main pleine elle s'afflige;
Plus elle obtient, plus elle exige.

FABLE CXCI.

Le Chien du Maréchal.

Le chien d'un maréchal dormoit près de l'enclume,
Comme il auroit pu faire, abymé dans la plûme.
A l'heure du repas il étoit diligent,
Et s'éveilloit au bruit qu'on faisoit en mangeant.

LE chien d'un maréchal avoit coutume de s'endormir au pied de l'enclume de son maître. Celui-ci avoit beau y battre et rebattre son fer à grands coups de marteau, et jamais le chien ne s'en éveilloit. Tout au contraire, le maréchal avoit-il quitté son ouvrage, et commencé prendre son repas, le chien, au seul bruit u'on faisoit en mangeant, étoit d'abord sur ed et couroit vîte à la table.

ous avez beau crier, lorsqu'à vous écouter,
n'ai nul intérêt, mes oreilles se bouchent;
uis sourd au marteau; mais vous pouvez compter
j'entends, et fort clair, quand les choses me (touchent.

R 6

FABLE CXCII.

La Jeune Veuve.

Un jeune homme bien fait, par moi t'est préparé,
Dit un pere à sa fille, au deuil qui la consomme,
Pleurant son époux mort: quand elle eut bien pleuré
A la fin elle dit : mon pere, et le jeune homme !

Une jeune femme vit mourir son époux, et en parut inconsolable. Comme elle se désoloit, son pere, homme de sens, l'aborda, et feignit qu'un de ses voisins la demandoit en mariage. Il le lui représenta jeune, bien fait, spirituel ; en un mot, si propre à lui faire oublier celui qu'elle venoit de perdre, qu'elle ouvrit l'oreille, écouta et pleura moins. Bientôt elle ne pleura plus. Enfin, comme elle vit que son pere, content de la voir moins affligée, se retiroit en gardant le silence sur l'article qui l'avoit consolée : et ce jeune homme si accompli que vous me destiniez pour époux, dit-elle avec dépit, vous ne m'en parlez plus, mon pere ?

Qu'au nom d'un autre époux, la belle ouvrant (l'oreille,
Perde le souvenir de son premier mari,
Et cesse de pleurer, ce n'est grande merveille :
Il n'est veuve en ces lieux, qui dans tel cas n'eût ri.

FABLE CXCIII.

Le Berger et la Brebis.

'ous donne ma laine et vous donne mon lait,
iit à son pasteur la brebis : hé, pécore,
iourrois vous tuer ; cependant l'ai-je fait?
beau payer, dit elle, hélas! je dois encore.

N berger, sa houlette à la main, en
poit rudement une de ses brebis. Je vous
ne de la laine et du lait, s'écrioit celle-ci.
nd je ne vous fais que du bien, ingrat,
;-vous bien le cœur de ne me faire que du
? Ingrate vous-même, repartit le berger
i ton hautain, vous qui ne me tenez point
ipte de la vie que ma bonté vous laisse,
nd il ne tient qu'à moi de vous l'ôter à
jue instant?

Sacrifiez-vous pour un grand,
ıargnez ni vos biens, ni même votre sang;
i que vous ayez fait, hélas! brebis, peut-être
is devrez, en comptant, encore à votre maître.

FABLE CXCIV.

L'Aigle et la Pie.

pie alloit entrer au service de l'aigle,
s sa langue empêcha qu'elle n'en vînt à bout.
ore que chez soi l'on vive dans la regle,
Il n'est pas bon qu'on sache tout.

ES oiseaux n'eurent pas plutôt chargé l'ai-

gle du soin de les gouverner, que celle-ci leur fit entendre qu'elle avoit besoin de quelqu'un d'entr'eux sur qui elle pût se décharger d'une partie du fardeau qu'elle avoit à porter. Sur quoi la pie sortit des rangs de l'assemblée, et vint lui faire offre de ses services. Elle représenta, qu'outre qu'elle avoit le corps léger et dispos pour exécuter promptement les ordres dont on la chargeroit, elle avoit, avec une mémoire très-heureuse, un esprit subtil et pénétrant; d'ailleurs, qu'elle étoit adroite, vigilante, laborieuse, et cela sans compter mille autres bonnes qualités; elle alloit en faire le détail, lorsque l'aigle l'interrompit. Avec tant de perfections, lui dit-elle, vous seriez assez mon fait, mais le mal est que vous me semblez un peu trop babillarde. Cela dit, comme elle craignoit que la pie n'allât divulguer, lorsqu'elle seroit à la cour, tout ce qui s'y passeroit de secret, elle la remercia, et sur le champ la renvoya.

Courtisan indiscret
N'est point le fait des grands; chez eux plus d'une (chose
Demande le secret:
Au temple, bouche ouverte; à la cour, bouche close.

FABLE CXCV.



Le Mourant et sa Femme.

Pour son époux mourant une femme éperdue
Veut mourir, la mort vient, et la femme pâlit :
C'est pour lui, non pour moi que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant, le voilà dans son lit.

Un malade tiroit à sa fin, cependant sa femme s'en désespéroit. O mort! s'écrioit-elle toute en larmes, viens finir ma douleur; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse, si, contente de m'ôter la vie, tu voulois épargner celle de mon époux! O mort, redisoit-elle, que tu tardes à venir : parois, je t'attends, je te souhaite, je te veux. Me voilà, dit la mort en se montrant : que souhaites-tu de moi? Hélas! répondit la femme, toute effrayée de la voir si proche d'elle, que sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa langueur.

C'est de grand cœur, dit-on, dans le premier trans-
(port,
Qu'on voudroit vous sauver aux dépens de sa vie;
Mais est-on pris au mot, de près voit-on la mort;
Le tranchant de sa faux en fait passer l'envie.

FABLE CXCVI



Le Voleur et le pauvre Homme.

Un pauvre homme apperçut dans sa chambre la nuit
Un voleur, qui croyoit trouver là quelque somme:
Il fit un cri si grand; que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre hom-
(me.

UN voleur entra pendant la nuit dans la chambre d'un pauvre homme; au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, l'autre qui dormoit, s'éveilla, et jeta d'épouvante un tel cri, que toute la maison en retentit. Le voleur qui ne

y attendoit pas, en fut lui-même si effrayé, ue sans penser au manteau qu'il cherchoit, jeta celui qui étoit sur ses épaules pour fuir lus vîte, et sortit du logis. Ainsi la perte mba sur celui qui croyoit gagner, et le gain ır celui qui comptoit perdre.

arrons au cri d'un seul trembloient du temps
(d'Esope;
Iais comptez qu'aujourd'hui tels ne sont en Eu-
(rope.
'hémis pour certains cas, en a vu, dans ses fers,
ui riroient, en prenant, des cris de l'univers.

FABLE CXCVII.



'Homme qui ne tient compte du trésor.

Juelqu'un trouve un trésor; fier de sa richesse,
e fat ne daignant pas se charger de tant d'or,
Ju autre s'en chargea, qui partit de vîtesse,
it ne dédaigna pas d'emporter ce trésor.

UN homme fort opulent trouva dans son

chemin un trésor. Comme tout lui rioit alors, et qu'il ne pouvoit s'imagner qu'il dût jamais avoir besoin de ce qu'il voyoit sous sa main, il ne daigna pas se baisser pour le prendre, et passa. Quelque temps après, un vaisseau qu'il avoit chargé de ses meilleurs effets, périt avec tout ce qu'il portoit, tandis qu'un marchand faisoit banqueroute, et lui emportoit une somme considérable. Ensuite le feu prit à son logis, et le consuma entiérement, avec tous ses meubles; puis il perdit un procès, qui acheva de le ruiner. Alors il se ressouvint de ce qu'il avoit rejeté, et courut à l'endroit où il l'avoit laissé, mais il n'en étoit plus temps. Comme il n'étoit qu'à vingt pas du gîte, un passant moins dégoûté, qui avoit découvert le trésor, l'emportoit et couroit de toute sa force.

Ce qu'on a rejeté, souvent on le regrette :
Ce parti qu'on vous offre, acceptez-le, coquette;
Si vous le rebutez, certain temps peut venir
Où vous direz, trop tard, je voudrois le tenir.

FABLE CXCVIII.

Le Lievre et la Perdrix.

D'un lievre pris, une perdrix se moque,
Puis elle est prise, et l'épervier la croque.
Il est cruel et dangereux.
De se railler des malheureux.

Un lievre se trouva pris dans les lacets d'un

chasseur ; pendant qu'il s'y débattoit, mais en vain, pour s'en débarrasser, une perdrix l'apperçut. L'ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, et que sont donc devenus ces pieds, dont tu me vantois tant la vîtesse! L'occasion de s'en servir est si belle, garde-toi bien de la manquer Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre sauts. C'est ainsi qu'elle le railloit; mais on eut bientôt sujet de lui rendre la pareille ; car pendant qu'elle ne songe qu'à rire du malheur du lievre, un épervier la découvre, fond sur elle et l'enleve.

Rire du malheureux et de son infortune,
Chez les cruels humains c'est chose fort commune;
On ne rit pas toujours; tel insulte aujourd'hui,
Qui dans deux jours sera plus à plaindre que lui.

FABLE CXCIX.

Le Vieillard qui se marie à contre-temps.

Assez bizarrement un jeune homme en usa,
De femme se passant tant qu'il en eut affaire :
Devenu vieux, il s'avisa
D'en prendre une, et n'en sut que faire.

Un homme ne songea point à se marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penser. Pendant qu'il pouvoit plaire, personne ne lui plut ; mais lorsque devenu vieux, il se vit, par le nombre de ses ans, à charge à toutes les

femmes, il voulut en prendre une. Enfin, comme il étoit presque décrépit, il fit choix d'une jeune beauté Le barbon fit si bien valoir ses grands biens, et fit à la belle, des avantages si considérables, qu'il la fit consentir à lui donner la main et l'épousa; mais il ne tarda guere à s'en repentir. A peine eut-il prononce le *oui*, qu'il reconnut la faute qu'il venoit de faire. Hélas! s'écrioit-il tout glacé, devois-je m'embarrasser d'une chose qui m'est à présent si inutile, moi qui n'ai jamais voulu m'en charger dans un temps où elle me convenoit?

Ou n'épousez jamais, ou dans votre printemps.
Quand malgré vous l'amour vous trouble,
Faites-en la folie; elle deviendroit double,
Si vous alliez, barbons, la faire à contre-temps.

FABLE CC.



Le Lion amoureux.

D'une fille un lion fut un des prétendans :
Pour elle il radoucit sa mine formidable,
Jusqu'à se faire ôter les ongles et les dents ;
Et n'étant plus à craindre, il devint méprisable :

UN lion devint amoureux de la fille d'un chasseur, et ce fut si éperdument, qu'il courut chez le pere, et la lui demanda en mariage. Celui-ci qui ne pouvoit s'accommoder d'un gendre si terrible, la lui eût refusée net, s'il eût osé; mais comme il le craignoit, il eut recours à la ruse. Comptez sur ma fille, dit-il au lion; je vous l'accorde; mais avant que d'en approcher, songez que vous ne sauriez lui marquer votre tendresse, qu'elle ne soit en danger d'être blessée, ou par vos dents, ou par

vos ongles. Ainsi, seigneur lion, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'après vous avoir limé les unes, on vous rogne encore les autres. Vos caresses en seront moins dangereuses, et par conséquent plus agréables. Le lion que l'amour aveugloit, consentit à tout; et sans penser qu'il alloit se mettre à la merci de son ennemi, se laissa désarmer. Dès qu'il le fut, les chiens, le chasseur et la fille même se jeterent sur lui, et le mirent en pieces.

Le lion amoureux perdit ongles et dents,
Et vit ses ennemis accabler sa foiblesse.
Hommes quand vous aimez, êtes-vous plus pru-
(dens!
Où ne vous réduit point une aveugle tendresse!

FABLE CCI.

Le Savant et le Sot.

Pouvez-vous tant aimer la retraite et l'étude,
Dit le sot au savant, qui, d'un ton de mépris,
Lui répond: quand tu viens troubler ma solitude,
Tu m'en fais d'autant mieux reconnoître le prix.

UN philosophe méditoit dans son cabinet. Un sot l'y trouva seul, et en fut tout surpris. La raison, lui dit-il, qui peut vous porter à tant aimer la retraite, je ne la concevrois pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrois en moins d'un instant, repartit l'autre en lui tournant le dos, si tu savois ce que ta présence et celle de tous tes pareils me fait souffrir.

ə savant a toujours semblé trop solitaire;
essez de le blâmer, ridicule vulgaire :
le seroit bien moins, s'il étoit moins de sots,
t s'il étoit un bien plus doux que le repos.

FABLE CCII.

Le Souhait de l'Envieux.

oracle avoit prédit que ce que l'un voudroit,
autre l'auroit au double; et par un vœu barbare
envieux demanda qu'on lui crevât l'œil droit,
fin que l'on crevât les deux yeux à l'avare.

L'ENVIEUX et l'avare, tous deux prosternés x pieds de Jupiter, le conjuroient de leur arquer sa bonté par quelque bienfait. Le eu qui pensoit plutôt à les punir qu'à les ompenser, y réussit par cette adresse Parle oremier, dit-il à l'envieux, et sois sûr d'ob- r sur le champ ce que tu me demanderas; s en même temps, compte que ce que je onnerai, celui-ci l'aura au double. Expliquelonc : que veux tu? Que vous me creviez eil, dit l'envieux qui ne put jamais se dre à faire un souhait qui doublât le profit n compagnon. Ainsi, le Dieu qui se vit oit de faire d'un seul coup un borgne aveugle, les punit l'un par l'autre. ɔux se consola, parce que, disoit-il, il u du moins le plaisir, en perdant son n faire perdre deux à l'avare.

pour troubler les plaisirs de l'avare,

L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre ;
Mais il ne perd qu'un œil, et plus d'un envieux,
Pour vous en ôter un en voudroit perdre deux.

FABLE CCIII.

L'Homme qui souffle le froid et le chaud.

Un villageois traita son hôte comme il faut,
Qui souffloit dans ses doigts, et dessus son potage ;
Dieu me garde, dit-il, d'ecouter davantage
Une bouche qui souffle et le froid et le chaud !

AU fort de l'hiver un passant transi de froid entra chez un bûcheron et lui demanda le couvert. Aussitôt celui-ci le fit entrer dans sa cabane, et là l'accueillit de son mieux. D'abord il alluma un grand feu, puis il dressa la table, et lui servit un potage des plus chauds. Pendant qu'il alloit et venoit, il s'apperçut que le passant souffloit sur ses doigts. Alors il lui demanda ce que cela signifioit. Que j'ai grand froid aux doigts, répondit l'autre, et qu'en soufflant dessus, comme vous voyez, je les réchauffe. Un moment après il fit la même chose sur le potage. Est-ce pour le réchauffer que vous soufflez encore, dit l'hôte ? Tout au contraire, lui répartit-on, c'est pour le refroidir. Cela étant, reprit le bûcheron tout surpris, aux dieux ne plaise que je souffre plus long-temps chez moi un homme qui d'une même bouche souffle le froid et le chaud ! Cela dit, il le mit hors de sa cabane, et en ferma la porte au plus vîte.

A la

A la cour, au barreau, souffle tel est d'usage;
Plus d'un rimeur encor le reçut en partage;
Tel me chante au matin, qui me drape le soir;
Lorsque l'ode a dit *blanc*, l'épigramme dit *noir*.

FABLE CCIV.

Les Passagers et le Pilote.

Un vaisseau périssoit, et comme en ce naufrage
Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageoient cria: ne laissons pas;
En faisant bien des vœux, de remuer les bras.

UN vaisseau poussé par la tempête vint échouer sur la côte, et là s'entrouvrit. Comme il étoit sur le point d'être submergé par les vagues, les passagers qui s'y étoient embarqués, jetoient de grands cris et se désespéroient. Ils auroient pu songer à chercher les moyens de se sauver, mais la peur les troubloit à tel point, qu'ils ne pensoient, les mains levées vers le ciel, qu'à implorer le secours des Dieux. Cependant le pilote leur crioit en quittant ses habits: Amis, s'il est bon de montrer ses bras à Jupiter, il ne l'est pas moins, dans le péril où nous sommes, de les tendre à la mer. Cela dit, s'y jette, et fit si bien, qu'à force de nager, il gagne la côte; il ne s'y fut pas plutôt sauvé, qu'il vit la mer engloutir, avec le vaisseau, ceux qui n'avoient eu d'autre ressource que celle de leurs vœux.

Profitez de ceci, vous dont la nonchalance
Attend, les bras croisés, tout de la providence;
Des vagues, en nageant, celui-ci se tira.
Aide-toi, dit le ciel, et le ciel t'aidera.

FABLE CCV.

La mauvaise Voisine.

Avec ses voisins une femme en querelle
Crioit, sans qu'un moment on pût vivre avec elle:
Hélas! dit le mari, voyez donc où j'en suis;
Moi qui passe avec elle et les jours et les nuits.

UNE femme acariâtre cherchoit à tout moment querelle à ses voisins, et toujours mal-à-propos. Ceux-ci s'en plaignoient à son mari. O la méchante femme, lui disoient-ils, elle ne fait que gronder, crier tempêter, et cela tant que le jour dure. Hé! le moyen qu'on puisse vivre avec cette mégere! Et le moyen, répliqua le mari, que j'y puisse vivre, moi qui me vois obligé de passer avec elle, non seulement les jours, mais encore les nuits.

Le ciel vous garde, époux, d'une femme qui crie
Toujours mal-à-propos!
Et croyez qu'aux enfers il n'est point de furie
Près de qui l'on ne fût beaucoup plus en repos.

FABLE CCVI.



Le Pêcheur et les Poissons.

Quelquefois la grandeur incommode les grands.
Un pêcheur avoit pris des poissons différens :
A travers le filet tous les menus passerent,
Au lieu que tous les gros dedans s'embarrasserent.

UN pêcheur n'eut pas plutôt jeté ses filets dans la mer, que les poissons gros et petits s'entrerent en foule. Dès qu'ils s'y virent pris, ils chercherent à s'en retirer, mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Les petits passerent fort aisément au travers des mailles, dont les ouvertures se trouvoient encore trop larges pour eux; mais les gros n'en purent faire autant. Comme ils ne trouvoient partout que des issues trop étroites, ils resterent au fond des rets, à la merci du pêcheur, qui les y prit tous.

Aux gros comme aux menus le filet est ouvert;
Grandeur donc ici-bas nuit plus qu'elle ne sert:
Sans embarras nos gens en fuite,
Je me sauve où le chef périt avec sa suite.

FABLE CCVII.



Le Loup et la Brebis.

Le loup mordu des chiens, dit au mouton : de grace,
J'ai soif, apporte-moi de l'eau dans une tasse :
Mais quand j'aurai, dit l'autre, eu soin de ta boisson,
Peut-être voudras-tu manger ton échanson.

UN loup que les chiens avoient long-temps poursuivi, se trouva si recru de lassitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque distance d'un ruiseau où une brebis se désaltéroit. Comme il mouroit de soif et de faim, et que les forces lui manquoient à tel point qu'il ne pouvoit passer outre pour chercher ce qui *lui étoit* nécessaire, il appela la brebis, et

la pria de lui apporter à boire. Son dessein étoit de la croquer dès qu'il auroit bu, et par ce moyen de mettre remede à tout. Mais celle-ci qui s'en doutoit, se garda bien de sortir de l'endroit où elle étoit. Ami, lui cria-t-elle, je te secourrois, tout loup que tu es, très-volontiers ; mais comme tu me parois avoir autant besoin de chair que d'eau, je pense que je ferois beaucoup mieux de m'éloigner de toi, que de m'en approcher. Cela dit, elle se retira à grande hâte et laissa le loup crier tout autant qu'il lui plut.

Tenez-vous loin du loup, souvent on se compose:
On vous mande; l'on a, dit-on, besoin de vous:
Mais êtes-vous entré, l'on ferme les verroux,
Pour parler d'autre chose.

FABLE CLVIII.



Les deux Chiens qui crevent à force de boire.

Au fond d'un fleuve étoit un gros morceau de pain,
Chaque chien affamé pour l'attraper s'abreuve,
Et par-là s'efforçant à tarir l'eau du fleuve,
Tous creverent de boire, et moururent de faim.

DEUX chiens passoient le long d'un fleuve; comme ils le regardoient, ils y apperçurent une piece de chair qui flottoit assez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, et pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me semble sûr Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois et la rive où nous sommes, nous pouvons la boire. Or, sitôt que *nous* l'aurons bue, tu conçois bien qu'il faut

[redacted]

que l'endroit où ce friand morceau flotte, reste à sec, et ainsi il nous sera fort aisez d'arriver jusqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper. Et cela dit, il en burent tous deux de telle sorte, qu'à force de se gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, et creverent sur la place.

Que fort mal-à-propos on se perd à vouloir
Se livrer sans mesure à la fureur d'avoir;
Ces fous en fournissent la preuve;
Conquérans, c'est pour vous qu'ils crevent dans ce
(fleuve.

FABLE CCIX.

Le Lion et la Mouche.

Une mouche au combat un lion provoqua;
La force en vint à bout tant elle le piqua;
Et cette même force à ce point témoignée,
Ne sut rompre un filet tendu par l'araignée.

UNE mouche défia un lion au combat, et le vainquit : elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits; entra dans ses oreilles, ensuite au fond de ses naseaux; en un mot, le harcela tant, que de rage de ne pouvoir se mettre à couvert des insultes d'un insecte, il se déchira lui-même. Voilà donc la mouche qui triomphe, bourdonne, et s'éleve en l'air. Mais comme elle vole de côté et d'autre pour annoncer sa victoire, l'étourdie va se jeter dans une toile d'araignée

et y reste. Hélas! disoit-elle, en voyant accourir son ennemie, faut-il que je périsse sous les pattes d'une araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un lion?

Tel a franchi cent mers, qui dans un filet d'eau
Va se perdre, en voulant traverser un ruisseau.
On forcera ce fort, puis contre une bicoque
On échouera, si l'on la bloque.

FABLE CCX.

La Taupe et sa Fille.

La taupe faisant vanité
De voir clair, sa mere l'écoute,
Qui lui répond : en vérité,
Ma fille, vous ne voyez goutte.

UN laboureur poursuivoit une taupe, dans le dessein de la tuer : celle-ci qui faute d'yeux avoit peine à se conduire, fuyoit vers son trou du mieux qu'elle pouvoit : Ma mere, lui cria sa fille, il est impossible que vous vous sauviez si quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc, et je vous menerai droit où vous voulez aller. Hé, ma fille, répliqua l'autre, comment pourrois-je te prendre pour guide, quand je sais que tu ne vois pas toi-même plus clair que moi!

C'est ainsi que souvent qui ne voit rien chez lui,
S'imagine tout voir dans la maison d'autrui.
Tel veut me déméler d'épineuses affaires,
Qui vient à son égard d'embrouiller les plus claires.

FABLE CCXI.



Le Renard et le Bouc.

Tous deux au fond d'un puits taciturnes et mornes,
De s'assister l'un l'autre avoient pris le parti :
Pour sortir, le renard se haussant sur ses cornes,
Fit les cornes au bouc après qu'il fut sorti.

LE renard et le bouc voyageoient ensemble. Un jour qu'il étoient fort pressés de la soif, ils trouverent un puits : alors ils y descendirent, et s'y désaltérerent. La difficulté étoit d'en sortir. Le puits étoit assez profond, et le bouc ne savoit qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le renard, il nous est fort aisé de nous tirer tous deux d'ici : il ne faut pour cela que te dresser sur les pieds de derriere, ensuite appuyer ceux de devant au mur, et te hausser le plus haut que tu pourras. Je commencerai

par grimper le long de ton échine; puis du haut de tes cornes, je me lancerai fort aisément sur le bord de ce puits; après quoi je t'aiderai de maniere que tu pourras en sortir à ton tour. Le bouc approuva l'expédient, et fit si bien que le renard sortit : mais celui-ci ne se vit pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, et de l'avertir, en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible.

Il ne paya pas même d'un *grand-merci*.
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi :
Dans le puits beaux discours tant qu'on est néces-
(saire !
Mais mon traité signé, le tien, c'est ton affaire.

FABLE CLXII.



Le Milan et les petits Oiseaux.

-e Milan une fois voulut payer sa fête ;
Tous les petits oiseaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'assistance étoit prête,
l ne fit qu'un repas de tous les conviés.

UN jour le milan invita les petits oiseaux à e trouver chez lui au festin qu'il leur y avoit lisoit-il, préparé pour solenniser le jour de a fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, et se mirent ainsi follement à la merci du nilan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vus arrivés, qu'il fondit sur eux, et les croqua tous 'un après l'autre.

Lorsqu'à quel que festin, l'ennemi te convie,
Prends soin de le payer d'un *je vous remercie* ;
Peut-être est-il de bonne foi ;
Mais ne t'y pas trouver, c'est le plus sûr pour toi.

FABLE CCXIII.



L'Homme, le Cheval et le Cerf.

Le cheval est vaincu par le cerf : et soudain
L'homme qu'imprudemment à son aide il appelle,
Lui met, pour le venger, et la selle et le frein :
Il eut toujours, depuis, et le frein et la selle.

UN jour le cheval irrité de ce que le cerf étoit venu troubler son eau, se battit contre lui, mais avec désavantage. Comme il en étoit au désespoir, il eut recours à l'homme, et lui demanda son assistance. Celui-ci lui promit de le venger, pourvu qu'il voulût permettre qu'on lui mît un mors dans la bouche, et cela, disoit-on, pour le pousser ou l'arrêter à propos. Le cheval s'y soumit très-volontiers. Alors l'autre le monta, puis il poursuivit le cerf, l'atteignit, et le tua. Cela

Cela fait, le cheval le remercia, et voulut se retirer : mais l'homme qui en avoit reconnu l'utilité, se garda bien d'y consentir. Aux Dieux ne plaise, lui dit-il, que je laisse jamais partir un animal dont je puis tirer de si bons services! lui avoit mis, qu'il le forces, malgré qu'il Cela dit, il se servit si bien du frein qu'il en eût, à prendre le chemin du logis. Ainsi le cheval, pour s'être abandonné à son ressentiment, se vit enfin réduit à dépendre de celui dont il avoit imploré si follement le secours.

Vide seul tes débats. Qui vient te secourir,
N'en veut d'abord qu'au cerf, et cherche à te servir
Le cerf mort, ton pays tente; l'homme regarde,
Trouve le cheval bon, et si bon, qu'il le garde.

FABLE CCXIV.



Le Renard et le Loup.

Le loup dit au renard : comment se peut-il faire
Que tu sois dans ce puits ! C'est une longue affaire,
Dit l'autre ; à m'en tirer fais d'utiles efforts,
Je te conterai tout, quand je serai dehors.

UN renard sortit de son terrier pendant la nuit, et se mit aux champs pour chercher proie. Comme il rodoit autour d'une métairie il tomba dans un puits qu'on avoit creusé aux environs. Sur ces entrefaites, un loup vint à passer : Camarade, lui cria le renard, hé, de grace, viens m'aider au plus vîte à me tirer d'ici Patience, répondit le loup d'un ton posé. Je meurs d'envie de savoir par quelle aventure tu te trouves engagé au fond de ce puits. Fais-moi, je te prie, du tout, le détail le plus exact que tu pourras. Hé,

mon ami, lui dit l'autre, quand tu m'auras tiré hors d'ici, je satisferai ta curiosité. Est-il temps de me demander un récit, quand tu vois que je me noie.

Avis à vous, maudite engeance,
Qui peuplez d'importuns les trois quarts de la France :
Ennuyeux discoureurs, durs fléaux du bon sens,
Nous étourdirez-vous toujours à contre-temps !

FABLE CCXI.



Le Lion malade et le Renard.

Près du lion mal sain les animaux se tiennent
Tous, hormis le renard : pour moi je n'y vais pas;
De ceux qui s'en vont là, dit-il, je vois le pas,
Et ne vois point les pas de ceux qui s'en reviennent.

LE lion malade dépêchoit de toutes parts des courriers aux animaux, et invitoit cha-

cun d'eux à venir adoucir par sa présence l'ennui que sa langueur lui causoit. Et ceux-ci accoururent aussitôt à grande hâte à la caverne du lion, qui les étrangloit à mesure qu'ils arrivoient. Le renard seul ne jugea pas à propos de se mettre en chemin, et voici la raison qu'il en rendit au singe, qui étoit venu, et plus d'une fois, le prier de la part du lion, de venir rendre à celui-ci ses devoirs, comme tous les autres l'avoient fait. J'ai, dit-il, observé avec soin les traces des animaux qui sont venus rendre visite au lion. Toutes me marquent bien qu'ils y sont entrés; mais pas une ne me fait connoître qu'ils en soient sortis.

Cela dit, il tint ferme;
Des plus belles raisons on eut beau se munir,
Il ne branloit non plus qu'un terme;
Ce renard ne partoit que sûr de revenir.

FABLE CCXVI.



Le Singe et le Chat.

Du singe ici l'adresse éclate,
Mais celle du chat paroît peu,
Quand il donne à l'autre sa patte
Pour tirer les marrons du feu.

LE singe et le chat méditoient au coin du feu comment ils s'y prendroient pour en tirer des marrons qui y rôtissoient. Frere, dit le premier à l'autre, ces marrons que tu vois, il nous les faut avoir à quel prix que ce puisse être; et pour cela, comme, je te crois la patte plus adroite que la mienne, tu n'as qu'à t'en servir, écarter tant soit peu cette cendre, et nous les amener ici. L'autre approuve l'expédient, range d'abord les charbons, puis la cendre, porte et reporte la patte au milieu du feu, en tire un, deux, trois, et pendant

qu'il se grille, le singe les croque. Un valet vient sur ces entrefaites troubler la fête, et les galans prennent aussitôt la fuite. Ainsi le chat eut toute la peine, et l'autre tout le profit.

Fais valoir, me dit-on, nos communs intérêts;
Débrouille cette affaire, agis, et quant aux frais,
Avance-les encore. Ami, je crois t'entendre;
Tu veux pour ton profit, que j'écarte la cendre.

FABLE CCXVII.



Le Lion et les Taureaux.

Contre quatre taureaux unis et préparés,
Les forces d'un lion ayant été frivoles,
Il les sépara tous par de belles paroles,
Et les déchira tous, les ayant séparés.

QUATRE taureaux avoient coutume de paître toujours tous quatre ensemble; ils ne se quit-

toient jamais, vu la nécessité où ils se trouverent de se donner de garde d'un lion qui rodoit dans la forêt voisine, et là n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Celui-ci qui les voyoit sur leur garde, et toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruse; d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer, ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étoient: il ne l'eut pas plutôt fait, que les taureaux, qui se crurent, par cette retraite, hors de danger, se séparerent, et s'écarterent dans la prairie, qui deçà, qui delà. Comme il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre tous quatre en pieces.

Les taureaux séparés, le lion les accable.
Voisins d'un prince formidable,
C'est ainsi que vous périssez,
Dès que mal-à-propos vous vous désunissez.

FABLE CCXVIII.



Le Hérisson et le Serpent.

Le serpent trop civil, par une grace extrême,
Reçoit le hérisson ; après il s'en repent.
Sortez d'ici, dit le serpent.
L'autre comme un ingrat : sortez d'ici vous-mêm

UN hérisson que des chasseurs poursu voient, se coula sous une roche, où le se pent se retiroit, et pria celui-ci de souffr qu'il s'y cachât : ce qu'on lui acccorda trè volontiers. Les chasseurs retirés, le serpe qui se trouvoit fort incommodé des piqua du hérisson, lui remontra qu'il pouvoit retirer sans péril où bon lui sembleroit : e suite il le pria de sortir de son trou. Moi so tir, répartit l'autre, les dieux m'en garden apprenez insolent que j'ai ici autant et pl de droits, que vous. Comme celui

le plus fort, il ne lui fut pas difficile de prouver net ce qu'il avançoit

L'autre eût pu répliquer : mais s'il l'eût fait, sur
(l'heure,
On vous l'auroit encore chassé de sa demeure,
Il se tut, et fit bien : songez à l'imiter ;
Raisons chez le méchant ne font que l'irriter.

FABLE CCXIX.



La Montagne en travail.

UNE montagne en travail poussoit d'horribles mugissemens; l'on y accourt de toutes parts, et chacun crut qu'elle alloit au moins produire quelque monstre d'une grosseur énorme. Mais je laisse à penser si l'on fut surpris, lorsqu'après les derniers efforts, la montagne accoucha (qui l'eût cru ?) d'une souris.

Quand un auteur vous dit : mon ouvrage s'imprime,
Et Dieu sait quel ouvrage! un chef-d'œuvre sublime.
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ses écrits,
La montagne en travail enfante une souris.

FABLE CCXX.



Le Milan et sa Mere.

LE milan malade, et réduit à l'extrémité, disoit à sa mere : Hélas! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offroit en sacrifice.

Ne crois pas en mourant émouvoir par tes cris
Ces Dieux que tant de fois ont bravé tes mépris;
Rien ne les touche, impie : ils se bouchent l'oreille,
Et se jouant de toi, te rendront la pareille.

FABLE CCXXI.

Le Cheval et le Loup.

UN vieux loup ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse et le même succès, eut envie de manger un cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le médecin, et de lui demander des nouvelles de sa santé. Le cheval qui comprit à peu près la mauvaise intention du loup, lui répondit qu'il ne se portoit pas trop bien, et que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le loup s'offrit sur le champ à la lui tirer; le cheval accepta l'offre, et se mit en posture. Quand le loup se fut approché pour tirer l'épine, le cheval alongeant le pied, frappa rudement le loup au milieu du front, et se mit à fuir de toute sa force, laissant le loup dans un état pitoyable, et désespéré d'avoir manqué son coup.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.

FABLE CCXXIII.



L'Ane et le Cheval.

UN homme avoit un cheval et un âne; et comme ils voyageoient ensemble, l'âne qui étoit beaucoup chargé, pria le cheval de le soulager, et de prendre une partie de son fardeau, s'il vouloit lui sauver la vie; mais le cheval lui refusant ce service, l'âne tomba, et mourut sous sa charge: ce que voyant le maître, il écorcha l'âne et mit sur le cheval toute sa charge avec sa peau: alors le cheval s'écria, disant: O que je suis malheureux! je n'ai pas voulu prendre une partie de sa charge, et maintenant il faut que je la porte toute entiere, et même sa peau.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir:
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe;
Que ne l'assistois-tu quand il étoit au monde.

FABLE CCXXIII.



Le Cerf.

LE cerf étant vivement pressé par les chasseurs, se sauva dans l'étable des bœufs; mais l'un d'eux lui dit : Que fais-tu, malheureux ? c'est t'exposer à une mort certaine que de te mettreici à la merci des hommes Pardonnez-moi, dit le cerf, si vous ne dites mot, je pourrai peut-être me sauver; cependant la nuit vint, et le bouvier apporta des herbes pour repaître les bœufs, et ne vit point le cerf. Les valets de la maison, et le métayer même entrerent et sortirent de l'étable sans l'appercevoir. Alors le cerf se croyant hors de danger, se mit à complimenter les bœufs, et à les remercier de ce qu'ils l'avoient voulu cacher parmi eux : ils lui répondirent qu'ils désiroient bien tous qu'il se pût sauver, mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du maître, car sa vie seroit en grand danger. En même temps, le

maître, qui avoit soupé chez un de ses amis, révint : comme il avoit remarqué, depuis peu de jours, que ses bœufs devenoient maigres, il voulut voir comme on les traitoit. Entrant donc dans l'étable, et s'approchant de la crêche: D'où vient, dit-il à ses gens, que ces pauvres bœufs ont si peu à manger, et que leur litiere est si mal faite, avec si peu de paille. Enfin, comme il regardoit exactement de tous côtés, il apperçut le cerf avec ses grandes cornes, et appelant toute sa famille, ordonna qu'on le tuât.

FABLE CCXXIV.

L'Ours et les Mouches à miel.

UN ours pressé de la faim, sortit du bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel, il se mit à les lécher. Une abeille sortit de la ruche, et fit une piqûre très-douloureuse à l'oreille de l'ours, qui de rage renversa toutes les ruches à miel. Alors les abeilles, irritées de cet outrage, sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'ours, et le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, et du dégât qu'il avoit fait à leurs ruches; de sorte que l'ours honteux et enragé fut contraint de songer à la retraite, condamnant en lui-même sa brutalité et son emportement, qui lui avoient attiré tant d'ennemis.

Si quelqu'un ose t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, sans prévoir la suite, on cherche à se venger.

[redacted]

FABLE CCXXV.



Le Cuisinier et le Chien.

UN chien étant entré dans la cuisine, et épiant le temps que le cuisiner l'observoit le moins, emporta un cœur de bœuf et se sauva. Le cuisinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles : Tu me trompes aujourd hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, et que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir; car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire, tu m'en as donné. Les pertes et la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, et font que l'homme prend mieux ses précautions pour se garantir des disgraces qui le menacent.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la vie d'Esope.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES FABLES

Contenues dans ce volume.

TABLE DES FABLES.

DES FABLES.

DES FABLES.